00084462

BOMBAY BRANCH

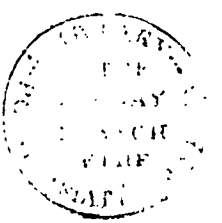
OF THE

Royal Asiatic Society.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

X-C-1

PROMENADES ALSACIENNES.



X. C. 1

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

PROMENADES

ALSACIENNES,

Par P. M.

84462
au
X - C

PARIS,

TREUTTEL ET WURTZ, libraires, rue de Bourbon, n° 17;
DELAUNAY, LADVOCAT, libraires, Palais-Royal, galerie de bois;
Mme Ve DE WINCOP, rue St-Louis, n° 48, au Marais.

1824.

Fr914.4383
P80/P80
84462

A LA VILLE

de Strasbourg.

Je dédie ces Promenades aux Habitans de Strasbourg, en les priant d'agréer cet hommage comme une preuve de mon éternelle reconnaissance pour l'hospitalité et la bienveillance que j'ai trouvées parmi eux.

PROMENADE AU DONON.

PROMENADE

AU DONON.

Barr. — Landsberg. — Mänœlstein. — Ste-Odile. — Drey-Stein. — Vallée de Schirmeck. — Framont. — Le Donon. — Salm. — Les Anabaptistes. — Isabelle et Conrad.

M. LE baron de G** est, sans contredit, l'un des hommes les plus aimables que j'aie connus. Courlandais de naissance, il a toute la légèreté de conversation et l'élégance de mœurs de la bonne société de France. Quoique sexagénaire, sa taille élevée conserve toute sa noblesse, et sa figure ouverte et gracieuse n'offre pas encore les traces de la main du temps. Il a sacrifié une partie de sa fortune pour conserver son indépendance, et il emploie ce qui lui en est resté à jouir de tous les plaisirs délicats, et à soigner l'éducation d'un neveu, qu'il aime comme un fils. Entré au service de France, dans sa jeunesse, il a été en garnison quelque temps à Strasbourg, où il a formé des liaisons intimes. Rentré dans sa patrie, le souvenir de l'Alsace l'a suivi et l'a enfin ramené dans cette province.

Le baron trouve dans la célèbre Académie de Strasbourg tous les moyens d'instruction qu'il peut désirer pour son neveu ; mais il croit que pour achever de former les jeunes gens, il faut les faire voyager. Quoiqu'il y ait bien des objections à faire à cette coutume, il ne veut pas y déroger. Peut-être le désir de revoir un pays enchanteur, témoin jadis des amours et des succès de sa jeunesse, entre-t-il pour quelque chose dans ses projets de voyage ; quoiqu'il en soit, il partira bientôt pour l'Italie avec le jeune Armand W**. Le baron a promis d'être le Mentor du plus jeune des fils de M. Champi, que la passion de la musique et l'envie de courir le monde attirent aussi vers ces beaux climats. Les arrangemens relatifs au voyage doivent se prendre à Framont ; le baron va s'y rendre ; il me propose de l'y accompagner. J'ai aussi reçu une invitation de M. Champi ; j'accepte sa proposition avec plaisir ; nous convenons que je le rejoindrai à Mutzig, et que là je prendrai place dans son cabriolet.

La veille du jour fixé pour notre rencontre, vêtu d'une veste ronde, la tête couverte d'un chapeau de paille, muni de crayons et d'un cahier de croquis, je montai dans la voiture

qui cahote de Strasbourg à Barr. C'était un jour de fête; les villageois, parés de leurs plus beaux habits, se promenaient sur la route, ou formaient des groupes devant les églises, et j'eus encore l'occasion d'observer l'élégance et la richesse du costume alsacien. Les femmes, sous un grand chapeau de paille de forme basse, laissent flotter de longues tresses de cheveux terminées par des nœuds de ruban. Celles dont la tête est découverte ont les cheveux relevés et attachés par plusieurs longues épingles ou flèches d'or. Une longue cravate de soie noire fait ordinairement plusieurs fois le tour de leur cou et retombe sur leur poitrine; un juste-au-corps dessine leur taille. Devant leur sein elles portent une pièce de carton, se terminant en pointe et couverte d'ornemens, qui est retenue par des nœuds de ruban. Des manches de toile d'une blancheur éclatante couvrent leurs bras, leur ampleur disparaît au poignet, où elles sont terminées par un tour de petits plis. Une jupe de fine serge, ordinairement verte, formant beaucoup de plis par derrière et bordée d'un large ruban pourpre, tombe jusqu'à la motié d'une jambe couverte d'un bas de coton très-blanc. Leurs souliers, dont les talons

sont communément assez hauts, sont serrés par des boucles d'une matière brillante. Les hommes portent en général des chapeaux de paille ou de feutre, mais ceux-ci relevés de manière à former une pointe; leur habit noir, d'une espèce de ratine, chargé de brandebourgs en soie, est sans collet et de forme carrée; il se porte ouvert et laisse voir une veste rouge à boutons dorés. Leur culotte est de même étoffe que l'habit; et leur chaussure consiste quelquefois en souliers et guêtres longues, mais le plus souvent en bottes molles qui montent jusqu'au dessus des genoux.

Après une route de quatre heures environ, faite dans la société la plus ennuyeuse, j'arrivai à la porte de Barr. Je descendis de l'espèce de fourgon qui m'avait amené, en donnant l'ordre au cocher de m'apporter à l'auberge du Brochet la petite valise dont je m'étais pourvu pour ma visite à Framont.

Barr est situé à l'entrée d'un vallon étroit; les collines qui l'entourent sont couvertes de vignes. Cette petite ville, qui était naguère chef-lieu de sous-préfecture, contient plusieurs jolies maisons accompagnées de jardins agréables.

Avant d'entrer dans l'auberge, je jetai un

coup-d'œil sur mon modeste costume, et je m'attendis à faire des observations sur l'influence de l'habit; mon attente ne fut pas trompée. La salle commune venait d'être le théatre d'une adjudication; et les vendeurs, les acquéreurs, les huissiers, les crieurs, les gendarmes et les spectateurs la remplissaient encore. Ils mangeaient, buvaient, fumaient, et il était impossible de se voir et de s'entendre au milieu de la fumée et du bruit. Je poursuivis l'hôte pendant plus d'un quart-d'heure, sans pouvoir m'en faire écouter; je le tirai enfin si rudement par le bras, qu'il daigna faire attention à moi. On me conduisit, par son ordre, dans un taudis assez mal-propre, dont il fallut me contenter; car il n'y avait pas, disait-on, d'autre chambre vacante dans la maison. J'écrivis quelques mots, et je redescendis bientôt dans la grande salle. Pour cette fois, je livrai combat à la manche de l'hôtesse, et je parvins à lui faire entendre que je désirais souper. En attendant qu'on me servît, ce que je ne jugeai pas devoir être très-prompt, je ressortis pour respirer à mon aise, et pour donner le temps à la foule et aux nuages qui remplissaient la salle, de se dissiper. Je traversai la

place sur laquelle se trouve l'auberge, et je montai un large escalier conduisant à une église qui domine le reste de la ville. Le desservant a, près de là, une jolie habitation, un cep de vigne en tapisse les murs, et ses branches serpentent entre les persiennes peintes en gris. Autour de l'église règne le cimetière de la ville, où quelques arbres, symboles de la tristesse, s'élèvent au-dessus des sépultures. A l'extrémité occidentale de ce champ du repos, commence le vignoble et se découvre un vaste tableau. La clarté de la lune vient s'unir à celle du crépuscule, et bientôt elle anime seule le paysage. J'aperçois les blanches et hautes tours du château d'Andlau; semblables à deux spectres, elles brillent seules au sein de la profonde obscurité qui les environne. Une douce chaleur s'exhale du sein de la terre; un calme profond m'entoure; je n'entends que le murmure du ruisseau qui baigne le vallon et la voix du zéphir qui se joue dans le feuillage; souvent des nuages passent devant le cercle brillant de la lune et me laissent plongé dans une nuit mystérieuse. Assis sur une pierre, près de la tombe des morts, la tête penchée sur une main, une douce rê-

verie s'empare de moi ; mes regards sans rien distinguer, errent sur mille formes fugitives : ainsi mon esprit poursuit mille idées confuses et n'en peut saisir aucune. Mais bientôt,

Sur ces monts élevés portant au loin ma vue,
J'interroge le temps qui produit, change et tue.
Combien sur l'Univers de siècles ont passé,
De peuples différens sur la terre ont glissé,
Depuis que l'océan a quitté ces campagnes,
Que par degrés le froid a durci ces montagnes,
Et que les eaux des mers, déposant leur limon,
Ont élevé ces rocs et creusé le vallon ?
Qui peupla ces déserts, dont les volcans et l'onde
Ont seuls formé long-temps l'immensité profonde ?
De tant d'êtres divers, qui peupla les forêts ?
Qui forma des humains et l'esprit et les traits ?
Mais que répondre ? Hélas ! de mon intelligence
Tout vient borner l'essor ; d'une vaine science
Je recueille pour fruit et pour unique bien
De me convaincre enfin que l'homme ne sait rien.

Tout à coup, un coup de sifflet prolongé vient frapper mon oreille.... ce coup de sifflet me rappelle les brigands de Sœcler. Ils infestaient naguère cette partie des Vosges, et Andlau leur servit assez long-tems de repaire. Sœcler a subi la peine due à ses crimes fameux ;

sa troupe n'existe plus. Mais quand bien même d'autres brigands menaceraient ces lieux, que risquerais-je? A la vue de mon costume ils seraient plutôt tentés de me proposer un engagement dans leur troupe que de me demander la bourse ou la vie. Cependant un appétit dévorant m'arrache à ma contemplation, et je laisse les doux rêves de mon imagination pour la grossière réalité du soupé qui m'attend. En rentrant, je trouvai que l'auberge commençait à désemplir; et l'hôte me dit qu'on allait me servir avec ces messieurs. Or, ces messieurs étaient des voituriers qui fumaient autour d'un grand poële de fonte. J'avais de la peine à respirer dans l'atmosphère épaisse qui rendait la flamme de la chandelle, près de laquelle tricotait l'hôtesse, semblable à un charbon rouge. J'allais encore sortir, quand une porte s'étant ouverte, j'aperçus le savant professeur A*, qui m'ayant reconnu, vint à moi et me serra la main avec amitié. Il était en vacances à Barr pour quelques jours, et venait de rendre visite à un voyageur logé dans la même auberge que moi. Après quelques instans de conversation, M. A* me quitta aussi cordialement qu'il m'avait abordé. Pendant que je causais avec le profes-

seur, un changement à vue s'était opéré dans la décoration de la table à laquelle je comptais m'asseoir ; mon couvert d'étain, mon assiette de faïence à fleurs, la serviette de grosse toile jaune, tout cela avait disparu, et quand je demandai à l'hôte s'il comptait enfin me faire souper, il ôta son bonnet de coton, et m'engagea d'une façon très-polie à passer dans une autre salle où se trouvait deux voyageurs, mieux vêtus que moi, entre lesquels je me mis à table. Je bus d'assez bon vin, au lieu de la bierre qui m'était destinée, et je mangeai d'excellentes grives, qui n'avaient pas été rôties pour moi. Je ne m'amusai pas, après souper, à causer long-temps avec mes compagnons de table, je pris bientôt congé d'eux, et demandai à être conduit dans mon galetas. Mais une nouvelle surprise m'attendait encore. On avait placé mon léger bagage, que venait d'apporter le cocher de la voiture, dans une chambre fort propre, où un lit très-blanc était découvert et semblait m'inviter au repos. La servante, ayant posé deux flambeaux sur la cheminée, me demanda à quelle heure je voulais déjeûner ; je demandai du café pour cinq heures, et je la congédiai. Toutes ces petites manœuvres,

la différence avec laquelle j'avais été traité avant et après mon entrevue avec M. A*., m'égayèrent beaucoup, et je répétai plusieurs fois, avec l'habitant de la Guadeloupe : ô mon habit, que je te remercie !

Il est cinq heures ; j'ai dormi, déjeûné, payé, et me voilà sur le chemin de Ste-Odile. J'avais loué un char-à-banc que j'avais envoyé m'attendre à Ottrot, où je comptais être arrivé vers dix heures. Il n'y a pas de meilleure manière de bien observer un pays que de parcourir à pied les lieux qui méritent de fixer l'attention ; ce fut celle que j'adoptai.

Le ciel le plus serein semblait couvrir la terre d'un globe d'azur ; pas un nuage dans l'air, pas un nuage dans mon cœur. Je ne rêvais qu'au bonheur d'errer sans guide dans les sinuosités des vallées, sur les sommets des montagnes et parmi les débris des temps.

Au nord de Barr s'aperçoit, à moitié chemin environ de Ste-Odile, l'ancien château de Landsberg ; c'est vers ses ruines que je me dirige. Après avoir dépassé le vignoble qui entoure la ville, je me trouve sur le penchant d'une colline absolument nue ; on l'appelle dans le pays le *mont chauve*. On n'y voit pas un arbuste ;

pas un brin d'herbe; on n'y trouve, en creusant à une grande profondeur, qu'une terre calcaire en dissolution. On se sert de ce sable stérile pour les bâtisses grossières. En continuant à monter, je vois, à ma droite, une tour élevée, nouvellement blanchie; elle fait partie des ruines de Truttenhausen. Moderniser ainsi un ancien édifice, n'est-ce pas manquer de respect à l'antiquité? Dans celui dont on a ainsi gâté les ruines, existait autrefois un chapitre de chanoines; là, des hommes inutiles à leurs semblables coulaient dans la mollesse leur oisive existence:

Cependant quelquefois un mortel généreux,
Persécuté long-temps par un sort rigoureux,
A cherché le repos dans ces cloîtres paisibles;
Aux attentats du monde au moins inaccessibles.
A Dieu, dans sa retraite, il offre ses tourmens;
Sa tendre piété, jointe au pouvoir du temps,
Allège par degrés le fardeau de sa peine.
Loin d'un monde pervers, il ne craint plus sa haine.
Pour ses persécuteurs implorant l'Eternel,
Il cherche par ses vœux à leur ouvrir le ciel.
Par les flots des méchans poussé dans cet asile,
Son cœur est sans vengeance et son âme est tranquille.
Aux hommes qu'il excuse offrant plus que des vœux,
Sa charité partout cherche des malheureux;
Dans l'horreur de la nuit, du fond de sa retraite,

Au milieu des éclats d'une horrible tempête,
Du villageois souffrant son cœur entend les cris :
Il s'élève en silence, il franchit les parvis;
La foudre le conduit ; sa rapide lumière
Dans le fond du vallon lui montre la chaumière
Où la faim, la misère étalent leur horreur,
Où l'homme attend la mort pour terme à son malheur ;
Où bientôt les accents de la reconnaissance
Vont succéder aux cris qu'arrachait la souffrance.

Je pénétrai dans les bois qui couvrent la montagne, et suivant un sentier agréable, j'arrivai bientôt au pied de Landsberg. Au milieu des arbres s'élèvent encore une haute tour carrée, deux tourelles rondes et une muraille percée de croisées. La forteresse de Landsberg fut construite sous l'empire de Frédéric, surnommé Barbe-Rousse; mais depuis ce temps, quels furent ses possesseurs et leurs destins? je l'ignore. Cependant parmi les noms des abbesses de Ste-Odile, on trouve le nom d'Herrade de Landsberg. Avait-elle reçu du ciel la vocation de la vie religieuse, ou des parens cruels, pour favoriser un fils aîné, avaient-ils forcé Herrade à prendre le voile? Peut-être fut-elle trahie par un amant parjure; peut-être attendit-elle en vain le perfide qui la délaissait, et sûre enfin de son infidélité, prit-elle le parti

d'abandonner un monde trompeur. Quoiqu'il en soit, long-temps avant l'incendie du couvent du Hohenbourg, qui ne respecta que la chapelle de Sainte-Odile, ce monastère fut gouverné par Herrade de Landsberg, qui fonda le chapitre de Truttenhausen. On dit qu'elle composa des vers latins dont elle nomma le recueil son jardin des délices.

Du château de Landsberg, un sentier étroit conduit, sous une ombre épaisse, sur la crête de la montagne; au nord de ce sentier, le chemin dans lequel il vient se perdre mène à Ste-Odile; au midi, il conduit au Mânœlstein.

Il est encore de très-bonne heure, je peux me permettre une excursion vers ce point remarquable. Au bout d'un quart-d'heure environ, je vois cesser toute végétation, et je me trouve sur la cime d'énormes rochers environnés de précipices; c'est le Mânœlstein. Ce nom signifie la pierre du petit homme; il est porté ici par une masse de rochers perpendiculaires qui s'élèvent à une hauteur de plus de cent pieds dans différens endroits. Je ne décrirai pas de nouveau, dans son ensemble, le tableau majestueux qui s'offre aux regards de l'observateur sur la cime de ce roc immense; je l'ai es-

sayé dans la promenade suivante ; je ne m'occuperai que de quelques points de vue particuliers à ce sommet des Vosges. Au midi, le Hungersberg s'élève à une hauteur considérable, et masque de ce côté la vue du lointain; il domine le beau val de Villé, qui vient aboutir dans la plaine sous les murs du Frankenbourg. De ce côté-ci du Hungersberg s'aperçoivent sur des sommets beaucoup moins élevés les ruines des châteaux de Spesburg et d'Andlau. De nombreuses croisées en ogive, percées dans des murailles épaisses, donnent à la vue du Spesburg, entouré de forêts, un charme particulier. Nous avons déjà eu occasion de remarquer l'effet que produit sur l'imagination l'aspect de cette espèce de voûte, que l'on nomme ogive; c'est elle qui caractérise l'architecture sarrazine ou gothique, et qui nous fait éprouver cette sensation de recueillement et de mélancolie devant la plupart des temples du christianisme. L'ogive hardie qui frappe nos regards quand nous parcourons de vastes nefs, est l'image de la pensée qui nous occupe aux pieds de l'Éternel; comme celle-ci, elle paraît s'élancer vers les cieux. Mais combien, dans un édifice en ruines, l'ogive parle plus

fortement à notre âme! elle est restée debout sur la cendre des générations passées; elle a bravé jusqu'ici le pouvoir de la destruction; elle nous semble impérissable; cependant, quand nous approchons, ses lézardes qui augmentent chaque jour, nous montrent qu'elle aussi tombera, et publient que Dieu seul est éternel.

Les ruines d'Andlau consistent en une étroite enceinte rectangulaire, flanquée de deux tours rondes et élevées, couvertes d'une toiture conique. Les seigneurs d'Andlau portaient le titre de comte, et étaient déjà puissans en Alsace au commencement du douzième siècle; et il est probable que ces ruines ne sont pas celles de l'antique demeure de ces redoutables châtelains. Ce château ne doit pas dater de plus de deux siècles; les murailles n'en sont point épaisses, elles sont blanchies par la chaux en de nombreux endroits. L'aspect de ce château, qui s'aperçoit de mille points divers, donne un caractère particulier au paysage dont il fait partie. Derrière ces ruines, à l'entrée d'un joli vallon baigné par un ruisseau nommé l'Antelaha, est bâtie la petite ville d'Andlau,

qui possédait une riche abbaye de chanoinesses.

Les abbesses d'Andlau avaient le titre et les honneurs de princesse. En 1600, l'une d'elles, à l'aide d'un mandement impérial, fit chasser les Luthériens de la ville et des environs. Il fallait qu'une femme prouvât seize quartiers pour être admise dans cette abbaye. Sa fondatrice, Richarde, épouse de l'empereur Charles-le-Gros, répudiée sous prétexte d'infidélité, vint finir ses jours dans le monastère qu'elle avait élevé. Quand bien même la faute dont on l'accusait eût été prouvée, ce qui n'eut pas lieu, je plaindrais encore une femme sensible et belle, dont le plus grand malheur fut d'avoir été unie à l'un des princes les plus méprisés et les plus sots qui aient porté la couronne impériale. Mais si, malgré ses protestations et la demande qu'elle forma de subir les épreuves en usage dans ces temps barbares, elle fut coupable d'une amoureuse faiblesse, elle l'a trop expiée. Comme Richarde avait fondé un monastère, l'église l'a placée dans la légende.

Les malheurs de Richarde sont retracés dans la romance suivante :

Noble victime des méchans,
Vers ces climats, faible et sans garde,
En répétant ces mots touchans,
S'avançait la triste Richarde:
Hélas! sous ces obscurs habits,
Souffrante et me traînant à peine,
Empire qui me fus soumis
Reconnais-tu ta souveraine?

Dans le cœur d'un cruel époux
Entra la noire calomnie;
Tourmenté de soupçons jaloux,
Loin de son trône il m'a bannie.
Hier au faîte des honneurs,
Aujourd'hui dans l'ignominie;
Je mange un pain trempé de pleurs,
Qu'il faut, hélas! que je mendie.

Enfin d'Andlau je vois les tours!
Salut! innocente retraite
Que je fondai dans mes beaux jours,
Après les plaisirs d'une fête!
Pour votre reine sans appui,
Mes sœurs soyez hospitalières;
Elle ne demande aujourd'hui
Qu'une cellule et des prières.

Du Mänœlstein à Ste-Odile on marche pendant près d'une demi-heure sur un chemin à peu près horizontal; un feuillage varié, des vestiges de la muraille des Payens, des masses

de rochers de formes souvent curieuses, le rendent fort agréable. Je viens de sortir du bois, et de poser le pied sur le plateau du Hohenburg ; je suis fort surpris d'apercevoir un grand nombre de personnes s'agiter sur cette plaine étroite ; cependant je me rappelle que ce jour est consacré à la dévotion de Ste Odile, et mon étonnement cesse. Devant moi se présente un bâtiment, dont le milieu offre un passage voûté sous lequel je m'engage ; après l'avoir franchi, je trouve une esplanade chargée d'arbres antiques, à droite desquels s'élèvent les murs du monastère. A l'extrémité orientale du plateau, on voit une chapelle construite sur un rocher à pic ; on la nomme la Chapelle des Anges. Les filles qui désirent trouver des maris, doivent, dit-on, en faire sept fois le tour. Devant son entrée, un arbre très-vieux, dont le tronc est entouré d'un banc de pierre, m'offre le repos et l'ombrage. Mais bientôt je me vois entouré de pauvres qui me demandent l'aumône au nom de Ste Odile et de pélerins qui s'agitent autour de moi en prononçant ce nom révéré. Je distribue aux premiers la monnaie que j'ai sur moi, et je suis les seconds vers l'antique chapelle où furent

Deshayes. Lith. de Demanne.

déposés les restes de la sainte. Cette chapelle, comme celle de la croix, où reposèrent après leur mort les parens de Ste Odile, est d'un aspect sombre et caverneux; des voûtes basses, où des ouvertures rares ne laissent pénétrer qu'une faible lumière, en rendent l'enceinte obscure, et permettent à peine de voir la statue de Ste Odile, placée sur son tombeau, dans une attitude suppliante. Le contraste de cette obscurité avec le jour éclatant que je viens de quitter, l'antiquité de ce monument, et la triste et gothique architecture de cette chapelle, frappent mon âme d'une impression que je ne puis définir; je m'approche du tombeau, en prononçant ces mots: Je ne viens point ici suspendre des ex-voto, je ne viens point t'implorer pour obtenir des richesses ou recouvrer la santé, je viens me prosterner au pied de ta tombe pour honorer tes vertus et répandre une larme sur tes malheurs. C'est dans ces lieux pleins de toi, c'est dans cette étroite enceinte que ton souvenir, se dégageant de mille absurdités dont le vulgaire l'enveloppe, vient après douze siècles, toucher mon âme et m'arracher des pleurs. Oui, la sainte vie d'Odile se retrace à ma mémoire! Écoutez

quels furent ses destins, ô vous qui avez toujours respecté et souvent envié une piété douce et sincère, et qui savez vous attendrir sur les malheurs d'autrui, écoutez mon récit, et vous ne prononcerez plus sans charme et sans attendrissement ce nom répété mille fois le jour, par les amis de la nature qui visitent ces sommets, par les pauvres qui s'en servent pour obtenir votre pitié, et par les pélerins qui vont, à l'approche de la nuit, chercher un gîte dans ces vastes cloîtres.

Sur le duché d'Alsace, régnait Adalrichus ou Attichus, vers le temps où Pépin d'Héristal, ne laissant à Thierry que l'ombre de la royauté, gouvernait les royaumes de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, et préparait la révolution qui devait placer la couronne sur la tête de son petit-fils. Ce duc d'Alsace avait épousé une nièce du martyr St-Léger, conseiller de Childéric, Béreshinde était son nom; elle avait déjà donné plusieurs fils à son époux, quand elle mit au monde une fille aveugle. La naissance de cette infortunée alluma le courroux de son père, qui ordonna sa mort... Que devint à cet ordre la triste Béreshinde; le malheur de sa fille la lui rendait encore plus chère, et son

danger la contraignit à tromper son époux. Elle feignit d'avoir exécuté ses ordres; et tandis qu'elle pleurait sur le cercueil d'un enfant substitué au sien, une nourrice fidèle enlevait la tendre victime de la haine paternelle, et la portait au monastère de Palma (aujourd'hui Beaumes-les-Nones), situé à la frontière de l'Alsace et de la Comté. Une amie de la duchesse était supérieure de ce couvent; elle accueillit avec empressement la fille de Béreshinde; elle prit d'elle tous les soins que réclamaient sa naissance, son jeune âge et son malheur; et le jour même de son entrée au monastère, elle lui fit donner le baptême. Depuis plusieurs années elle vivait dans la communauté, quand un médecin habile (classe d'hommes bien rare dans ces siècles où l'ignorance étendait son voile épais sur l'Europe entière), un médecin, dis-je, parvint à rendre la vue à la jeune Odile. Instruite par la supérieure du malheur de sa naissance, elle avait appris d'elle à plaindre son père, à aimer ses frères, et à chérir surtout la meilleure des mères. Douce avec ses compagnes, respectueuse avec les épouses âgées du Seigneur, reconnaissante envers la supérieure sa bienfaitrice, charitable envers les pauvres, et bonne avec tout le monde, elle était à 16 ans

l'exemple et l'amour du monastère. L'injustice de son père faisait cruellement souffrir son âme; et chaque fois qu'on citait devant elle quelqu'exemple d'amour paternel, des larmes, qu'elle voulait en vain retenir, s'échappaient de ses yeux. Elle cherchait dans le sein de Dieu à oublier ses malheurs; mais, malgré son extrême piété, la voix de la nature se faisait entendre et l'appelait vers ses frères, vers sa mère chérie, qui lui étaient inconnus. Enfin, ne pouvant plus maîtriser le désir qu'elle éprouve de voir les lieux où elle a reçu la vie, elle écrit au plus jeune de ses frères, et le charge d'implorer sa grâce auprès d'un père que le ciel a sans doute fléchi. Que son cœur palpite un moment sur le sein de sa mère, et sa vie aura assez duré. Odile renferme sa lettre dans un peloton de soie, et un pélerin se charge de le remettre entre les mains de son jeune frère.

Le pélerin, après quelques jours de marche, découvre les tours d'Obernheim, où le duc d'Alsace tenait alors sa cour. Il entre dans la ville et se dirige vers le palais; il se fait conduire à l'appartement du jeune prince, et lui remet la lettre d'Odile. Bereshinde avait

cru devoir cacher à ses fils l'existence de leur sœur ; quelle est donc la surprise d'Hermand (c'est le nom du plus jeune des fils du duc d'Alsace), en lisant la touchante lettre que lui écrit Odile qu'il croyait morte. Il assigne promptement au pélerin un rendez-vous pour le troisième jour, et court, rempli de joie, vers l'appartement de Béreshinde. Il la serre dans ses bras en lui montrant la lettre de sa fille; ils confondent quelque temps leurs larmes, et Hermand, penché sur le sein de sa mère, lui demande le récit des malheurs de sa sœur. Il frémit en apprenant la cruauté de son père; mais cependant il espère que la main puissante du temps aura amolli le cœur du duc, et il prend la résolution de lui révéler, le lendemain, l'existence d'Odile, et d'implorer grâce pour elle. La triste Béreshinde n'a pas la force de s'opposer au projet de son fils, mais elle n'en espère rien, et craint même pour ce fils chéri le courroux de son époux. Après cette entrevue, Hermand et Béreshinde, d'un commun mouvement, se prosternent devant Dieu. Après cette prière, ils se séparent attendant le lendemain avec impatience.

J'ai déjà dit que le duc tenait ordinairement

sa cour à Obernheim, où l'on montre encore quelques ruines de son palais; de cette ville, il partait presque chaque jour suivi d'une suite nombreuse, et gravissait les sommets voisins en poursuivant le timide chevreuil ou le farouche sanglier. Un jour, parvenu sur le plateau de rochers qui couronnent la cîme du Hohenburg, le duc fut surpris d'admiration à la vue du vaste tableau qui s'offrit à ses yeux. Il demeura long-temps au même endroit, immobile d'étonnement; enfin, s'étant remis en marche, il aperçut bientôt les débris d'un ancien édifice, et prit la résolution de faire élever un château sur le même emplacement. Les travaux commencèrent aussitôt, et depuis le jour où la première pierre de l'édifice fut placée, la chasse se dirigeait, chaque matin, vers le sommet du Hohenburg.

Le lendemain de l'entrevue d'Hermand avec le pélerin, le jeune prince accompagne son père à la chasse, et profite d'un moment qu'il croit favorable, pour demander la grâce de sa sœur. Loin de se laisser toucher, le duc s'emporte, et furieux d'apprendre l'existence de celle qu'il a maudite à sa naissance, il veut absolument savoir où elle a trouvé un asile con-

Ulrich. *Lith. de Demanne.*

tre sa colère. Hermand, désolé, tremble pour Odile; il proteste au duc qu'il ignore où est situé le couvent où sa sœur est renfermée. Le duc voyant que les menaces ne peuvent arracher à Hermand le secret qu'il veut lui cacher, envoie des hommes d'armes dans toutes les directions à la recherche d'Odile, et leur ordonne de lui ôter la vie aussitôt qu'ils l'auront enlevée du couvent. Hermand désespéré n'ose cependant faire éclater sa douleur devant un père inexorable; mais quand la nuit descend avec les chasseurs dans la plaine, il rentre dans son appartement et se livre sans témoins à son chagrin. Le péril d'Odile est pressant, son frère ne sait que résoudre; il ne peut consulter sa mère, des gardes placés par l'ordre du duc aux portes de son appartement lui en défendent la sortie. Cependant les hommes d'armes cherchent Odile, en employant la ruse ils peuvent facilement la découvrir et la faire sortir de son asile. Hermand tremble pour les jours de sa sœur; enfin il conçoit un espoir que la bonté de son âme lui fait trouver certain. Il se persuade que le cœur de son père ne pourra conserver sa dureté à l'aspect des

larmes de sa fille, et loin d'écrire à Odile que son père est inflexible, il lui répond qu'il est disposé à lui ouvrir les bras, et l'engage à quitter promptement son monastère pour se rendre au sommet du Hohenburg, où son père doit l'attendre. Le troisième jour est arrivé; le pélerin se présente à la porte de l'appartement du prince; les gardes se prosternent à la vue de la croix qu'il porte sur la poitrine, il entre... La lettre d'Hermand est cachée dans un scapulaire, et le pélerin reprend le chemin de la Franche-Comté.

Cependant depuis le départ du pélerin, Odile comptait les heures et les instans. Souvent au milieu de la nuit, quand tout reposait dans le monastère, elle se levait de sa couche et s'asseyait près de la croisée de sa cellule. Là, à la tremblante clarté de la lune qui venait ajouter à sa mélancolie, elle passait plusieurs heures les regards levés au ciel, ou dirigés vers la province où sa mère gémissait de leur séparation; ses soupirs se pressaient, son sein agité était mouillé de ses larmes, et quelquefois les échos répétaient ces tristes paroles échappées à sa douleur :

La simple fille de village
Reçoit les baisers paternels ;
Chez les seigneurs du haut parage
Tous les pères sont-ils cruels ?
Que n'ai-je dans une chaumière
D'humbles parens reçu le jour !
J'aurais au moins connu d'un père
Et les caresses et l'amour.

Au retour du pélerin, Odile sortait du temple; elle le voit, l'interroge, et reçoit de lui la lettre d'Hermand. En voyant cette lettre que son frère a écrite, elle fond en pleurs; en lisant ce qu'elle contient elle est transportée de joie, et se précipite à genoux pour remercier le Seigneur... Toute la communauté, qui avait gémi sur les malheurs d'Odile, est bientôt instruite de son bonheur; les religieuses la félicitent à l'envi, et par les soins de la supérieure tout est bientôt disposé pour son départ. Odile, qui n'a jamais connu d'autre séjour que celui de ce couvent, ni d'autre famille que les pieuses filles qui l'habitent, ne peut trouver la force de quitter le monastère; cependant le char est disposé, sa fidèle nourrice l'y attend déjà. La supérieure l'encourage et essuie ses larmes, et Odile sort enfin, emportant avec elle les vœux de toute la communauté. La renommée

de piété et de vertu que la vierge s'était acquise au couvent, sa naissance et sa touchante histoire qui venait de se répandre, la rendaient un objet de curiosité, d'intérêt et de respect, et le peuple se précipitait partout sur son passage pour admirer sa grâce, sa modestie, et pour lui demander sa bénédiction. Odile n'a rencontré aucun des hommes d'armes de son père, et déjà elle touche le pied du Hohenburg. Prête à gravir la montagne, elle hésite..... elle éprouve un mélange de joie et de terreur, son cœur bat violemment, elle est forcée de s'arrêter !... Cependant elle relit la lettre de son frère..... ces caractères chéris la rassurent, et elle reprend sa marche, suivie d'une grande quantité de pélerins, qui s'étaient arrêtés derrière elle par respect. Hermand avait compté les instans... le jour qu'il a fixé à sa sœur a paru... Il entend le signal de la chasse, et s'apprête à suivre son père. Arrêté près du duc, sur le sommet du Hohenburg, Hermand prête l'oreille au moindre bruit... Bientôt il distingue un murmure confus qui semble partir du fond de la vallée, ce bruit augmente, des voix se mêlent, des prières se font entendre et deviennent à chaque instant plus distinctes.....

Hermand n'en peut douter, c'est sa sœur qu'il va voir... le nom d'Odile est répété par un grand nombre de voix, et bientôt elle-même sort de la forêt accompagnée d'une foule immense. Le duc, appuyé sur l'épieu qui a donné la mort à tant d'hôtes des forêts, admirait les progrès rapides de l'édifice qui venait d'être achevé. Étonné à la vue du peuple qui s'approche, il se retourne vers son fils, et l'interroge sur la cause du rassemblement qu'il aperçoit. Le prince se jette à ses pieds, et lui dit : Seigneur, c'est votre fille que j'ai tirée de l'état de misère où elle était réduite ; c'est la vertueuse Odile qui vient par mon conseil essayer de fléchir le cœur de son père. A ces mots, le duc furieux de l'audace de son fils, soulève l'épieu dont il est armé et l'en frappe avec violence ; la poitrine d'Hermand est enfoncée, son sang rejaillit sur son père, et il tombe sur le rocher sans couleur et sans vie.....

A la vue du jeune prince expirant, le duc reste anéanti ; debout devant le corps sanglant, il fixe sur lui des regards stupides, et l'horreur de son forfait le glace d'effroi. Bientôt la nature jette dans son cœur un cri douloureux ;

il se précipite sur les restes de son malheureux fils et les tient long-temps embrassés. Cependant Odile approchait; on venait de lui montrer son père et son frère. Elle voit le jeune prince frappé, elle tombe dans les bras de sa nourrice en s'écriant : « J'ai tué mon frère et je vais mourir sans embrasser ma mère! ô, mon Dieu, ayez pitié de moi !» Au son de cette voix plaintive, Adalrichus se relève lentement, appuyé sur le bras d'un écuyer; il s'approche avec peine de la vierge et lui dit : « O toi que je n'ai plus le droit de nommer ma fille, la malédiction du ciel peut encore s'éloigner de ma tête à ta voix; dis que tu me pardonnes ma barbarie envers toi et la mort de ton frère ; n'aie pas horreur de ton triste père, et que tes prières appellent sur lui la miséricorde de Dieu! » A la vue du précieux sang dont le duc est couvert, Odile est saisie d'horreur, elle va repousser son père; mais le sublime précepte: Père et mère honoreras, se présente à son esprit.... Le divin législateur n'a pas distingué le père coupable du père vertueux; c'est à Dieu seul qu'il appartient de faire cette différence. Ces réflexions arrêtent la vierge prête à fuir son père, et la font tomber à ses genoux. Vi-

vement touché de la piété de l'ange qu'il a si long-temps proscrit, Adalrichus relève sa fille, mais il n'ose la presser dans ses bras; il sent qu'il est indigne de recevoir les caresses de l'innocence. Toujours violent jusques dans ses remords, le prince coupable et malheureux fait vœu sur le corps de son fils de ne plus quitter le sommet du Hohenburg, et de passer le reste de sa vie à prier l'Éternel sur la tombe d'Hermand. Après avoir fait transporter le corps du prince dans la chapelle, il prend congé de sa fille, la confie aux soins d'un écuyer fidèle, et s'enferme dans le château d'où il ne descendra plus dans la plaine. Odile désespérée hésite long-temps sur le parti qu'elle prendra; enfin elle se décide à envoyer prévenir sa mère de son retour. Elle descend lentement le Hohenburg, cherchant le moyen le moins cruel d'apprendre à la duchesse la perte de son fils chéri. Quelle eut été la joie de la jeune vierge, en pressant sa mère sur son cœur, si l'image sanglante de son frère, victime de sa tendresse pour elle, ne fut pas venue déchirer son âme? Enfin Odile est au pied de la montagne, en peu de temps elle est conduite au palais où sa mère vient d'apprendre qu'elle a retrouvé sa

fille.... Béreshinde a entendu le bruit des chevaux; elle se précipite sur les dégrés et reçoit bientôt Odile dans ses bras. Le bonheur qu'éprouvait la vierge était bien loin d'être pur; mais qui pourrait peindre celui qui inondait le cœur de la duchesse? Odile ne peut se résoudre à le troubler. Cependant, craignant qu'une voix indiscrète ne vint sans ménagement apprendre à cette mère infortunée l'horrible perte qu'elle vient de faire, elle invoque la protection divine et rompt enfin le silence... Béreshinde vient d'apprendre qu'Hermand a cessé d'exister..... En un instant elle est elle-même aux portes du tombeau. Odile veille sans cesse auprès d'elle, et gémit du trouble affreux où elle la voit plongée; le délire a troublé son cerveau, elle appelle sans cesse son fils, elle le voit baigné dans son sang, et souvent elle veut s'élancer de sa couche pour fuir son époux qu'elle croit voir le fer levé sur elle. Enfin huit jours sont écoulés, la duchesse a recouvré la raison, et la fièvre l'a quittée.

Cependant la nouvelle de l'arrivée d'Odile, qu'on croyait morte, s'est promptement répandue; ses louanges parcourent la province et sortent de toutes les bouches. Chaque puissant

seigneur prétend à une si illustre alliance..... mais la vierge, frappée des malheurs de sa famille, s'accusant de la fin tragique de son jeune frère, refuse tous les partis qui lui sont proposés.... Quand la duchesse fut entièrement revenue à la santé, elle gravit le Hohenburg avec sa fille chérie, et rejoignit le duc d'Alsace qui y vivait dans les remords et les exercices de la pénitence. Le malheureux prince, tourmenté par le souvenir toujours présent du crime affreux qu'il a commis, ne peut jouir d'un moment de repos... Des cris de frayeur lui échappent à chaque instant, et il croit voir l'enfer ouvert sous ses pas. Enfin, comptant, pour attendrir l'Éternel, sur les prières de sa douce fille, plus que sur les pleurs ensanglantés que lui arrache le remords, il demande à Odile le dernier sacrifice qu'elle puisse lui faire, celui de sa liberté; mais il en coûta peu à la vierge qui venait de refuser le bonheur de l'hymen et les pompes du monde, pour serrer des liens spirituels, sous le joug desquels une sainte vocation l'appelait depuis son enfance. Bientôt le château du Hohenburg fut changé en un monastère, dont Odile eut le gouvernement, et qui fut promptement peuplé de filles nobles, ac-

courues à la voix d'Adalrichus. Peu de temps s'était écoulé, quand une maladie cruelle, fruit de ses veilles, de ses douleurs et des rigueurs de sa pénitence, mit le duc au tombeau, et neuf jours après la mort de son époux, Béreshinde quitta aussi cette vie, pendant le cours de laquelle elle avait tant gémi. Une même pierre recouvrit les restes de ceux que l'amour avait jadis unis. Odile opposa une pieuse résignation aux coups multipliés dont le sort venait de la frapper. Accoutumée par l'expérience du malheur à considérer la vie comme un triste et douloureux passage conduisant à la vie éternelle, elle ne pensait pas qu'elle fût à regretter, et elle s'écriait quelquefois : O ma mère ! pourquoi souhaiterais-je que tes jours se fussent prolongés sur cette terre, où ton cœur a été brisé par tant de souffrances ! n'es-tu pas plus heureuse à présent ?... Elle disait, et sa pensée se portait sur son père ; elle frémissait involontairement... son imagination s'enflammait, et le lui montrait en proie à d'horribles tourmens. Alors Odile tombait à genoux, et implorait pour lui la miséricorde du Tout-Puissant ! quelquefois, poursuivie par les mêmes fan-

tômes, elle errait tout le jour sans prendre de nourriture; elle passait des heures entières sur le sommet d'une roche ; et d'autres fois enfin, minuit la trouvait encore penchée sur le bord d'un ruisseau, dont les eaux emportaient ses larmes en faisant entendre un triste murmure. Les jeûnes prolongés, la tension continuelle de son esprit vers le même objet, donnèrent à Odile une espèce d'extase, pendant laquelle elle crut voir son père tiré des flammes par une main céleste, et placé au rang des bienheureux. Cette vision qui se renouvela, lui persuada que Dieu avait exaucé ses prières et accordé à son père le pardon de sa cruauté. Alors Odile, à laquelle sa conduite et sa piété ont déjà mérité le nom de sainte, Odile, rassurée sur un intérêt aussi cher, s'occupa uniquement des vierges confiées à ses soins. Elle avait choisi la règle des chanoinesses, inspirée dans ce choix par une piété éclairée et par l'intérêt qu'elle portait aux pieuses filles qu'elle était appelée à diriger..... La renommée de sainteté qu'Odile s'était acquise, attira au Hohenburg des filles nobles de toutes les parties de l'Europe où son nom était parvenu, et bientôt Odile fut forcée de faire construire, dans la vallée, le monas-

tére de Nieder-Munster, qu'elle gouverna elle-même sous la règle de St-Augustin, comme celui du sommet du Hohenburg, appelé aussi Ober-Munster, par opposition avec le nouveau. Un hôpital fut élevé à quelque distance du monastère, dans la même vallée en marchant vers la plaine. Là Ste-Odile prit soin des malades et des vieillards, et ne craignit pas d'y remplir les fonctions les plus pénibles. Pendant de longues années, Ste-Odile gouverna les monastères de Hohenburg. Elle atteignit un siècle environ, et s'éteignit enfin sans douleurs et sans regrets. Quant à l'approche de sa fin, elle voulut descendre dans son cœur pour rendre compte de l'état de sa conscience au ministre de Dieu qui l'assistait, elle chercha long-temps en vain une faute dont elle pût s'accuser au tribunal de la pénitence..... Heureux qui peut, comme Odile à son heure suprême, descendre dans son âme et n'y pas trouver un repentir !

L'esprit et le cœur occupés de cette touchante histoire, je restais près du tombeau de Ste-Odile ! Une profonde rêverie me reportait tout entier vers ces temps reculés. Enfin des curieux plus gaîment disposés que moi, vinrent m'arracher à mes pensées et détruisirent le

charme que j'éprouvais. Je sortis de la chapelle d'Odile et je parcourus rapidement le cloître. J'y remarquai, enchâssés dans la muraille, deux bas-reliefs fort anciens, représentant, dit-on, Adalrichus, Ste-Odile et St-Léger. Dans l'une des chambres, dont la porte s'ouvre sur le cloître, on voit un lit doré, de plus de six pieds de large, qui, en 1700, appartenait au comte Dubourg, commandant en Alsace.

Il ne reste plus de Nieder-Munster que des voûtes en ruines, et de l'hôpital, construit près de là par Ste-Odile, qu'un ermitage ombragé de vieux arbres. En descendant du Hohenburg à Nieder-Munster, on aperçoit, à droite du chemin, une fontaine formée, dit la chronique vulgaire, par les pleurs de Ste-Odile. Son eau, selon la même chronique, a le pouvoir de guérir les maladies des yeux. De nombreux tableaux, représentant des yeux de toute espèce, suspendus en ex-voto contre les murs de la chapelle de Ste-Odile, attestent sinon que cette sainte guérit les yeux, au moins que beaucoup de gens ajoutent foi à ce miracle.

Rien ne me retenant plus sur le Hohenburg, j'avais repris au nord le sentier qui conduit à

Ottrot. Les temps reculés dont le souvenir venait de se retracer à ma mémoire, occupaient mon esprit; je ne pensais pas au chemin que suivaient mes pas, et je m'aperçus bientôt que je m'étais égaré, en découvrant des ruines que je ne connaissais pas. Comme elles étaient à peu de distance, je résolus de les visiter. Elles sont élevées en partie sur le roc. Un puits à moitié comblé, et un arceau qui joint avec hardiesse deux murailles écartées, me rappellent la description qu'on m'a faite des ruines des Drey-Stein, et je ne puis douter que ce ne soient ces vestiges que je parcours.

M. B... d'O..., dont le pinceau élégant et fidèle a retracé les sites les plus remarquables de ces montagnes, au pied desquelles il a reçu le jour, m'a raconté, qu'un jour du printemps de 1817, ayant dessiné la vue des débris des Drey-Stein et éprouvant une soif très-vive, il se dirigea vers une cabane, dont la porte était ouverte, espérant s'y procurer quelques rafraîchissemens. Il entre, la chaumière est déserte; il appelle, personne ne répond... Mais de quelle horreur est-il saisi en apercevant sur le plancher un homme étendu sans vie!

Vue des Ruines de Drey Stein.

Lith de [illegible]

ce malheureux était mort de faim..... Je vois une chaumière au pied de la montagne ; c'est la seule habitation qui se découvre dans cette solitude; elle paraît inhabitée; nul doute que ce ne soit celle où s'est passé cette scène affreuse. Combien de semblables malheurs a vus l'année 1817 ! Une grande quantité d'habitans de l'Alsace, et particulièrement des Vosges, se sont expatriés pour éviter les horreurs du besoin et la mort qui souvent les suivait. Je me rappelle avoir vu sur les quais de Strasbourg, se presser ces malheureuses familles émigrantes. Des bâteaux les recevaient, les transportaient à quelque port de la Hollande, d'où elles s'embarquaient pour l'Amérique. La plupart d'entre elles avaient quitté leurs foyers sur des bruits populaires, ou sur de vaines promesses d'un bien-être assuré. Détrompés, mais trop tard, ces malheureux, après avoir touché le Nouveau Monde, sont revenus chez eux plus pauvres qu'ils n'étaient partis. J'ai essayé l'églogue suivante sur ce triste sujet.

LES ÉMIGRATIONS.

ÉGLOGUE.

AGATHON, DAPHNIS.

AGATHON.

Quels sont donc ces apprêts? réponds moi, cher Daphnis,
Où vas-tu ? quel voyage as-tu donc entrepris ?

DAPHNIS.

Mes fils, cher Agathon, mon épouse fidelle,
Languissent sous mes yeux; la famine cruelle
Déjà demain peut-être aura gagné ces lieux,
Et souillé ce hameau de son aspect hideux.
J'imite Ligdamon, Mœris, Amand, Myrtille,
Qui des vallons voisins se rendant à la ville,
Y trouvent des secours, et vers d'autres climats
Vont porter à la fois leur travail et leurs pas.

AGATHON.

Eh quoi ! tu fuis ces lieux où j'ai vu ton enfance
Trouver tant de plaisir, donner tant d'espérance !
Où, laissant les combats, après de longs travaux,
Tu reçus ton épouse aux yeux de vingt rivaux !
Ne sais-tu plus souffrir un instant de détresse,
Ou bien, pour ton pays n'as-tu plus de tendresse ?

DAPHNIS.

Que tu me connais mal, ô mon cher Agathon,
Si tu crois que mon cœur, pour ce charmant vallon,
A perdu son amour ou sa reconnaissance.
Non! je l'aime toujours, et durant mon absence,
Éternelle sans doute, ah! mes yeux chaque jour
Chercheront ce hameau disparu sans retour.
Faut-il donc te quitter, ô ma chère patrie!
Toi qu'avec tant d'ardeur autrefois j'ai servie!
Des êtres les plus chers pour conserver les jours,
Faut-il partir, faut-il te perdre pour toujours?
Dis-moi, cher Agathon, dis, vieillard vénérable,
Qu'avons-nous fait à Dieu? d'où vient qu'il nous accable?..
Pourquoi, sourd à la voix d'un peuple généreux,
Laisserais-je expirer mes enfans en ces lieux?
En repos aujourd'hui, mon pays n'a que faire
De ce bras qui jadis le servit à la guerre;
Et permet que, sans honte (et non pas sans douleur),
J'arrache ma famille au plus affreux malheur.
Loin de me détourner d'un départ nécessaire,
Bon vieillard, suis mes pas, viens me servir de père.

AGATHON.

Des enfans du hameau je préfère Daphnis;
Tu le sais, et toujours je t'aimais comme un fils;
J'approuve tes projets; mais souffre que je meure
Dans ces lieux où jadis sonna ma première heure!
A quoi me servirait, si voisin de la mort,
De fuir les traits cruels que nous lance le sort?
Toi, mon fils, va franchir le vaste sein de l'onde,

Que le ciel te protège, et que le Nouveau-Monde
T'offre un asile heureux ainsi qu'à tes amis.
Viens dans mes bras, Daphnis; adieu, je te bénis.

DAPHNIS.

Ta douleur, bon vieillard, augmente encore ma peine;
Ah! j'accepte tes vœux; sur la liquide plaine
Ils me garantiront des aquilons fougueux,
Ou calmeront des flots le courroux dangereux.
Avant de fuir, demain, au lever de l'aurore,
Mes enfans, à tes pieds, viendront chercher encore
Ta bénédiction en quittant ces climats;
Puisse-t-elle en tous temps accompagner leurs pas!
Loin d'ici ces enfans apprendront à connaître
Ainsi qu'à regretter le toît qui les vit naître;
Et je mettrai mes soins à placer dans leur cœur
L'amour de leur pays, que poursuit le malheur.
Ils connaîtront aussi tes vertus, ta prudence,
Tes bontés pour leur père et sa reconnaissance;
Et j'espère qu'un jour un tendre souvenir
Vers cet humble hameau les fera revenir;
Puissent-ils le trouver au sein de l'abondance,
Et délivré des maux qu'aura fui leur enfance!

AGATHON.

Hélas! quand mon pays reverra tes enfans,
Dans la tombe Agathon dormira dès long-temps.
Non, non, de vous revoir je n'ai plus d'espérance,
Enfans de ce hameau, qui fuyez loin de France!
Demain, autour de moi, je n'aurai plus d'amis;
Pour me fermer les yeux je n'aurai point Daphnis.

Grand dieu ! que mon cœur souffre ! Excuse ma faiblesse;
On pardonne, mon fils, les pleurs à la vieillesse.
Quand tu me fuis, au moins reçois ce souvenir :
Cette flûte autrefois faisait tout mon plaisir,
Et les bergers surpris, bien souvent pour l'entendre,
Quittaient leurs jeux, quittaient l'entretien le plus tendre.

DAPHNIS.

En échange reçois ma coupe de cristal,
Et quand le jus des ceps qui couronnent ce val
Y brillera pour toi dans quelque jour de fête,
J'aurai trouvé l'exil que le destin m'apprête.
Mais entends-tu le vent ? regarde les éclairs ;
Quel nuage à nos yeux vient obscurcir les airs ?
Je vois fuir les troupeaux, un orage s'apprête !
Regagne ta chaumière avant que la tempête
Ait changé les sentiers en rapides ruisseaux,
Et noyé dans leur nid les petits des oiseaux.
Demain dans le vallon nous nous verrons encore,
Pour la dernière fois j'y saluerai l'aurore !
Hélas ! tel est l'arrêt d'un sort trop inhumain.
A revoir, Agathon, à demain !

AGATHON.

A demain !

Cependant le temps passe, j'ai peur de ne pas être arrivé à Mutzig à l'heure convenue avec le baron. Je me hâte de quitter ces lieux, et, en me dirigeant vers le sud-est ; j'ai bientôt retrouvé le chemin de Ste-Odile à Ottrot. Je double le pas, et en moins d'une demi-heure,

je suis au pied du Hohenburg. Je reprends mon char-à-banc, et je sors d'Ottrot aussi vîte que me le permet l'allure de mon *locati.*

Le village d'Ottrot a été dernièrement fameux pendant quelques jours ; des charlatans ont découvert, dans un enfant de 7 ans nommé Bastien, la vertu de guérir toute espèce de maladie. Pendant huit ou dix jours, la route de Strasbourg à Ottrot fut couverte de voitures transportant des malades de tous les rangs, qui allaient pleins d'espoir implorer les secours de ce nouvel Esculape. Les personnes non-transportables obtenaient, pour beaucoup d'argent, les visites du petit Bastien. Les villageois criaient au miracle; les esprits forts expliquaient cet effet merveilleux par le magnétisme, et les gens sensés disaient : « Je croirai quand j'aurai vu. » L'autorité voulut sévir contre les parens de cet enfant et les autres personnes qui entretenaient cette supercherie; elle réfléchit et n'en fit rien. Ces imposteurs punis, auraient été considérés dans le pays, comme des victimes de l'impiété, et des chimères qui devaient bientôt tomber d'elles-mêmes, auraient été promptement soutenues par une population nombreuse. Après quelques semai-

nes on ne s'occupait plus de l'enfant merveilleux; mais avant de poursuivre mon chemin, je demandai des nouvelles du petit Bastien, et l'on me répondit qu'il avait perdu le don d'écrire, parce qu'il l'avait employé à rendre la santé à un Juif. Je ne fus point étonné de cette réponse : sottise et intolérance marchent de compagnie.

En sortant d'Ottrot, je traversai à gué le ruisseau qui sort du vallon de Klingenthal, où il a servi aux usines de la manufacture d'armes blanches, qui était naguères la seule qui existât en France. Bientôt après, je saluai l'image de Ste-Marie-des-Neiges, qui se voit sur la façade et dans l'intérieur d'une petite chapelle, à l'entrée du hameau de St-Léonard. Ce hameau est placé dans une position charmante, et consiste en quelques maisons alignées, exposées au midi. Je m'arrête un instant, pour considérer le tableau qui se présente derrière moi. Les Vosges s'élèvent en amphithéâtre et vont se perdre au midi dans les vapeurs qui masquent l'horison. Le Hohenburg, couronné d'arbres, s'élève au milieu de leurs sommets; à droite, les châteaux ruinés de Lutzelburg et de Rathsenhausen, se montrent à une moin-

dre élévation, et à droite encore de ceux-ci, les restes de Girbaden s'aperçoivent dans un plus grand éloignement. A gauche du Hohenburg, les restes de Landsberg et de Truttenhausen achèvent le tableau, dont les premiers plans sont couverts de villages et de vignobles.

M'étant remis en marche, je dépassai bientôt le bourg ou la petite ville de Bersch, et j'arrivai devant Rosheim. On débite plusieurs contes sur l'origine de cette ville. Parmi les traditions populaires, voici celle qui m'a paru la moins ridicule : Dans les premiers siècles de notre ère, un prince fuyait son pays, qu'un monstre ravageait ; ne sachant ou s'arrêter pour éviter la mort, il fit vœu de construire une église au lieu où Dieu lui indiquerait de borner sa course. Pour procurer au ciel le moyen de manifester sa volonté, il fit donner la liberté à un corbeau, et supposa que l'endroit où l'oiseau s'abattrait, devait être celui qu'indiquait le Très-Haut. A Rosheim, le corbeau reploya ses ailes ; le seigneur s'y établit, et éleva la vieille église, au-dessus de la façade de laquelle on voit encore sculptées les images du monstre et de l'oiseau porteur des ordres du ciel.

Voici des faits plus certains sur cette ville, qui faisait jadis partie de la préfecture impériale d'Alsace. En 1200 environ, elle fut donnée par l'empereur Frédéric, compétiteur d'Othon, au duc de Lorraine, Frédéric Ier, comme gage de la somme de 4000 marcs d'argent qu'il lui avait promis pour le faire déclarer en sa faveur contre son rival. Après la mort du duc de Lorraine, Thibault, son successeur, voulut garder Rosheim ; il envoya une légion lorraine en prendre possession. Les habitans qui tenaient pour l'empereur, se réfugièrent dans l'église, asile inviolable alors ; mais, quand les Lorrains furent plongés dans l'ivresse et le sommeil, les bourgeois sortirent de l'église et en firent un horrible massacre. En 1300, Rosheim se mit sous la protection de l'evêque de Strasbourg. En 1444, à la suite des guerres du Dauphin, fils de Charles VII, avec les Suisses, ses troupes soumirent Rosheim. En 1622, le comte de Mansfeld prit cette ville, la brûla, et fit passer les habitans au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni d'âge. Cette ville, rebâtie, fut cédée avec toute l'Alsace à Louis XIV. Mais à quoi bon ces détails historiques ? Ses habitans ont souffert de la barbarie des hommes, mais n'a-

vaient-ils pas eux-mêmes massacré leurs semblables! Ses murs sont teints de sang! mais quel coin de la terre n'en a pas été trempé? Hors les rochers de tous temps inaccessibles, aucun point du globe n'est pur de sang humain! A quoi sert de s'arrêter sur ces détails funestes? Éloignons de notre esprit ces souvenirs de carnage.

Sur un terrain de peu d'étendue et planté de platânes, j'aperçois une pyramide; ce monument fut élevé à la naissance du fils d'un conquérant qui avait sauvé la France, et lui a fait naguères plus de mal que jadis il ne lui avait fait de bien. Le nom de Bourbon a été gravé en 1814 sur les traces effacées de celui du fils de Napoléon; ce même nom, qu'Henri-le-Grand a rendu si cher aux Français, se lit toujours sur cette pyramide. J'ai négligé de m'informer si, en 1815, il avait cédé la place à son prédécesseur; je pense que la question eût été pour le moins oiseuse. Pourquoi s'aviserait-on, dans ce pays, de montrer plus de caractère que dans tant d'autres, et ne crierait-on pas, comme partout ailleurs, selon les temps: Vive le Roi! vive la ligue? Cette pyramide porte le nom des autorités sous l'administration desquelles elle a été élevée; le premier de ces

nom s attire mon respect : c'est celui du préfet Lezai de Marnezia, qu'un accident funeste a enlevé prématurément aux sciences, à ses amis, et à l'amour des habitans du Bas-Rhin.

La ville de Rosheim consiste à peu près en une seule rue, d'une longueur démesurée, qui passe sous plusieurs portes; un ruisseau d'eau vive coule de chaque côté de la rue. Une nouvelle église contraste, par son architecture tout-à-fait moderne, avec l'ancienne, qui paraît avoir été bâtie avant la troisième race. En sortant de Rosheim, j'allai rejoindre au couchant la route d'Obernheim, plantée de beaux noyers; elle me conduisit à Dorlsheim, grand village embelli de quelques maisons de campagne, et dans quelques minutes j'arrivai à Mutzig.

Le baron m'attendait depuis un quart-d'heure environ. Nous fîmes ensemble un déjeûner dont j'avais grand besoin; et quand le cheval de mon compagnon eut pris le repos qui lui était nécessaire, nous nous remîmes en marche.

En admirant les beautés qu'offre la vallée de Mutzig, nous avancions rapidement. Les villages d'Urmath, de Schir, de Vich, furent bientôt derrière nous, et avant que deux heures

eussent sonné, nous étions dans Schirmeck, et nous avions franchi la voûte sous laquelle s'engage au nord le chemin de Framont

A mesure qu'on avance vers Framont, on voit le vallon diminuer de largeur ; enfin le frazier qui couvre la route annonce le voisinage des forges, qu'on aperçoit au détour d'une roche. Le chemin domine le torrent, plusieurs réservoirs, un beau jardin et une partie des ateliers. Un pont conduit à la maison d'habitation. M. Champi nous a aperçus; il vient au-devant de nous, et, après les complimens d'usage, il nous conduit dans un jardin anglais et nous fait entrer dans un joli pavillon où la famille était réunie. Nous reçûmes un accueil très-gracieux, et nous fûmes charmés de rencontrer là la sœur de madame Champi, madame M ** et ses trois filles. On vante le patriotisme de M. Champi autant que sa grande industrie ; il tient à Framont un état de maison considérable, ce qui ne l'empêche pas de répandre des bienfaits sur les pauvres ouvriers et les autres malheureux montagnards. Madame Champi peut être offerte pour modèle aux maîtresses de maison. L'aîné des deux fils de M. Champi s'occupe des travaux de

son père et possède les mêmes connaissances ; il était absent. Le plus jeune était à Framont ; il ne montre pas le même goût que son père et son frère pour le genre d'industrie qui a procuré à cette famille une fortune considérable ; son inclination le porte vers les arts libéraux, et l'idée du voyage d'Italie qu'il allait entreprendre, le rendait l'homme du monde le plus heureux. Mlle Champi commande l'intérêt par un air modeste et triste en même temps ; le ciel lui a accordé une grande fortune ; son père a joint à ce don une éducation soignée, mais tout cela ne la rend pas heureuse ; il lui manque la santé. Elle s'exprime avec grâce, mais sa conversation comme ses grands yeux, laissent voir le sentiment qui domine dans son âme, il est empreint dans toutes ses actions ; ce qu'elle lit, ce qu'elle écrit, la musique qu'elle compose, tout est mélancolique, elle souffre ; mon âme est en rapport avec la sienne ; c'est près d'elle que j'aime à être placé, c'est son entretien que je recherche. Après dîner, j'allai sous la conduite de M. Champi fils visiter les différens établissemens de son père. Nous commençâmes par le haut fourneau ; le minerais, en sortant des entrailles de la terre,

y est porté et mêlé à des matières qui en facilitent la fusion ; quand celle-ci est opérée, on perce la partie inférieure du fourneau, et la fonte scintillante se précipite dans le moule allongé qui lui est préparé. Nous entrâmes ensuite dans les forges où la fonte refroidie est portée, et où, après avoir été remise dans un foyer ardent, elle passe en plusieurs morceaux sous les martcaux, qui en font jaillir au loin toutes les parties étrangères au fer, rapprochent celles de ce dernier, les resserrent, et font passer la fonte à l'état de fer forgé. Ces différens morceaux (qu'on nomme lopins) passent dans de nouveaux foyers et de là sur l'enclume, où ils prennent les formes et les dimensions nécessaires aux divers usages. Le fer des mines de Framont et surtout de Rothau, passe pour le meilleur de France; aussi M. Champi reçoit-il des commandes d'un grand nombre d'établissemens. M. Champi fils me fit remarquer une usine où le fer est converti en tôle, en passant entre des cylindres mis en mouvement par des chûtes d'eau élevées.

La nuit tombant, nous rentrâmes bientôt dans le salon où la société se trouvait réunie.

Ces dames m'entretinrent long-temps d'une

promenade nocturne qu'elles avaient faite quelques jours auparavant au sommet du Donon, pour y observer le lever du soleil, et je conçus le projet de faire cette course la nuit même. A une heure après minuit, je sortis de la maison, et appelant un garde de nuit, je me mis en marche sous sa conduite. Nous passâmes au milieu du hameau de Framont. Les uns donnent à son nom une origine italienne; il vient, disent-ils, de *Fra-Monti,* qui veut dire entre les monts. D'autres, appuyant leur opinion sur une vieille chronique, prétendent que Pharamond, roi ou chef des Francs, fut enterré dans ces montagnes, et donna son nom à ce coin de terre. Quelques autres points de la France et notamment un lieu situé entre Laon et Reims, réclament l'honneur d'avoir reçu la dépouille de ce prétendu fondateur de la monarchie française. D'autres enfin tirent son origine de ses mines, et l'appellent *Ferratus mons*, dont on a fait Framont.

Le haut fourneau de Framont jetait des flammes qui s'élevaient en pétillant à une grande hauteur, et figuraient à mes yeux l'éruption d'un volcan. Je marchais derrière mon guide, dans un chemin hérissé de pierres

tranchantes, entre des prairies humides et des bois épais. Après quelque temps d'une marche déjà très-pénible, nous pénétrâmes dans le bois, où je rencontrai plus de difficultés encore. Des ronces, des bruyères, des genets touffus arrêtaient à chaque instant mes pas. Des sapins antiques croisaient leur sombre feuillage au-dessus de ma tête et couvraient la terre d'une nuit profonde. Cependant la lune avait paru et me permettait d'apercevoir les obstacles qui s'offraient au-devant de mes pas. Mais souvent un nuage passant entre elle et moi, me retirait sa lumière; le nuage fuyait, et les rayons argentés brillaient de nouveau jusqu'à l'instant où un autre venait encore les éclipser. Ainsi se succèdent dans le cœur de l'homme le jour brillant de l'espérance et la nuit de l'adversité... Nous approchons du Donon; un bruit extraordinaire a frappé mon oreille.. Qu'entends-je?.. mes sens me trompent-ils? Non, j'entends dans les airs les sons d'une douce musique.... Rêves des mystères d'Udolphe, allez-vous vous réaliser! Mon imagination s'enflamme et me promet des prodiges; sans doute l'ombre de quelque prêtresse des Gaulois passe sur un nuage au-dessus de ma tête, en tirant des sons harmonieux de

sa harpe! Je brûle de revoir le ciel ; je précipite ma marche, et je suis enfin hors de la forêt. Mais, que vois-je? Le sommet du Donon est couronné d'une vive lumière; je m'arrête à cet aspect. Qui pourrait peindre l'impression que j'éprouve? Helas! il est aussi difficile de la conserver que de la décrire! Ma raison s'avance et détruit mon enchantement; elle me dit : tu vas trouver une cause naturelle et simple à ce qui fait ton étonnement. Cette voix fait tomber ma pensée des hauteurs où elle s'égarait; je vois en soupirant s'envoler mes illusions ; je ne garde qu'une curiosité assez vive, et je continue ma marche, guidé par la lumière qui brille sur la montagne. Enfin j'ai gagné la cime ; j'avance au milieu des rochers, et je trouve, à l'abri du vent du nord, un grand feu autour duquel sont assis plusieurs villageois, dont l'un joue du hautbois. Le froid était très-piquant; je pris mon parti sur l'évanouissement des fantômes que m'avait présentés mon imagination, et je fus enchanté de trouver place près de ce feu, et de sécher mes habits inondés de rosée. Le jour ne s'annonçant point encore, je liai conversation avec mon voisin et ma voisine, et je fus satisfait et surpris

de les entendre s'exprimer en fort bon français. Ils m'apprirent qu'ils habitaient le Ban de la Roche, et me firent l'éloge le mieux senti du vénérable Oberlin, pasteur de ce canton, auquel ils reconnaissaient devoir leur instruction et leur bien-être. J'avais déjà beaucoup entendu vanter cet homme respectable, et je pris dans ce moment la résolution d'aller le visiter le plutôt qu'il me serait possible au milieu de ses heureux paroissiens. Il est bientôt trois heures, le soleil va paraître; je cours me placer sur une roche à l'extrémité opposée de la cime du Donon. Déjà une faible lueur paraît à l'horizon; elle augmente par degrés; bientôt cette lueur prend une teinte jaunâtre; quelques nuages étroits et horizontaux contrastent en brun foncé avec les clartés du crépuscule; l'horizon s'éclaire davantage; l'extrémité inférieure des nuages prend une teinte dorée; bientôt l'horizon devient pourpre, et enfin le soleil paraît dans toute sa magnificence au-dessus des montagnes du duché de Baden. Il éclaire par degrés le vaste tableau au centre duquel je suis élevé. D'abord les sommets seuls sont frappés de ses rayons; mais à mesure qu'il s'élève, la lumière descend dans

les vallées. Je n'entreprendrai point de décrire davantage un si magnifique spectacle; il est des beautés de la nature qui causent une ivresse qu'on ne peut faire partager aux personnes qui ne les ont pas contemplées. C'est au sommet du Donon qu'il faut assister au lever de l'aurore; c'est en voyant le levant s'embrâser par degrés, et bientôt après, le soleil éblouissant verser des torrens de lumière sur la terre, qu'on conçoit facilement le culte que tant de peuples ont voué à l'astre du jour. Combien, dans ces beaux vers, Delille est digne du Dieu qu'il célèbre!

Ah! qui méritait mieux d'usurper notre hommage
Que cet astre, des Dieux la plus brillante image;
Qui dispense les ans, la vie et les couleurs,
Enfante les moissons, mûrit l'or, peint les fleurs;
Jusqu'aux antres profonds fait sentir sa puissance;
Revêt les vastes cieux de sa magnificence;
De saison en saison conduit le char du jour;
Nous attriste en partant, nous charme à son retour;
Éclaire, échauffe, anime, embellit et féconde,
Et semble en se montrant reproduire le monde?
Ame de l'univers, source immense de feu,
Ah! sois toujours son roi si tu n'es plus son dieu!
Plaisirs, talens, vertus, tout s'allume à ta flamme,
Le jeune homme te doit les doux transports de l'âme,
Et le vieillard en toi voit son dernier ami.
Eh bien! astre puissant, contre l'âge ennemi

Protège donc mes vers, et défends ton poète!
Verse encor, verse moi cette flamme secrète,
Le plus pur de tes feux, le plus beau de tes dons;
Encore une étincelle, encor quelques rayons,
Et que mon dernier vers, plein des feux du jeune âge,
De ton couchant pompeux soit la brillante image.

La lumière a franchi la chaîne des Vosges ; elle éclaire derrière moi les plaines de la Lorraine, et mon guide me montre Nancy dans le lointain. Après avoir laissé long-temps errer mes regards sur cette vaste étendue, je les ramène sur le sommet du Donon. Comment ces roches détachées entièrement de la montagne, se trouvent-elles posées sur sa cime? elles n'ont pu glisser de quelque mont voisin, puisque le Donon est le plus élevé de cette partie des Vosges. Ont-elles été portées là par les eaux qui, selon quelques-uns, ont couvert jadis les chaînes les plus hautes? Ce dernier système blesse les lois de la gravitation. Ont-elles été jetées de quelque astre, de la lune, par exemple, par l'éruption de quelque volcan? La manière la plus satisfaisante d'expliquer la présence des rochers détachés qui couvrent ce sommet, est de supposer qu'ils étaient primitivement unis à la montagne par une enveloppe de

terre, que les eaux ont emportée par degrés.

Au milieu de ces rochers informes, j'aperçus les débris de quelques figures grossièrement sculptées; que représentaient-elles? Plusieurs opinions ont été émises sur l'ancienne destination du Donon; quelques personnes croient que dans le temps de la domination romaine, les conquérans du monde y avaient établi un Panthéon de tous les dieux du paganisme. D'autres croient qu'un temple de Mercure y fut élevé; mais d'autres pensent aussi, avec quelque fondement, que les Druïdes y avaient érigé des autels à leur dieu Teutates, qui avait beaucoup de rapport de puissance et d'attributs avec le Mercure des anciens.

Quelques quartiers de rocher paraissent encore disposés pour les sacrifices de ces anciens prêtres gaulois. Combien de générations, dont les restes forment la poussière de la plaine, ont gravi ces rochers pour adorer leur idole et souvent inonder ses pieds de sang humain! Quelle différence de ces cultes absurdes ou barbares à la touchante et sublime simplicité de la religion des premiers chrétiens? Pourquoi faut-il que depuis l'origine de cette dernière, les hommes y aient mêlé leurs passions et l'aient

dénaturée par la soif des trésors et de la domination ? Pourquoi faut-il enfin, que des fourbes et des méchans aient ensanglanté la terre au nom d'une religion fondée sur l'amour de l'homme pour son semblable ? Ces idées reportent mes regards de ces sommets déserts sur les plaines habitées. Quels sont, près des villages, ces enclos de murs qui les touchent ? ce sont les lieux de sépulture.

Un cimetière aux champs! quel tableau! quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain, le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses
Où dorment à grands frais les ombres orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et jusque dans la mort, du peuple séparés.
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombes modestes;
Le reste dans la poudre au hasard confondu.
Salut! cendre du pauvre; ah! ce respect t'est dû!
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort dans le tombeau;
Toi, chacun de tes jours fut un bienfait nouveau.
Courbé sur les sillons de leurs trésors serviles,
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes.
Et quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'Etat après l'avoir nourri;
Enfin chaque tombeau, de cet enclos tranquille,
Renferme un citoyen qui fut toujours utile!

Salut! cendre du pauvre, accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs?
Tel est donc de la mort l'inévitable empire;
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire.
La foule des humains est un faible troupeau,
Qu'effroyable pasteur, le temps mène au tombeau.
Votre sol n'est formé que de poussière humaine;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.

LEGOUVÉ.

Je ne puis m'arracher de ces lieux; la mélancolie, inspiratrice de ces vers charmans, que ma mémoire vient de me retracer, me retient ici par un pouvoir magique. Sur ce mont élevé, mon cœur est rempli d'une douce rêverie, d'une sensation confuse. Cet immense lointain est pour moi le symbole de l'avenir; rien n'est distinct à mes regards ni dans l'un, ni dans l'autre! Cependant cette incertitude ne me cause aucun effroi; je confie à la bonté de la Providence le bonheur du reste de vie qu'elle me destine. Jamais je ne sentis moins d'orgueil qu'à la vue de tant de grandeurs; pourtant je sens mon âme pleine d'idées grandes et généreuses; il me semble qu'en respirant l'air pur de ces hautes régions, je respire en même

temps la vertu. Puissé-je ne point laisser cette impression au milieu de ces rochers! D'où vient cette exaltation de notre âme sur les sommets du globe? d'où vient qu'elle s'élève, pour ainsi dire, à mesure que nous gravissons? Plus éloignés, sur ces hauteurs, des habitations des hommes, sommes-nous plus près du trône de l'éternel, source de toute pureté et de toute grandeur?

Mon guide m'ayant fait observer qu'il était plus de sept heures, je repris avec lui le chemin de Framont. En descendant la montagne, j'aperçus des espèces de chemins escarpés, formés par des rondins de sapins serrés les uns contre les autres. J'appris qu'ils étaient destinés à descendre dans la vallée des traîneaux chargés de bois. Pour diriger ces traîneaux dans leur course, un homme se place sur le devant, et les empêche, avec les pieds, de se jeter à droite ou à gauche. Cette manière de descendre les bois de la coupe m'ayant paru très-dangereuse, j'en fis la remarque à mon guide, qui me répondit qu'elle était en effet la cause de malheurs assez fréquens. En achevant, il me montra une croix de bois élevée près d'un chemin de schlitage (c'est ainsi qu'on

appelle dans le pays les chemins dont je viens de parler), et m'apprit qu'elle indiquait la place où avait péri un conducteur de traîneaux. L'usage de placer ainsi une croix funéraire à l'endroit où un homme est mort victime d'un accident ou d'un meurtre, est assez général dans les Vosges,

Nous voici enfin de retour à Framont. Il était temps que j'y arrivasse, car ma chaussure avait été mise en pièces par les pierres et les ronces. Je rentre dans ma chambre sans avoir été vu de personne, et j'achève ma toilette à l'instant où l'on vient m'appeller pour déjeûner. J'étonnai beaucoup mes hôtes en leur apprenant ma promenade nocturne; et ces dames me plaisantèrent avec grace sur ma manie de courir les montagnes, ou, pour parler le langage de Sterne, chacune d'elle s'égaya sur mon dada ou mon califourchon. Depuis le déjeûner jusqu'à deux heures, notre temps fut distribué entre la promenade, la musique, la lecture, le dessin, et quelques parties de billard. La cloche nous ayant rappelés, à deux heures, dans la salle à manger, nous y trouvâmes quelques étrangers, venus pour affaires

de commerce à Framont. Pendant le repas, mademoiselle Champi et ses cousines nous proposèrent, au baron et à moi, d'aller visiter avec elles les Anabaptistes de Salm. La partie se trouva bientôt arrangée; M. Champi fils engagea un jeune homme de Schirmeck, qui était venu faire de la musique avec lui, à se joindre à nous. Au sortir de table, les deux musiciens se mirent à notre tête en jouant des fanfares sur le cor, et nous prîmes gaîment le chemin de Salm.

En sortant du jardin, on entre dans une forêt d'arbres antiques; en la quittant on trouve des sites tour à tour rians et sauvages. On passe près d'une scierie, mise en mouvement par les eaux d'un ruisseau; les flots argentés de cette onde limpide baignent des prairies sur lesquelles se projettent l'ombre des montagnes. Nous nous arrêtons quelquefois pour entendre les sons harmonieux du cor. Plusieurs fois l'écho les répète; ils pénètrent dans chaque gorge, s'affaiblissent et meurent enfin dans un lointain mystérieux. Il nous semble entendre des plaintes et des gémissemens sortant de ces bois sombres.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

Enfin, après cinq quarts-d'heure de marche environ, nous arrivons sur le plateau où est bâti le hameau de Salm. Nos regards sont frappés par la vue du Donon, dont la tête chauve s'élève au dessus d'autres montagnes couronnées d'arbres.

Les habitations de Salm sont éparses au pied d'une montagne boisée, au sommet de laquelle on voit les ruines d'un ancien château. Nous suivons un chemin pratiqué au bas de la montagne et séparé du plateau par une barrière rustique. Nous apercevons bientôt quelques anabaptistes devant leurs maisons, et nous suivons mademoiselle Champi chez un de ces bons paysans qu'elle a déjà visité. Il nous reçoit avec cordialité, dans une chambre sans ornement mais d'une extrême propreté, et nous fait servir des rafraîchissemens, sur une table de bois blanc, où l'on n'apercevait pas la plus petite tache.

La secte des anabaptistes fut opposée en sa marche à celle des catholiques. Les fondateurs de celle-ci prêchaient la paix et la soumission

aux puissances de la terre, et montraient dans leur conduite les vertus qu'ils enseignaient, leurs successeurs ont inondé le globe de sang et déposé les rois. L'autre a signalé sa naissance par des horreurs et des crimes, et c'est parmi ceux qui en font partie, qu'on trouve aujourd'hui le plus de soumission aux lois, les mœurs les plus pures et le plus d'hospitalité. Au commencement du seizième siècle, Luther, indigné de l'avarice et des désordres de l'église romaine, rompit avec elle, et fut suivi dans sa scission par la plus grande partie de l'Allemagne et des peuples du Nord. Il fit soutenir sa réforme par des princes puissans, et elle s'étendit sur une grande partie de l'Europe. Storck et Muncer ne jugèrent pas sa doctrine assez épurée; selon eux, c'est une absurdité que de baptiser un enfant qui n'a pas l'âge de raison, car J. C. a dit: Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé; or, un enfant ne peut pas croire à l'instant où il vient au monde. Un autre de leurs dogmes, qui paraîtrait d'accord avec la bonté divine, est, que les peines infligées dans une autre vie ne sont pas éternelles. Tous les hommes sont égaux aux yeux de J. C., criènt aux peuples Storck et Muncer; pourquoi donc des tyrans,

qui s'appellent nobles, vous traitent-ils comme s'ils étaient d'une nature supérieure à la vôtre ? Cette voix retentit dans les campagnes, et les habitans d'une partie de l'Allemagne, de la Souabe, de la Turinge et de l'Alsace, s'enrôlent sous les bannières de ces deux chefs, sous le nom d'anabaptistes. Ils font un manifeste dans lequel ils demandent la suppression d'une partie des droits féodaux, qui les réduisaient à l'état le plus misérable ; l'abolition des corvées, la permission de chasser les animaux nuisibles, etc. Ils réclamaient les droits du genre humain, a dit un grand homme, mais il les soutinrent en bêtes féroces. En effet, ces troupes furieuses ne laissèrent sur leur passage que du sang et des débris. Ils furent défaits par un électeur de Saxe, et leurs chefs périrent misérablement. Les anabaptistes sont aujourd'hui dispersés et ne se trouvent que dans quelques parties de l'Europe et de l'Amérique. De leurs sectes sont sorties celles des quakers, des amis, des silencieux, etc. Ils ne sont en général qu'en très-petit nombre sur le même point. Il existe une grande différence entre leurs usages et ceux des autres chrétiens ; ils demeurent en général sur les lieux élevés, et évitent de se

mêler, par l'habitation, avec les hommes d'une autre religion. Les anabaptistes portent ordinairement la barbe longue; leurs habits sont attachés par des agraffes. Leur manière de vivre est très-frugale; les hommes sont pourtant forts et robustes, et les femmes grandes et fraîches. Les anabaptistes de Salm, ainsi que leurs voisins du Ban de la Roche, descendent rarement dans les vallées, et pénètrent moins souvent encore dans les provinces voisines; aussi sont-ils ignorans sur les choses qui excitent le plus notre curiosité. Plusieurs d'entr'eux n'ont aucune idée des climats éloignés. Celui chez lequel nous nous trouvions, ne savait pas même le sort d'un prisonnier illustre, qui naguères faisait trembler le monde. Les anabaptistes n'ont pas de clergé; quand ils se réunissent pour honorer Dieu, c'est celui qui se sent inspiré, qui prend la parole pour louer le Seigneur. Chez eux, la crainte du blâme et du mépris empêche plus les mauvaises actions, que ne le fait chez les autres celle des fers et de la mort. Pourquoi cette secte, en s'éloignant de sa source, s'est-elle épurée? La raison n'en serait-elle pas, que chez elle chaque individu est ministre du Seigneur?

Les anabaptistes ne font jamais de serment; en justice, on se contente de leur promesse de dire la vérité. Ils ont long-temps observé la loi qui leur défendait de devenir propriétaires; aujourd'hui, ils ne se font pas autant de scrupule d'acquérir. Il est à croire que cette innovation ne portera pas atteinte à leur vertu; le propriétaire, en effet, doit être plus qu'aucun autre homme, l'ami de l'ordre et des lois.

Ceux qui croyent que l'état de société a perverti les hommes, pourraient supposer que la pureté des mœurs, l'honnêteté des anabaptistes tiennent à ce qu'ils vivent presque isolés; mais ils ne pourront conserver cette idée, en se rappelant que les quakers forment une partie de la population de l'Amérique septentrionale, où ils sont réunis en sociétés nombreuses, et que cependant ils donnent l'exemple de toutes les vertus.

Après avoir fait honneur aux rafraîchissemens que nous avait offerts notre respectable anabaptiste, et l'avoir remercié de son accueil hospitalier, nous prîmes congé de lui, sans lui offrir un argent qu'il n'aurait pas accepté. J'aurais bien désiré visiter les ruines de l'ancien château de Salm, mais il était tard; j'étais avec des

dames qui ne voulaient pas attendre la nuit sur ces hauteurs, il fallut me priver de ce plaisir. Je n'eûs pas même la satisfaction d'entendre raconter sur ce fort en ruines, quelque histoire merveilleuse ou touchante; mais de retour à Strasbourg, j'ouvris promptement l'histoire de Lorraine, et j'y trouvai le fond de cette petite nouvelle.

ISABELLE ET CONRAD.

L'abbaye de Senones, puissante communauté de Bénédictins, n'était pas éloignée du château de Salm, et ses supérieurs se mettaient souvent sous la protection des comtes de ce nom, pour éviter les injustices et les rapines des autres seigneurs des environs. Mais ces protégés ambitieux et remuans cherchaient sans cesse à usurper la puissance de leurs protecteurs. Vers 1200, un abbé de Senones avait conçu une haine implacable contre Henri, comte de Salm, qui, fier et ombrageux, avait

souvent montré qu'il n'était pas disposé à recevoir ses lois. L'abbé avait résolu la perte du comte. Il la préparait depuis long-temps, lorsque Saint-Louis, par dévotion et par politique, appela les seigneurs de France à la conquête de la Terre-Sainte. Plusieurs nobles étrangers se joignirent aux preux du roi de France. Henri avait deux fils; l'aîné, nommé Rodolphe qui devait lui succéder, était un mélange de tous les vices, mais il montrait pour le clergé un respect précieux à celui-ci. L'abbé décida qu'il renverserait son père et régnerait à sa place. Pour parvenir à ce but, il fallait éloigner Conrad, second fils du comte, possédant autant de vertus que son frère avait de mauvaises qualités. L'expédition de Palestine était favorable aux projets de l'abbé. Il étudia le caractère du jeune comte et chercha à découvrir de laquelle de ses nobles passions il pourrait profiter pour s'en débarrasser. Conrad était bon, franc, brave et généreux; l'amour était sa seule faiblesse (si toutefois c'en était une); elle présenta à l'abbé un point vulnérable vers lequel il dirigea ses traits. Isabelle, fille du vieux Mainfroy, était le digne objet des vœux de Conrad; et l'abbé n'ignorait pas que l'espoir de l'obtenir rendrait toute en-

treprise possible au jeune comte. Il dirigeait la conscience et les actions de Mainfroy, il l'engagea à ne donner sa fille qu'à un soldat de la Croix. Le docile vieillard exigea de Conrad la promesse de partir pour la Palestine, et le jeune homme, amoureux de la gloire presqu'autant que de son Isabelle, brigua l'honneur de porter la bannière de Salm dans l'armée de Saint-Louis. La cérémonie des fiançailles se fit au château de Mainfroy, en présence du comte Henri, de l'abbé de Senones et d'un grand concours d'étrangers et de vassaux. Au lendemain des fiançailles, a été fixé le départ de Conrad; l'aurore de ce triste jour a paru, le clairon retentit, le jeune chevalier reçoit la bannière des mains de son père, il la baisse devant l'abbé de Senones, qui, d'un air pieux, lui donne sa bénédiction; il prend sur la bouche de sa fiancée le premier baiser d'amour, et part décoré de ses couleurs en répétant la noble devise qu'il a reçue d'elle. Laissons Conrad courir plein d'espoir vers l'armée de Saint-Louis, et traverser bientôt les mers avec elle; ne quittons pas ces lieux où gémit la beauté, ces lieux où les passions vont peut-être enfanter des crimes.

A la fête des fiançailles, un amour coupable avait pris possession du cœur du comte de Salm. Il n'avait pas vu la fille de Mainfroy depuis son enfance; ses attraits, qui venaient de briller à ses yeux pour la première fois, avaient allumé dans son sein la flamme la plus vive. De retour dans ses domaines, le comte chercha en vain à chasser la charmante image qui troublait son repos. Cependant, une guerre assez longue, contre un de ses voisins armé par les conseils de l'abbé, avait empêché le comte de s'occuper de son amour; mais ce feu mal éteint brûla avec vio ence, quand après la victoire qui termina la guerre, le comte eut revu la fiancée de son fils. Peu accoutumé à combattre ses passions, il s'abandonna à son amour et ne craignît pas de l'avouer à celle qui en était l'objet. Ayant fait circuler sourdement le bruit de la mort de Conrad, il offrit bientôt à Isabelle le titre de comtesse de Salm. Remontant à la source de cette nouvelle, et jugeant qu'il servait les projets du comte sur elle, la fille de Mainfroy avait conservé l'espoir que son fiancé vivait encore. Quoique cette espérance fût bien faible, elle la cacha aux yeux de Henri et repoussa ses offres avec les ménagemens qu'elle

croyait devoir au père de celui qu'elle aimait. Henri, trompé dans ses desseins, dissimula sa rage et quitta pour jamais le château de Mainfroy.

Cependant, le temps s'écoulait, et Isabelle, tantôt plongée dans la douleur, tantôt bercée par l'espérance, gémissait de son incertitude et eût tout donné pour la voir cesser. Elle désira faire un pélerinage pour implorer de Sainte-Odile la fin de ses tourmens, et son père, n'ayant point mis d'obstacles à ce projet, elle partit un jour, accompagnée de quelques serviteurs, pour le monastère du Hohenburg. Depuis deux jours elle avait quitté le château; le soir du second, quelques-uns des serviteurs qui l'avaient accompagnée, accourent l'air consterné, et apprennent à Mainfroy que sa fille a été enlevée, malgré tous leurs efforts, par une troupe d'hommes armés. Un domestique, entré depuis peu de mois au château, et qui s'était fait remarquer par son zèle, arrive le dernier dans l'appartement du malheureux Mainfroy: il lui annonce qu'il a vu sa fille percée d'une flèche et portée sans vie par des hommes masqués, auxquels les blessures qu'il dit avoir reçues, l'ont empêché de résister. Qui

pourrait exprimer la douleur de ce malheureux père ? je ne l'entreprendrai point... L'infortuné, accablé de sa perte, languit quelques mois encore, puis mourut enfin sans amis, sans postérité. La solitude et le deuil prirent, dans le château, la place de la gaîté et du bonheur dont jouissaient naguère ses habitans.

Pendant que ces tristes scènes se succédaient au château de Mainfroy, l'abbé de Senones préparait la perte de Henri, et, sûr de la réussite de ses projets, l'insultait dans toutes les occasions. Le comte pour se venger d'un outrage récent, avait eu la hardiesse de faire arrêter l'abbé par un de ses baillis, un jour que ce moine ambitieux passait sur les terres de sa juridiction. Non content de cette punition, il avait envoyé une garnison dans l'abbaye de Senones. Les moines s'étaient enfuis à la vue des troupes; mais le comte, suffisamment vengé par les désordres que ses soldats avaient commis dans le monastère, les ayant bientôt retirés, les religieux venaient de rentrer dans leur cloître. Gémissant de l'absence de leur supérieur, ils faisaient entendre leurs plaintes tumultueuses, dans la vaste salle où ils s'étaient rassemblés, lorsque l'abbé paraît au-

milieu d'eux. Il est accueilli par des cris de joie; mais ayant fait signe qu'il veut parler, on se tait, et, les mains croisées sur la poitrine, les yeux levés vers le ciel, il prend la parole en ces termes: « Je suis vivement touché, mes « frères, de la joie que vous faites éclater en « me revoyant après une si cruelle absence; « votre abbé a été mis dans les fers; vous avez « été forcés de fuir ces murs qui n'avaient ja- « mais retenti que des louanges du Seigneur, et « qui ont entendu avec indignation les propos « et les chants sacrilèges des soldats. Voilà de « sanglans outrages, mes frères; mais J.-C. « nous a commandé l'oubli des injures; ainsi « qu'aucun sentiment de vengeance n'approche « de vos cœurs. Mais J.-C. veut aussi qu'on « fasse respecter sa sainte religion et les mi- « nistres de ses autels; sachons obéir à ses or- « dres, pardonnons pour nous-mêmes, mais « vengeons l'Église et faisons-la respecter à « l'avenir. L'abbé de Moyen-Moutier, indigné « de la conduite du comte de Salm, l'a excom- « munié et a frappé son comté d'interdict; l'é- « vêque a confirmé son anathême, joignons y « promptement le nôtre, et ne détournons les « foudres de l'excommunication, que lorsque

« Henri sera venu, la corde au cou, fléchir le « genou devant nous. » L'abbé ayant cessé de parler, un murmure prolongé d'approbation se fit entendre.

L'abbé, resté seul avec un moine qui possédait sa confiance, reprit la parole : « Ma vengeance ne se bornera pas là; Henri sera dépouillé de ses honneurs et de sa puissance; l'intérêt de cette maison demande la perte d'un homme qui ne laisse échapper aucune occasion de l'humilier. La conduite du comte envers nous, tous les crimes dont il s'est rendu coupable, empêcheront de plaindre son sort et de prendre sa défense. Rodolphe, son fils aîné, se charge de le renverser; il lui succédera. Cette nuit Henri sera déposé. L'interdiction enchaîne les bras de ses vassaux et le laisse sans secours; rien ne peut contrarier nos desseins. Conrad seul eût méprisé notre anathême pour défendre son père, mais le ciel, qui est intéressé dans nos projets, l'a frappé de mort dans les rangs des croisés. — Rodolphe, répondit le moine, est-il moins méchant que son père? — Non, dit l'abbé, mais il tiendra de nous son pouvoir, et il m'a déjà donné des gages de sa soumission. » En achevant ces mots, l'abbé

se disposait à suivre les moines à l'office du soir, quand un frère lai introduisit un pélerin qui demandait à lui parler. Le pélerin, sans se découvrir, s'inclina devant l'abbé, et lui dit, qu'échappé avec les débris de l'armée de St-Louis, il venait, de la part du Grand-Maître des Hospitaliers, lui remettre des reliques, et lui demander des prières pour la rentrée des chrétiens à Jérusalem. La mission du pélerin étant remplie, l'abbé lui proposa de passer quelques jours dans l'abbaye, mais il refusa son offre, s'inclina une seconde fois et partit.

Quelles eussent été tes craintes, abbé de Senones, et quels actes de violence n'aurais-tu pas commis, si quelqu'un t'eût révélé le nom de celui que tu croyais un obscur pélerin; si quelque pressentiment fût venu t'annoncer que tu avais vu Conrad de Salm?

Conrad avait appris la mort de son amante; abattu par les désastres des croisés, en proie à la douleur que lui causait la perte de sa fiancée, il évitait tous les yeux et rentrait dans son pays comme un étranger. Conrad veut revoir son père, donner deux ans à la recherche d'Isabelle, et passer le reste de ses jours à prier

l'Éternel d'éteindre dans son cœur le feu qui le dévore. Il s'éloigne de l'abbaye ; plongé dans une triste rêverie, occupé tout entier de son malheur, il n'entend rien des bruits qui frappent son oreille, il ne voit aucun des objets qui s'offrent à ses regards ; il laisse flotter la bride sur la crinière de son coursier. Son intention était de se rendre au château de son père, mais son cheval, abandonné à lui-même, a pris un autre chemin. Conrad lève enfin les yeux, et aperçoit la tourelle qu'habitait autrefois son amante. A l'aspect de ces lieux, son cœur bat violemment ; il brûle de les parcourir, quoique persuadé que son âme sera déchirée par chaque souvenir qu'ils lui retraceront. Il quitte son coursier ; il laisse ce fidèle compagnon de ses fatigues et de ses dangers errer au milieu d'une prairie, et s'avance à pied vers ce domaine où devait régner sa fiancée, et qui ne lui présente aujourd'hui que l'aspect d'une effrayante solitude. Quel triste abandon ! tout se tait ! l'oiseau de nuit fait seul entendre sa voix lugubre et prophétique. L'herbe a cru dans les cours, les feuilles sèches jonchent la terre ; le lierre et la vigne-vierge,

tapissent la tourelle de la fille de Mainfroy ; ils couvrent une partie de la croisée gothique, où souvent elle s'asséyait pour jouer du luth, ou pour voir son amant traversant la campagne à l'heure fixée pour leur réunion.

Conrad, prosterné au pied de la tour abandonnée, sent son âme se remplir d'une rêverie douce et cruelle à la fois. Il fixe ses regards sur ces murs silencieux ; le présent disparaît pour lui, le passé seul l'occupe ; son imagination l'y plonge tout entier. Son illusion s'accroît, et devient la réalité; il appelle Isabelle, il écoute, il regarde, il croit entendre sa voix ; il croit voir son amante, écartant les branches de lierre pour se montrer à son fiancé; il croit que le ciel vient de la rendre à sa tendresse. Tout-à-coup, il entend un léger bruit; il regarde, et aperçoit un petit épagneul qui avait appartenu à Isabelle. L'animal a reconnu le chevalier; il court à lui, et lui prodigue mille marques de joie. Conrad ému, se baisse, le soulève, et le couvre de baisers. L'épagneul lui rend quelques instans ses caresses ; mais bientôt il saute à terre, fixe les regards sur les yeux de Conrad, et

marche ensuite vers un bosquet peu éloigné; mais, voyant que Conrad ne le suit pas, il revient à lui, le caresse encore, et se remet en marche, en le regardant de nouveau. Conrad l'a compris; il le suit, et arrive au milieu du bosquet. Au pied d'un hêtre, il découvre un autel de gazon; il approche, et voit au-dessus de cet autel, une couronne de fleurs, depuis long-temps flétrie, attachée au tronc de l'arbre majestueux. La couronne entourait son chiffre uni à celui d'Isabelle; il presse de ses lèvres ces caractères garans de la tendresse de la fiancée qu'il pleure; il se prosterne, et, de la pointe de son épée, il grave sur l'écorce ce dernier serment d'amour : « Retrouver ta cendre et mourir... » Le petit épagneul portait alternativement ses regards attristés sur l'autel et sur Conrad... Souvent ce petit être sensible avait accompagné sa maîtresse et Conrad dans ce bosquet; et depuis la perte d'Isabelle, il l'avait cherchée tous les jours dans ces mêmes lieux. Aujourd'hui, en revoyant Conrad, il espérait enfin y retrouver sa maîtresse, et ses yeux exprimaient sa douleur d'être trompé dans son attente. Doux animal qui t'attaches à l'homme, malgré les mauvais traitemens dont

souvent il t'accable ; toi, dont la fidélité est à toute épreuve; toi, qui sais mourir sur le tombeau d'un ami ; ah ! si tu n'es animé que par un aveugle instinct, combien il te dirige mieux que la raison ne conduit l'homme, qui se place orgueilleusement à la tête de la création !

Conrad plongé dans la douleur, à genoux sur le gazon si souvent foulé par les pas d'Isabelle, restait immobile, les regards fixés sur les caractères tracés par sa maîtresse. L'épagneul renouvelle ses caresses, il tire l'écharpe du chevalier et marche devant lui, en regardant de temps en temps s'il le suit. Le chevalier l'a compris; il se lève et marche sur sa trace. Il arrive bientôt à une petite maison, située non loin des murs du château. Quel est son étonnement en entendant une voix de femme chanter la romance suivante, qu'autrefois il avait composée sur un refrain donné par Isabelle !

Beau damoisel, pour le métier des armes,
De ses ayeux va quitter le donjon ;
Sa tendre mère, en répandant des larmes,
De loyauté lui donne ainsi leçon :
« Va, sers ton Dieu, ton prince et ta patrie,
« Ne rends jamais le mal qu'on te fera,
« Suis la vertu, sois fidèle à ta mie ;
« Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Arthur gravant ces conseils dans son âme,
Au camp français précipite ses pas;
Les Sarrazins attaquaient l'oriflamme,
Ils ont senti la vigueur de son bras.
Charles-Martel, que le ciel favorise,
Au champ-d'honneur chevalier le créa;
Arthur choisit ces mots pour sa devise:
« Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Blessé lui-même, il a sauvé la vie
D'un haut seigneur qui l'enmène à sa cour;
Pour le soigner châtelaine jolie
Vient, et bientôt le blesse encor d'amour.
Mais de son hôte il respecte l'asile,
Plus fort qu'honneur voyant qu'amour sera,
Il fuit, disant : « raison est trop fragile,
« Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Le même feu brûlait la châtelaine;
Son père, un jour, en la voyant languir,
Sut arracher le secret de sa peine;
Il s'en émut et voulut la finir.
Naguère Arthur avait sauvé sa vie,
Par son hymen le seigneur s'acquitta;
Bonheur lui vint de la leçon suivie :
« Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Conrad pénètre dans la maison; il entre dans une salle-basse et reconnaît Berthe, jeune fille que sa fiancée honorait de ses bontés, et le vieux Albert, chapelain du château de Main-

froy. Conrad se découvre à ses anciens amis ; ils le reconnaissent, et lui prodiguent avec transport des marques d'attachement et de respect. Conrad veut apprendre d'eux jusques aux moindres circonstances de la mort d'Isabelle, ils le satisfont, et tous trois pleurent ensemble. Le chevalier leur apprend le projet qu'il a formé, de se consacrer à la retraite, après avoir revu son père et retrouvé le tombeau de son amante. Déjà, il se reproche de laisser croire plus long-temps, au comte de Salm, que son fils est enseveli dans les champs de l'Idumée; il prend congé de Berthe et du vieillard, et appelle son coursier docile à sa voix. Cependant il ne veut pas se séparer de l'épagneul d'Isabelle, il le prend dans ses bras, mais quand il veut s'éloigner avec lui, il se débat, s'échappe de ses mains, et court vers le bosquet. Conrad le retrouve couché au pied de l'autel, paraissant le supplier par ses regards de le laisser dans ces lieux. Touché de tant de fidélité, le chevalier, renonce au dessein de se l'attacher, et s'éloigne de ces murs qui parlent si douloureusement à son cœur.

Conrad gravit rapidement la montagne. La

lune éclaire sa marche ; il voit enfin les tours de Salm argentées par ses rayons. Il touche la chapelle, sépulture de ses aïeux, il y entre. Une seule lampe l'éclairait à peine, il se prosterne sur la tombe de sa mère. « Mon premier « hommage doit être pour ta cendre, ô toi que le « ciel m'a trop tôt ravie ! O mère adorée, pour- « quoi t'ai-je perdue? Plus j'ai vu de bonnes « mères, plus je t'ai regrettée ! dans le bonheur « comme dans l'adversité, tu m'as manquée ; « ma joie devenait de la douleur en pensant que « tu ne pouvais plus la partager, et depuis que « l'infortune m'accable, mon sort serait moins « affreux, si je pouvais verser mes larmes dans « ton sein et recevoir tes consolations... Du sé- « jour bienheureux que tu habites, jette un re- « gard, ô ma mère ! sur ce fils malheureux qui « pleure sur ta tombe, implore pour lui... » Soudain, un bruit étrange frappe l'oreille de Conrad ; il tressaille ; le bruit redouble, une porte s'ouvre, un prêtre tenant d'une main une torche allumée, sort d'un souterrain, suivi de deux hommes qui portent un cercueil. Conrad, étonné observe tout sans être vu ; il attend avec impatience la fin de cette scène nocturne. On dépose le cercueil devant l'autel ;

on commence les prières des morts; on ouvre une tombe, on y place la bière, et on la referme; les chants cessent, le prêtre et les porteurs rentrent dans le souterrain, dont ils referment la porte, et le silence le plus profond règne de nouveau dans la chapelle. Il est minuit, le chevalier va s'éloigner, ô surprise! un gémissement se fait entendre; il frissonne, il croit être abusé par ses sens; mais une seconde plainte succède à la première; il se lève, il marche vers l'endroit d'où le soupir est parti; c'est de la tombe qu'on vient de fermer qu'il est sorti, Conrad n'en peut douter. La lune joint ses rayons à la clarté tremblante de la lampe, ils éclairent la pierre sépulcrale et la montrent à ses regards; il essaye d'ouvrir la tombe, mais à l'instant où il y porte la main, la porte du souterrain se rouvre, et un vieillard paraît. « Téméraire! s'écrie-t-il, qui te « rend assez hardi pour venir profaner le sé« jour des morts? qui es-tu?» — « Ton maître, » répond Conrad, en se dégageant de ses habits de pélerin... le vieillard le reconnaît et se précipite à ses pieds. C'était un ancien serviteur de la maison de Salm; le chevalier le relève et l'embrasse; mais bientôt: « Que viens-je d'en-

« tendre ? des plaintes sont sorties de cette sé-
« pulture nouvelle ! » Le vieillard, d'un air contraint, cherche à lui persuader que ce qu'il a cru entendre n'est qu'une erreur de ses sens, et l'engage à se rendre promptement près du comte son père. « Ce n'est point une illusion,
« dit le chevalier, et j'approfondirai ce mys-
« tère. » — « Jurez-moi donc, dit le vieillard,
« de modérer vos transports et de tout voir
« sans vous découvrir. » Conrad le promet... Le vieillard pose son flambeau, se baisse vers la tombe, ôte la pierre qui la ferme ; un spectre se lève en poussant un gémissement. Conrad frémit, ses regards sont attachés sur le fantôme, qui écartant son linceuil lui montre la figure d'Isabelle, couverte de la teinte livide de la mort. Il pousse un cri, s'élance vers le spectre, qui retombe sans mouvement la tête appuyée sur sa poitrine. Conrad se sent glacé d'horreur sous le poids de ce terrible fardeau ; le vieillard, d'un air sévère, lui reproche son imprudent transport. « Qu'avez-vous fait, dit-il,
« elle vivait et votre vue vient peut-être de
« causer sa mort. » — « Elle vivait ! s'écrie le
« chevalier dans une ivresse difficile à peindre,
« qu'ai-je fait malheureux ! me sera-t-elle une

« seconde fois ravie ?... » Le vieillard approche d'Isabelle, et sortant de sa poche un linge et un flacon rempli d'eau, il fait disparaître de son visage, cette couleur livide qui n'était que factice ; la fraîcheur de l'eau lui rend en même temps l'usage de ses sens. Je tenterais en vain de peindre la joie dont les cœurs de ces deux amans furent comblés en se voyant réunis. Dans leurs transports ils ont peine à garder le silence que le vieillard leur impose, ils se soumettent cependant autant qu'il le peuvent à ses conseils et le suivent sans bruit sur le penchant de la montagne, dans une chaumière dont la porte s'ouvre à un signal convenu. Une jeune fille les reçoit et leur offre des siéges et des rafraîchissemens. Enfin, nos deux amans peuvent bannir la contrainte que leur guide leur a imposée ; mille questions, mille assurances d'amour et de fidélité, se succèdent rapidement. Chacun d'eux croyait perdu l'objet de sa tendresse ; leur surprise est égale, leur fidélité fut la même. Un faux bruit a trompé Isabelle ; elle l'avait quelquefois pressenti. Isabelle n'avait pas péri sous le fer des brigands, Conrad quelquefois aussi l'avait espéré. Mais quel tableau

de fausseté et d'horreur se déroule aux yeux du chevalier! tel est en abrégé le récit de la fille de Mainfroy...

« Que ne puis-je vous taire les fautes d'un père!... A peine aviez-vous joint l'armée de St-Louis, que le comte Henri me déclara qu'il m'aimait, après avoir eu la précaution de faire courir le bruit de votre mort. Désespérée de cette nouvelle, mais inébranlable dans ma constance, je repoussai ses vœux et sa main. Le comte alors sembla, découragé par mes refus, avoir renoncé à ses coupables projets. Débarrassée des poursuites de votre père, mes jours s'écoulaient entre la douleur que me causait la nouvelle de votre mort, et l'espoir que cette nouvelle était fausse. Enfin ne pouvant plus souffrir cette cruelle incertitude, je partis pour le couvent du Hohenburg, pour demander à Ste-Odile de finir mes tourmens. Je gravissais la montagne, quand, surprise par des brigands (qu'un serviteur nouvellement entré au château de mon père, avait sans doute prévenus de mon pélerinage) je fus traînée, malgré mes cris, au château de Salm, où l'on me fit entrer au milieu de la nuit. En apercevant le comte, je conçus toute l'étendue de mon

malheur; il m'offrit de nouveau le titre et les honneurs de comtesse de Salm, mais transporté de fureur par la constance de mes refus, il ne garda plus de mesure et me fit jeter dans une sombre prison. J'y languissais depuis plusieurs mois, visitée seulement par ce vieillard, qui m'apportait chaque jour la nourriture grossière qu'on daignait m'accorder. Enfin, ce matin, je remarquai que la figure de mon geolier portait l'empreinte de la tristesse et de l'inquiétude. Pressé par mes questions, il m'apprit que ma mort était résolue, et ajouta qu'il ne pouvait souffrir l'idée d'y concourir. Je veux même essayer de vous sauver, me dit-il, mais il faut m'obéir en tout point. Me trouvant reconnaissante et soumise, il m'enduisit la figure d'une teinte cadavéreuse, m'enveloppa dans un linceuil, et, entendant bientôt les pas de quelqu'un qui s'approchait, il me recommanda à voix basse silence et immobilité. Deux hommes entrèrent dans ma prison, y déposèrent une bière, et ressortirent après avoir reçu du vieillard l'ordre de revenir avant minuit. A l'heure fixée, je me plaçai dans le cercueil et l'on me porta dans la chapelle. » Ici, Isabelle termina son récit. Conrad pleurait sur les

crimes de son père autant que sur les souffrances de son amante.

Isabelle, épuisée par de longues fatigues, ayant cédé aux instances de Conrad et du vieillard, alla enfin chercher le repos, dans une chambre qui lui était préparée. Le vieillard, resté seul avec le chevalier, mêlait ses larmes aux siennes, et gémissait d'avoir été si long-temps l'instrument de la vengeance du comte. Conrad cherchait à le réconcilier avec lui-même, en lui parlant de la bonne action qu'il venait de faire. La sérénité rentrait dans l'âme du vieux serviteur, mais le cœur du chevalier était tourmenté par des sensations contraires et tumultueuses. Le sauveur d'Isabelle, le voyant quelquefois animé d'un courroux violent contre son père, lui dit enfin: « Le comte Henri est aujourd'hui plus digne de pitié que de colère; le triste état où il est réduit.... — Qu'entends-je!... dit Conrad, dans l'âme de qui l'amour filial reprenait ses droits, la vie de mon père est-elle menacée? — Il souffre, dit le vieillard, et l'isolement où il se trouve a doublé sa douleur. L'anathême pèse sur sa tête; son comté est en interdiction; le service di-

vin ne se célèbre plus dans les terres de sa juridiction ; il est défendu, sous peine de partager son excommunication, de l'approcher, et de le servir ; ses amis, ses serviteurs, naguères les plus zélés, ceux qu'il a comblés de faveurs, tout le monde l'abandonne. Seul, j'ai osé braver les foudres de l'église, seul, j'approche de son lit de douleur. C'est le danger de votre amante, qui m'a éloigné de lui cette nuit. Vous êtes étonné, qu'au milieu de ses souffrances, la vengeance ait encore trouvé place dans son cœur ; mais apprenez que ses maux ont augmenté sa violence naturelle. Le stratagême dont je me suis servi, était l'unique moyen de sauver Isabelle, et de me mettre en même temps à l'abri de sa colère. »

Au récit du vieillard, l'indignation fait place à la pitié dans le cœur de Conrad ; il oublie les torts de son père, et ne se souvient que du triste état où il est réduit. Il quitte la chaumière, et court vers le château de Salm. Avant d'y arriver, il est rejoint par ses écuyers et les hommes de sa suite qu'il avait laissés en arrière ; il leur ordonne de s'arrêter sous les arbres qui couronnent la montagne ; il ne veut

pas qu'ils soient témoins de l'humiliation de son père. Dociles à sa voix, les guerriers s'arrêtent, descendent de leurs chevaux, et attendent le signal que Conrad doit leur donner, signal auquel ils doivent pénétrer dans la forteresse. Conrad touche bientôt les murs du château de ses ancêtres ; son cœur est agité, et bat avec violence. Déjà il a passé le pont, qui n'a point été levé depuis long-temps, quand des paroles prononcées à voix basse viennent frapper son oreille. Il s'arrête, et, appuyé contre un pilastre épais qui le cache, il écoute, il regarde ; à la lueur du jour naissant, il reconnaît son frère, marchant doucement à la tête d'une troupe d'hommes armés. Il va voler dans les bras de Rodolphe, lorsqu'il l'entend donner à ses soldats, l'ordre de monter dans l'appartement du comte Henri et de l'entraîner hors du château après l'avoir chargé de chaînes. Conrad indigné, veut voler au secours de son père, mais il se souvient qu'il est seul ; il s'échappe sans être vu, fait retentir son cor, rassemble ses guerriers, et s'élance à leur tête. En peu d'instans, il a pénétré dans les cours ; l'épée à la main, il franchit les degrés qui con-

duisent à l'appartement de son père. Mais déjà le comte Henri, appelant la vengeance céleste sur un fils dénaturé, descend chargé de chaînes, et insulté par les satellites qui l'entraînent. A cette vue, Conrad et les siens se précipitent en poussant des cris, sur les brigands surpris de leur attaque. Un combat s'engage, et malgré l'ordre que Conrad a donné d'épargner son frère, la chûte de Rodolphe met bientôt fin à cette mêlée sanglante. A la vue de leur chef, couché sur la terre, les rebelles mettent bas les armes et le comte est délivré.

Cependant Henri, rendu à la liberté, se livre aux transports de sa colère et maudit son fils expirant. Conrad, vivement touché du sort d'un frère coupable mais malheureux, veut du moins adoucir ses derniers momens ; il s'adresse à son père : « Le Dieu pour lequel j'ai combattu dans l'Idumée a pardonné en mourant à ses meurtriers ; ô ! mon père, suivez ce saint exemple, et songez que, blessé par vous dans mes affections les plus chères, je viens de voler à votre secours. » A ces mots, Henri rentre en lui-même ; la voix de la nature retentit dans son cœur, en même temps que celle de

son vertueux fils. Rodolphe, blessé mortellement, s'était traîné aux pieds de son père, et implorait à genoux sa clémence; le comte, ému, le relève, lui pardonne et le serre contre son cœur. Il s'adresse ensuite à Conrad, et lui demande de répéter encore qu'il lui pardonne ses offenses et la mort de son amante. Le chevalier se jette en pleurant dans ses bras, lui apprend qu'Isabelle vit encore, et lui dit la ruse par laquelle le vieillard a sauvé ses jours. Le comte se repentit sincèrement; et, quelques jours après la mort de Rodolphe, il bénit l'union de Conrad et d'Isabelle, récompensa le vieillard qui lui avait épargné un crime, remit à son fils la puissance qu'il lui avait rendue naguère avec la liberté, et se retira dans un cloître où il passa le reste de ses jours. L'abbé de Senones dissimulant la rage que lui causait la ruine de ses projets, envoya promptement complimenter le nouveau comte de Salm et lui demander sa protection et son amitié.

Peu de jours après leur mariage, Isabelle et Conrad, jouissant d'autant plus de leur bonheur qu'il était acheté par plus de souffrances, se rendirent au domaine de Mainfroy, berceau

de leurs amours. En visitant le bosquet consacré par Isabelle, ils trouvèrent le petit épagneul couché, sans vie, au pied de l'autel, et donnèrent des larmes au souvenir de sa fidélité.

FIN DE LA PROMENADE AU DONON.

PROMENADE

AU BAN DE LA ROCHE.

AVANT-PROPOS.

Le Ban de la Roche est une contrée pittoresque située sur la base occidentale du Champ du Feu, système très-élevé de montagnes, détaché de la partie orientale des Vosges. Ce canton comprend une surface montueuse de huit à neuf mille arpens; Rothau en est la première paroisse, Waldbach la seconde et la plus intéressante; c'est elle qui doit fixer particulièrement notre attention. On n'y jouit que de quatre à cinq mois de beau temps; les pluies et les neiges commencent vers octobre, et la terre n'est souvent

débarrassée de ces dernières que dans le courant de mai. La température y varie avec la hauteur où l'on se trouve. On y distingue quatre régions; la plus douce offre à peu près le climat de Genève; la seconde, celui de Varsovie; la troisième, celui de Stockolm; et la quatrième, celui de Pétersbourg.

Le comté du Ban de la Roche appartenait, en 1414, au seigneur de Rathzamhausen; il fut vendu, en 1584, à Jean, duc de Bavière et comte palatin du Rhin. Dès le dix-septième siècle, les comtes de Weldenz, ducs de Bavière, y portèrent la confession d'Augsbourg, qui est encore aujourd'hui la religion de cette contrée. Avant la révolution de France, le

Ban de la Roche dépendait de la principauté de Salm; et, en 1793, il fut réuni au département des Vosges.

Le but de la promenade que je publie est de faire connaître à mes compatriotes cette contrée, ignorée de la plupart d'entr'eux, et pourtant si digne de toute leur curiosité ; cette contrée, qui était sauvage et presque déserte, il y a un demi-siècle environ, et qui est aujourd'hui cultivée, peuplée, instruite et heureuse. Je leur peindrai ensuite l'homme à qui est dû cette métamorphose, les travaux et les bienfaits nombreux qui lui auraient fait élever des autels par ceux qui lui doivent leur félicité, s'il ne leur eût appris lui-même qu'il n'y a qu'un Dieu

qui règle l'univers, et que lui seul a droit à leur culte.

Vous, dont ce début aura excité l'intérêt, lisez ce qui suit; et si vous comprenez les émotions que je cherche à vous faire partager, allez les ressentir vous-même dans les lieux qui me les ont procurées; quittez pour quelque tems le séjour des villes, fuyez la corruption qu'elles renferment, suivez la route que je vous indique, allez vous rafraîchir le cœur à l'aspect de sites enchanteurs, à la vue de scènes touchantes; allez retremper votre âme au contact de la vertu d'Oberlin.

LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ASIATIC

Vigneron. *Lith. de Demanne.*

J. FR. OBERLIN.

PROMENADE

AU BAN DE LA ROCHE.

Mutzig. — Ruines de Girbaden. — La Roche du Corbeau. — Schirmeck. — Le Ban de la Roche.

Le soleil vient de paraître à l'horison; ses rayons, qui n'éclairent pas encore la plaine, dorent déjà la partie orientale des Vosges au sein de laquelle je veux me rendre. Les portes de Strasbourg viennent de s'ouvrir; je me hâte de profiter du peu de temps que je peux donner à mes plaisirs et du beau jour qui s'annonce.

Avec quel charme toujours nouveau je me retrouve au milieu de ces riantes campagnes! Salut, plaines fertiles, monts élevés, rians vallons! je vais encore vous admirer! silencieuses forêts, couvrez-moi de vos dômes de verdure! rocs escarpés, laissez-moi vous gravir! ruines mystérieuses, laissez-moi vous interroger! génie bienfaiteur d'une contrée naguère sauvage, daigne te montrer à mes yeux!

Pour augmenter l'agrément de ma promenade, je suis les bords du canal qui prend

naissance dans la Brusch, un peu au-dessus de Mutzig; ses eaux coulent lentement au milieu d'une continuelle prairie; ses rives, toujours également écartées, sont unies de distance en distance, tantôt par des écluses, et tantôt par des ponts; les premières fournissent un étroit passage au garde qui habite, près de là, sur la rive, une petite maison ombragée par des saules et des peupliers; les seconds conduisent à de beaux villages situés à la droite du canal, en remontant vers sa source. Déjà j'ai salué Schaefolsheim, où j'ai passé des instans si doux au sein de l'amitié la plus franche; bientôt j'aperçois Hangenbieten qui s'élève en amphithéâtre, surmonté par une colline portant quatre peupliers aperçus de mille endroits divers. Souvent de jolis jardins anglais viennent ajouter à la variété des tableaux qui changent à chaque moment en raison des sinuosités du canal. J'ai dépassé Dachstein; j'entre dans Wolksheim, environné d'un demi-cercle de collines couvertes de vignobles, les meilleurs du Bas-Rhin; ils appartiennent en grande partie à de riches particuliers, qui possèdent de jolies maisons de campagne sur les bords du canal. En sortant

de Wolksheim, je vois la carrière d'où sont sortis les matériaux de l'immense cathédrale de Strasbourg, et j'arrive bientôt à Sultz. Ce village est bâti dans une gorge agréable, formée par les premières collines des Vosges ; une avenue conduit à la maison des bains ; un rez-de-chaussée renferme quelques baignoires où coule une eau, sans vertu bien connue. Près de là se voit la salle de danse, divisée en deux parties, dont l'une est, tous les dimanches, le théâtre des plaisirs des villageois des environs, qui n'osent pas danser dans leurs villages, parce que le curé le leur défend ; l'autre est réservée aux propriétaires du voisinage et à la société qui s'y rend de Strasbourg. Je me suis écarté un peu de ma route pour visiter Sultz, je retourne en arrière, je reprends le chemin de Molsheim, et je jette un regard, à gauche, sur le champ de bataille d'Entzheim, où Turenne remporta jadis une victoire brillante. Dédaignant les ordres du marquis de Louvois, résistant même, dans l'intérêt de Louis XIV, à ceux qu'il a reçus de la propre main de ce monarque, Turenne est resté dans l'Alsace qu'on lui a prescrit d'abandonner. Le Roi, subjugué

par l'ascendant du grand capitaine, a renoncé à le diriger, et l'a laissé maître de conduire à son gré les opérations de la guerre. Le duc de Bournonville, à la tête des Impériaux, dont l'armée s'était accrue par de nombreux renforts, avait passé le Rhin à Strasbourg, et était venu camper vers Molsheim.

L'armée de Turenne était de plus de moitié moins forte que celle de l'ennemi; néanmoins il se détermina à l'attaquer avant qu'elle eût encore été accrue par les 20,000 hommes qu'amenait l'électeur de Brandebourg.

Retraçons les lieux tels qu'ils étaient en 1674. A droite d'Entzheim, la plaine était fermée, vers Strasbourg, par un grand bois que les besoins d'une population croissante ont fait disparaître depuis. Le canal n'existait pas, mais les eaux de la Brusch et celles du ruisseau de Wolksheim qui l'alimentent séparaient l'armée de Turenne des champs et du village d'Entzheim, près duquel s'élevait un bois de mille pas de longueur et de cinq cents d'épaisseur, qui le couvrait et s'étendait encore à sa gauche. Pendant la nuit, Turenne passe la Brusch et le ruisseau, et au point du jour le duc de Bournonville aperçoit notre

armée rangée en bataille. Étonné de la hardiesse du général français, il rassemble ses quartiers aux environs d'Entzheim, qui était le principal; il dispose son armée en deux lignes longues et épaisses, et les fait soutenir par une réserve considérable. Sa droite était assurée par la forêt du côté de Strasbourg; son corps de bataille était couvert par le village d'Entzheim, environné de haies et de retranchemens, et sa gauche défendue par le petit bois et de larges fossés. Il y avait outre cela à la droite et à la gauche des ravins, dont les Impériaux profitèrent; enfin les 50,000 hommes du duc de Bournonville occupaient une position qui paraissait inattaquable. Cependant Turenne, avec moins de 25,000 hommes, ose leur livrer bataille. C'est dans le grand bois qui couvre l'aîle droite des Impériaux que se dispute la victoire. Le duc de Bournonville cherche à opérer une diversion; il fait attaquer l'aîle droite, affaiblie par les renforts qu'elle a envoyés au grand bois où se livre un combat opiniâtre; mais Turenne, qui veille partout, rend cette attaque vaine. Vers la fin de la journée, les Impériaux, après une vigoureuse défense, abandonnent enfin le

grand bois rempli de morts et de blessés; Turenne alors faisant attaquer avec impétuosité le village qui couvre le corps de bataille, l'ennemi fuit en désordre, et ne se croit en sûreté que sous le canon de Strasbourg.

Plus près de Molsheim, vers la grande route ombragée d'arbres, j'aperçois l'abbaye d'Altorf, fondée autrefois par un comte Hugues de Nordgau, qui y fut enterré, dit-on, avec sa femme Edwige. Elle a été habitée depuis par des Bénédictins. Me voici aux portes de Molsheim; ses clochers légers se groupent d'une manière gracieuse avec les peupliers qui les entourent. Cette maison avec ce joli jardin est habitée en été par l'évêque de Strasbourg; c'était la Sénatorie sous le gouvernement impérial. Je gravis bientôt une colline plantée de vignes, qui domine Molsheim à l'occident, et qu'on nomme le Stirkopf. Ce chemin fut suivi en 1450 par un duc de Deux-Ponts, chassé de Mutzig par Ulric d'Hohenbourg. Je m'arrête en haut de cette colline; j'aperçois la petite ville de Mutzig, assise dans une large vallée que traverse la Brusch et le canal; leurs eaux rafraîchissent de vastes prairies, et leurs rives sont ombragées d'un feuillage agréable; plu-

sieurs villages animent la vallée, et le tableau est terminé, à l'occident, à deux lieues environ du sommet où je me trouve, par un rideau de montagnes hérissées de forêts, derrière lesquelles s'élève la tête chauve du Donon.

Après avoir admiré pendant quelque temps ce tableau, j'entrai dans la ville. La population de Mutzig n'est que de trois mille âmes, quoique depuis vingt-cinq ans elle se soit accrue à peu près d'un tiers, par la naissance et l'accroissement de la manufacture d'armes à feu de M. Couleaux. Cette manufacture occupe les dépendances du château qui appartenait jadis à l'évêché de Strasbourg; les habitans de Mutzig se rappellent encore les bruyantes parties de plaisir que le cardinal de Rohan venait y faire, accompagné d'une suite nombreuse. A la vente des biens du clergé, le château fut acheté par un particulier, et revendu à M. Couleaux, qui y avait établi un atelier de réparation d'armes. M. Couleaux forma bientôt après la manufacture qui existe aujourd'hui et qui est une des plus complètes et des plus considérables de France. M. Couleaux a commencé en travaillant de ses propres mains; soutenu par son industrie seule, il s'est élevé de cette condition

modeste au rang qu'il tient aujourd'hui dans la société; il a acquis honorablement la fortune qu'il possède et la croix qui le décore. Il n'a pas borné ses travaux à la seule manufacture de Mutzig; il a entrepris, en s'adjoignant son frère, les travaux de celle de Klingenthal. Il a créé des ateliers de taillanderie placés dans ses bâtimens de Molsheim, et a joint à ses propriétés, des forges dans la Basse-Alsace, et une raffinerie d'acier, située à Greswiller, dans les environs de Mutzig. M. Couleaux a bien mérité de ses concitoyens par ses travaux et par les secours qu'il a portés dans la vallée de Mutzig, dans les temps de disette. Il n'a pas d'enfans, mais il a de nombreux parens auxquels il sait donner d'honorables moyens d'existence.

Après avoir visité cet établissement important, je vais reprendre mon cheval, à qui une course de cinq lieues a bien mérité le repos que je viens de lui laisser. Je fais atteler mon char-à-banc, et je sors de Mutzig, en suivant, à l'occident, un chemin qui cotoye la base d'une montagne couverte de vignes. A un quart de lieue environ, au pied de ce vignoble qui s'élève à ma droite, se voit un petit ermitage surmonté d'un clocher, ombragé par les branches d'un

vieux noyer ; deux hommes s'y sont établis depuis peu sous le nom et les dehors d'ermites ; leurs prières se mêlent au bruit des lourds marteaux de la raffinerie de Greswiller, qui font retentir périodiquement les échos. A quelque distance au-delà du village de Dinsheim, se termine la large vallée de Mutzig, par un demi cercle de montagnes, dominées au nord par le Schnoeberg, et au midi par les tours de Girbaden. La Brusch se fait jour au milieu de cet amphithéâtre, et, en continuant à suivre ses bords, on pénètre dans des gorges fraîches et boisées, qui s'élargissent bientôt et forment une longue et belle vallée, au fond de laquelle est bâtie la petite ville de Schirmeck.

M. A....., savant professeur de la célèbre académie de Strasbourg, m'a plusieurs fois entretenu de la grandeur et de la majesté des ruines de Girbaden ; j'ai le plus grand désir de les visiter. Avant de m'engager dans la vallée de la Brusch, j'arrête un villageois qui vient à moi, je me fais indiquer le chemin, et je pénètre bientôt, au midi, dans un vallon étroit et allongé, baigné par les eaux peu abondantes de la Magre. Le village de Moltkirk, qui s'étend au pied de la montagne où s'élèvent les

ruines, quelques usines éparses dans la prairie, le cours étroit et argenté de l'eau qui en fait mouvoir les rouages, quelques espaces couverts de toiles blanches, contrastent agréablement avec la teinte de verdure répandue par-tout. Ici, je quitte mon char-à-banc, je donne l'ordre à mon domestique d'aller m'attendre au village de Vich, avant Schirmeck, et je commence à gravir à pied, sous la forêt de sapins qui couvre la montagne. Je marchais depuis quelque temps sous cette ombre agréable, quand j'aperçus les vestiges d'une muraille épaisse qui semble avoir été construite depuis un grand nombre de siècles. Quels peuples entreprirent ces travaux? Selon le savant Schoepflin, les Romains auraient établi sur ces montagnes une ligne de défense et de communication entre leurs forteresses. Cette opinion ne nous semble pas fondée, et nous préférons adopter celle de M. de Golbéry qui réfute celle de Schoepflin, avant d'établir la sienne. Telles sont en abrégé la réfutation et l'opinion de M. de Golbéry. Les murailles qu'on retrouve sur une partie des Vosges n'ont pas partout la même forme. Dans le Haut-Rhin, la muraille qui commence au Val de Liepvre, passe au-des-

sus de Ribauvillé, se retrouve vers le Honak, s'enfonce d'abord vers l'ouest selon les sinuosités des montagnes, puis reprend la direction méridionale des Vosges, dont la seconde ligne tourne Munster et rejoint le Ballon. De l'autre côté du Val de Liepvre, on retrouve de nouvelles murailles, construites à-peu-près comme celles dont nous venons de parler, mais elles forment des enceintes retranchées qui ne sont aucunement liées entr'elles. On trouve une de ces enceintes à Sainte-Odile, elle forme un quadrilatère; une autre au-dessus de Klingenthal; une autre, circulaire, sur le sommet d'une montagne appelée le Heydenkopf; près de Girbaden, on trouve un mur de 400 pas de long, qui est le seul vestige qui suive dans le Bas-Rhin la ligne longitudinale des Vosges. A deux ou trois lieues, on trouve une enceinte elliptique, et en revenant sur la ligne des Vosges, du côté de l'Alsace, on trouve à deux lieues de Heiligenberg, vers le nord, deux fortifications demi-circulaires, sur le sommet des montagnes qui dominent la vallée de Mutzig; enfin, on voit encore quelques restes semblables derrière le château d'Ohenstein, et il y en avait aussi au-dessus de Wissembourg, qui aujourd'hui ont

disparu. Nul doute que ces constructions, difrentes dans les deux départemens, n'aient eu aussi un but différent; elles ne formaient donc pas, comme le prétend Schoepflin, une ligne suivie de défense et de communication entre des forteresses. De plus, la construction de ces murailles n'est en rien semblable à celle des murs romains. Il n'y a pas de fondations, les pierres sont superposées sans ciment; on n'a jamais trouvé de médailles dans ces débris, et les Romains en jetaient dans toutes leurs constructions. La tradition populaire appelle cette muraille le mur des Payens, et non le mur des Romains; enfin il n'est question de ces monumens importans dans aucun auteur romain, et l'on sait combien ceux-ci mettaient d'exactitude et même d'affectation à parler de leurs travaux dans l'étranger. Après avoir ainsi réfuté Schoepflin, M. de Golbéry recherche quelle a pu être l'origine de ces murailles : il fait observer que celles du Haut-Rhin ne semblent construites que pour marquer des limites, tandis que celles du Bas-Rhin paraissent des forts destinés à la défense. M de Golbéry recherche si des limites ont dû être tracées dans ces contrées; l'histoire lui montre que les Séquanais, peuple

de la Haute-Alsace, ayant appelé Arioviste avec les Triboques à leur secours, dans leurs querelles avec les Éduens, on lui céda précisément la partie de la Haute-Alsace, qui s'étend du Rhin jusqu'à la muraille. Celle-ci pouvait donc être la limite entre les Séquanais et les Triboques. Cette possibilité devient une certitude quand on remarque que précisément la langue allemande s'arrête à cette muraille, et que de l'autre côté on parle le français, ou un patois dans lequel Schoepflin a remarqué lui-même beaucoup de mots celtiques. Il nous semble donc hors de doute, que la muraille du Haut-Rhin a été construite par les Séquanais, peuple de la Gaule celtique, pour les séparer des Triboques, peuplade germaine. Voyons maintenant quel pouvait être le but des forts qui dominent quelques montagnes du Bas-Rhin. Les Triboques, établis de ce côté-ci du Rhin, nous sont montrés par les historiens, faisant des excursions au nord de la Séquanie, chez les Médiomatriciens, peuple de la Gaule belgique, voisins des Séquanais. La guerre dura entr'eux pendant les 14 ans qu'Arioviste demeura dans la Gaule; ils ne firent jamais de traité et ne convinrent d'aucunes limites. Ces forts ser-

vaient sans doute à la défense des Médiomatriciens, et on en sera convaincu, quand on remarquera que leur territoire commençait justement au Frankenbourg, où commence le département du Bas-Rhin, et que celui des Séquanais finissait de ce côté au même Frankenbourg; et, qu'à la forme près, les murailles du Bas-Rhin ressemblent à celles du Haut-Rhin; que c'est le même genre de construction. Dans cette partie, la langue allemande élargit sa domination au-delà des Vosges; il n'y a point de limites marquées qui divisent le Français de l'Allemand, tandis que comme nous venons de le dire, chez les Séquanais la muraille est la séparation entre les deux langues. D'après toutes ces observations, il nous semble impossible de ne pas attribuer aux Gaulois les constructions qui dominent une grande partie de la chaîne des Vosges. Nous renvoyons nos lecteurs au savant mémoire de M. de Golbéry sur quelques anciennes fortifications des Vosges, contenu dans le 5e tome des mémoires publiés par la société royale des Antiquaires de France.

Enfin, après trois quarts d'heure d'une marche pénible, je sors de la forêt, et tout-à-coup l'antique forteresse de Girbaden se présente à

mes regards. Des murs épais, dont les pierres sont taillées à facettes, s'élèvent sur des blocs énormes de rochers. Des arcs s'élancent avec hardiesse d'une cîme à l'autre, et supportent des tours élevées. Une porte voûtée sort des ronces et des épines, et m'offre l'entrée de ce château, qui devait être jadis l'un des plus considérables et des plus forts de la province. Là, comme dans toutes les ruines que j'ai visitées, l'intérieur est formé par quatre murailles épaisses, percées irrégulièrement de croisées larges et basses, dans l'embrâsure desquelles sont des bancs, d'où l'on découvre la campagne. Quelques traces horisontales montrent encore à quelle hauteur se trouvait le sol des différens étages, disparus depuis plusieurs siècles. Hors de cette enceinte, on trouve des vestiges qui paraissent ceux d'une ancienne chapelle; les ornemens en sont sculptés d'une manière très-variée, et l'on rencontre à chaque pas des tronçons de colonnes, surmontés de chapiteaux singuliers. Ces ruines sont entourées d'une muraille épaisse, élevée à pic au nord, sur le rocher, et qui forme une enceinte spacieuse à l'extrémité de laquelle est encore une large tour en pierres taillées à facettes comme celles

de l'édifice principal. Cette tour est sans entrée à son extrémité inférieure, et sans doute on y pénétrait au moyen d'échelles. Au pied du château se voit un modeste ermitage. Cette humble croix, qui s'élève au milieu de ces ruines fastueuses, est bien placée là pour nous faire rêver sur les grandeurs humaines. Depuis long-temps ces fiers donjons ont vu périr la main puissante qui les a élevés; depuis long-temps ils ont eux-mêmes vu tomber leur splendeur; mais la croix, symbole du christianisme, cette croix portée par les plus faibles mains, cette croix présentée aux hommes par les apôtres mendians de Jésus-Christ; cette croix, enfin, proscrite et abattue par les princes de la terre, s'est toujours relevée plus révérée après chaque tempête; et elle est aujourd'hui, au bout de 18 siècles, l'objet du respect d'une grande partie de l'univers. Les persécuteurs ne sont plus, et la religion persécutée a élevé ses temples sur leurs palais. Ainsi l'histoire nous montre toujours que la persécution fait les prosélytes; mais cette leçon, qui pouvait empêcher les hommes de répandre tant de sang, a toujours été stérile pour eux.

J'entre dans la chapelle; quelques grossiers

ex voto attestent la superstition du peuple, et les murs chargés de phrases obscènes, montrent son immoralité; ainsi on peut se convaincre ici, comme ailleurs, que le vulgaire ne saisit de la religion que les mystères, et néglige sa divine morale.

Quittons cette chapelle où se peint la barbarie moderne; rentrons dans ces ruines qui, si elles me retracent d'autres temps de barbarie, ne m'en racontent que la grandeur. Quelle époque vit s'élever cette forteresse? Depuis que Louis XIV a fait démanteler tous ses châteaux, pour être possesseur plus tranquille de l'Alsace, le temps leur a livré des combats plus meurtriers. Chaque jour, l'aquilon détache quelques pierres de ces tours, et chaque jour elles peuvent moins nous dire les secrets de leur origine. Ce château, moins dégradé que d'autres, est-il d'une date moins ancienne qu'eux? On ne peut pas répondre d'une manière certaine; car de toutes ces forteresses, dont aucune ne peut prouver une origine plus reculée que le 9e siècle, les unes ont été bâties vers cette époque, d'autres plus tard, d'autres enfin dans le 14e siècle, et elles sont aujourd'hui dans le même état. Cependant les voûtes

à plein cintre qui se voient dans cet édifice et les ornemens des chapiteaux caractérisent l'architecture qui a précédé la sarasine dite gothique, et furent en usage avant les croisades. Tous ces châteaux, à peu d'exception près, datent du moyen âge.

Sous les faibles ou stupides successeurs de Charlemagne, tous les grands dont sa main ferme retenait l'ambition, se rendirent indépendans. Les nouveaux dépositaires du sceptre du monde furent méprisés à l'envi par tous les princes, dont tantôt ils augmentaient la puissance en croyant les gagner, et que tantôt pour les punir ils citaient vainement au pied de leur trône. Sans s'inquiéter des ordres d'un empereur qui n'avait pas le pouvoir de se faire obéir, les grands s'occupaient d'étendre leur domination. Sous ces faibles monarques, le titre d'empereur devint un vain titre. Les grands se partagèrent l'empire; ils prêtaient serment par habitude et se parjuraient à la première occasion. Alors l'Alsace, gouvernée en apparence par des ducs choisis par l'empereur, était divisée entre les comtes qui ne laissaient aux ducs aucune autorité. Ces comtes, dont Charles le Chauve avait augmenté le pouvoir en le ren-

dant héréditaire, dominant le pays de leurs forteresses, avaient eux-mêmes la suzeraineté sur d'autres seigneurs cantonnés et fortifiés dans leurs comtés ; souvent ceux-ci, devenus puissans à leur tour, secouaient le joug des comtes, comme eux-mêmes avaient secoué celui des empereurs. Voilà quel était ce temps de désordre et d'anarchie, qu'on nomme les siècles de féodalité. Aucun pays ne souffrit davantage de cette barbarie, que cette belle contrée d'Alsace. Elle fut, durant très-long-temps, le théâtre des fureurs de l'ambition et du fanatisme..... A ma droite, je crois voir dans la plaine vers Rouffak, le champ où un souverain pontife, sous le prétexte d'une négociation, viole sa foi, s'empare de Louis le Faible et le fait enfermer dans une abbaye. Ce champ s'appelle encore le champ du mensonge. Si nos campagnes, dit Voltaire, avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière ne serait qu'un monument de scélératesse. Plus tard, les princes qui aspirent au trône impérial, sont soutenus par les grands de l'Alsace, qui se battent dans son sein, pour les droits de leurs protégés. Les schismes divisent aussi cette malheureuse province ; elle

est inondée de sang au nom des vicaires de J. C. qui se disputent cette thiare, si redoutable aux rois, dans ces temps d'aveugle crédulité. Les seigneurs d'Alsace et les évêques de Strasbourg qui soutiennent le pape dans ses prétentions aux biens de la comtesse Mathilde, ou autrement dit, ceux du parti des Guelfes, vont ravager les terres des seigneurs et des abbés déclarés pour les empereurs et qu'on nommait Gibelins. Pendant plusieurs siècles ces différens des Guelfes et des Gibelins ensanglantent ce territoire, et ses villes sont ravagées par les divers partis. Au milieu de ce cahos d'atrocité et de superstition, les malheureux habitans des campagnes sont livrés aux maux les plus affreux. Plusieurs fois le désespoir les soulève contre leurs tyrans, mais leurs faibles armes viennent se briser contre les forteresses de leurs oppresseurs et ils reprennent en frémissant un joug qui n'a fait que s'appesantir. L'Europe entière a été le théâtre d'une partie de ces maux; chaque pays en a plus ou moins souffert et selon le génie de ses peuples, les a plus ou moins long-temps endurés. Le flambeau de la raison a trouvé partout des ténèbres à chasser, leur épaisseur seule a varié.

Sans doute depuis la chute de la féodalité le peuple d'Alsace a souffert comme tant d'autres; le démon de la guerre a plusieurs fois plané sur son territoire ; mais après ce fléau passager, combien son sort a été plus heureux que celui de ses ancêtres ! Si quelque victime des anciens seigneurs de ces châteaux pouvait sortir de la tombe et jeter les yeux sur ses descendans, elle les croirait devenus seigneurs à leur tour, en les voyant jouir de la liberté et cultiver des champs dont la récolte leur appartient. Ombre de quelque serf malheureux, apparais à mes regards ! viens te placer à mes côtés ; ne crains plus ce fort ruiné et contemple ce riche tableau qui se présente à tes yeux. Vois cette immense quantité de villes et de villages qui couvrent la plaine où tu as tant souffert. Vois comme le bonheur augmente les populations. Vois s'élever ces fabriques, ces édifices nouveaux ; par tout l'industrie, l'agriculture animent ce pays pour lequel la nature a tant fait et donnent le bonheur à ceux qui l'habitent. Ceux qui jadis par leur naissance étaient destinés à vivre et à mourir attachés à la glèbe, peuvent maintenant parvenir à tous les emplois. De tes descendans, aujourd'hui, l'un est peut-être magis-

trat, l'autre dirige les travaux d'une riche manufacture, le troisième est un grand capitaine... Mais qu'entends-je? (1) Un char funèbre roule dans le lointain; est-ce toi noble enfant de l'Alsace? est-ce toi illustre guerrier? est-ce toi, Kléber? est-ce le bruit du char qui porte tes restes vers ton pays natal? Oui, je n'en puis douter, ces acclamations lointaines s'élèvent pour saluer ce guerrier patriote. Vingt ans se sont écoulés depuis que le glaive d'un fanatique Osmanlis priva la France d'un de ses héros; sa dépouille voguait vers sa patrie; mais arrivée sur les rives de la France, elle resta long-temps sur la plage où le navire qui l'apportait la déposa. Des guerres toujours nouvelles, la fondation de l'empire, sa double chute, enfin l'union de la vieille monarchie avec la liberté, avaient trop agité nos destinées pour qu'il fut possible de jeter un regard sur le passé, et nos hommes illustres n'avaient jusqu'ici de monu-

(1) L'auteur se reporte en 1818, époque où les restes du général Kléber furent apportés à Strasbourg, et où de nombreuses souscriptions ont été faites spontanément pour lui élever un monument, dont l'exécution a été confiée au célèbre Homack. S. A. R. le duc d'Angoulême a souscrit des premiers pour une forte somme.

ment que dans le cœur des vrais Français. Kléber réclamait encore un tombeau, lorsqu'un roi jaloux d'associer à l'ancienne illustration de la patrie, la gloire dont vingt-cinq ans de triomphes récens l'ont couronnée, marque la place où doit reposer ce grand homme : c'est à Strasbourg, c'est à la ville qui l'a vu naître qu'est dû un pareil honneur.

Déjà le signal est donné, la pompe funèbre avance, Marseille a retenti des louanges du héros ; la chaire a proclamé la reconnaissance publique ; et lentement traîné dans les rues de l'antique cité, le char roule au milieu d'une haie épaisse de citoyens et de guerriers saisis d'un saint respect. Kléber s'éloigne de ces mêmes bords d'où naguères il voguait, à la tête de nos invincibles phalanges, vers ces contrées où, depuis Saint-Louis, n'avait plus flotté le drapeau de la France. Il s'éloigne et sur son passage nos provinces reconnaissantes répètent le nom de Kléber et rappellent le souvenir de ses exploits. Partout on se presse sur sa route ; de vieux soldats, redevenus citoyens, quittent le soc de leur charrue pour honorer leur ancien général. Ils se rappellent mutuellement ses hauts faits ; l'un parle de Mayence, et l'autre

de Neuwied; ils passent en revue ces temps de gloire où l'airain de nos tours se fatiguait par l'annonce de victoires toujours nouvelles. Leur pleurs se mêlent à ce tribut d'éloges, et en observant la douleur empreinte sur tous les visages, qui ne penserait que Kléber ne fait que tomber sous le fer de l'assassin? Ah! lorsque la France lui rend cet éclatant hommage, sa grande ombre sans doute erre parmi nous et plane au-dessus de son cercueil. Elle se plaît, n'en doutons pas, aux acclamations et aux sanglots du peuple et des soldats; et si cette ombre magnanime s'est un moment éloignée de la marche lugubre, c'est lorsqu'elle aperçut avec indignation les aigles étrangères. Mais avec quel délicieux sentiment va-t-elle revenir vers son cortège funèbre aux portes de Strasbourg. Là, elle va retrouver des Français dignes de ce nom; et si sa voix retentissante pouvait encore se faire entendre, elle s'écrierait: Salut! ô mes concitoyens, vous avez été dignes de moi, et grâce à votre généreuse garde nationale, il est encore en France un sol qui n'a pas été souillé par la présence de l'ennemi, un sol où Kléber peut dormir sans craindre que l'Autrichien foule sa tombe.

Quelque temps encore je contemple ces ruines ; j'en sors enfin par une autre porte voûtée comme la première. Un chemin pratiqué sur le flanc de la montagne va me conduire dans la vallée de Grindelbruck ; mais en y entrant, j'aperçois à l'occident une masse de rochers droits et élevés, qui de loin figurent de nouvelles tours, et aussitôt le désir de les gravir s'empare de moi. Après avoir marché pendant une demi-heure au milieu d'une ombre agréable, j'arrive au pied de la principale roche, qu'on appelle dans les environs la roche du Corbeau ; après beaucoup d'efforts et d'obstacles je parviens enfin à son sommet.

La chaleur est étouffante, aucun souffle n'agite le feuillage ; un calme profond règne autour de moi, il est peut-être le précurseur d'une tempête....

De ce rocher qui domine un précipice affreux, mes yeux embrassent encore une fois ce vaste tableau dont la magnificence, admirée si souvent, vient toujours leur offrir de nouveaux charmes. Encore une fois le riche et populeux territoire de l'Alsace se présente à mes regards. Cette belle contrée s'abaisse à mes pieds ; la plaine paraît un tissu de rubans de diverses

couleurs sur lesquels une innombrable quantité de villes et de villages sont jetés. Une foule de clochers, dont les sommets sont couverts de tuiles vernissées ou de lames de tôle, réfléchissent de toutes parts les rayons du soleil et font paraître la plaine illuminée. Ce vaste bassin est coupé par mille ruisseaux qui, sortant des vallées, vont fertiliser les campagnes jusqu'à l'instant où leur existence va se perdre dans le Rhin majestueux dont le cours présente l'image d'un long serpent argenté. Derrière le fleuve, la masse du vieux Brisach se détache en clair doré sur les sombres chaînes de la Souabe et de la Forêt noire. A ma gauche, les Vosges déclinent à l'horizon en même temps que les montagnes qui se présentent vis-à-vis et qui déclinent dans le même sens. C'est par l'endroit où ces deux chaînes viennent mourir, que quelques personnes prétendent que se sont écoulées les eaux dont l'Alsace et Baden, disent-elles, étaient jadis couvertes. Sans le Heydenkopf, ou mont des Payens, qui me masque une partie de cet immense lointain, les sommets du Jura se montreraient à ma droite, et à soixante-dix lieues environ, je verrais les pics aigus des Alpes se découper sur

l'azur du ciel. La nature, l'histoire, les antiquités, l'agriculture et l'industrie se réunissent pour rendre l'Alsace la province de France la plus intéressante. En effet, les Alpes, les Pyrénées ont des sommets beaucoup plus élevés que les Vosges ; mais d'aucun de ces pics audacieux qui vont frapper les nues, le voyageur ne découvre un pays plus curieux et plus peuplé ; d'aucun de ces sommets glacés, il n'aperçoit d'autres chaînes de montagnes dans un lointain si étendu ; et quand il est descendu dans les vallées, aucune d'elles ne lui offre le riant aspect et la fraîcheur de celle des Vosges. A chaque pas que vous faites dans cette vaste plaine, vous rencontrez un champ de bataille fameux par une victoire du grand Turenne, victoire d'autant plus précieuse qu'elle coûtait moins de sang français. Les légions romaines ont séjourné long-temps en Alsace ; Jules César y a poursuivi Arioviste ; et le laboureur trouve encore quelquefois des ossemens ensevelis depuis dix-neuf siècles. L'itinéraire d'Antonin indique plusieurs monumens laissés par les Romains en Alsace, qu'on appelait la petite Germanie ; tels que des routes, des temples, des aqueducs, etc. De nos jours, on a découvert

des fours, des sépultures romaines, des urnes cinéraires, etc. Le savant M. Schweighoeuser, dans un mémoire intéressant sur les antiquités du Bas-Rhin, parle de différens vestiges laissés par les Triboques. La ville de Strasbourg, appelée autrefois *Argentoratum*, possède plusieurs morceaux d'antiquités très-curieux. Hell, Horbourg, qui était l'ancienne *Argentuaria*, sont aussi riches dans ce genre que Strasbourg. Les sommets des Vosges orientales sont chargés, de distance en distance, des débris d'une épaisse muraille, probablement celtique, dont j'ai déjà parlé. Sur plusieurs de ces montagnes, notamment sur le Donon, on retrouve des monumens du culte druidique; enfin, un peu au-dessous de ces sommets les plus hauts, se présentent, éparses çà et là, des ruines de la puissance féodale, des vestiges semblables à ceux de Girbaden, qui s'offrent à nos yeux comme les archives du moyen âge.

Les plaines de l'Alsace sont cultivées avec soin; les grains, les chanvres, la garance, le tabac, etc., en occupent l'étendue; sur les premières collines, les vignobles en terrasses donnent un vin recherché dans la Suisse, le pays de Baden et le Wurtemberg. Les vallées

sont remarquables par l'art de leur culture; le montagnard n'abandonne que le roc tout-à-fait nu, tout le reste est fertilisé par les irrigations et les engrais qu'il ménage d'une manière admirable. Enfin, dans toutes les vallées, l'oreille est frappée par le bruit des roues qui mettent en mouvement des moulins, des scieries, des filatures, des fabriques de toiles peintes, etc. La plaine n'est pas moins riche en ce genre que les vallées; en général, les établissemens d'industrie commerciale sont répandus dans ce pays avec une sorte de profusion.

Ah! pourquoi une contrée si intéressante, si riche, si pittoresque, n'est-elle pas plus visitée? Pourquoi le voyageur curieux et sentimental, comme le décrit Sterne, se rencontre-t-il si rarement dans ces lieux qui offrent tant de beautés, et qui parlent si éloquemment à l'âme? Pourquoi l'économiste ne vient-il pas étudier ici plus fréquemment les prodiges de la culture et de l'industrie? Pourquoi enfin le peintre de paysage ne cherche-t-il pas plus souvent à reproduire ces sites charmans et particuliers à cette province? ces châteaux en ruines, entourés de tiges pyramidales, derrière lesquelles

fuit un lointain vaporeux ! Qu'ai-je dit ? peut-être vaut-il mieux pour celui qui n'est pas le maître d'arranger sa vie selon son goût et de finir ses jours où il lui plaît, de ne pas venir en Alsace ; il serait trop malheureux si, après l'avoir connue, il se voyait forcé de l'abandonner pour t oujours. Mais quelle mélancolie vient tout-à-coup me saisir ! un triste pressentiment (puisse-t-il être trompeur) me dit que c'est la dernière fois que mes yeux doivent jouir de ce spectacle enchanteur. Je vais quitter ces lieux pour quelques mois ; mon intention n'est pas de prolonger mon absence ; mais qui peut m'assurer que rien ne viendra s'opposer à mon retour ? Tout est si incertain dans notre destinée, et l'expérience m'a déjà donné tant de défiance de l'avenir ! O toi ! douce contrée, toi que j'aimais avant de te connaître et vers qui mes vœux me dirigeaient depuis long-temps ; ô vous ! belles campagnes, fraîches vallées, villes hospitalières, villes chéries où j'ai trouvé un accueil si bienveillant, faudra-t-il renoncer à vous revoir ? Ah ! si mon absence doit être éternelle, votre souvenir du moins ne me quittera pas, et le

doux nom de l'Alsace fera battre mon cœur à mes derniers momens.

Tout à coup un vent furieux s'élève, le soleil disparaît derrière les nuages amoncelés ; l'horison s'obscurcit; le vent augmente ; la foudre, qui grondait au loin, roule au-dessus de ma tête; les sapins abaissent leurs cimes et gémissent ; l'orage croît à chaque instant, les ténèbres ont succédé au jour brillant qui m'éclairait; l'ouragan, qui se déchaîne en vain contre le rocher, va me précipiter dans l'abîme : je m'attache fortement au tronc d'un pin, et, appuyé contre cet arbre protecteur, je contemple cette fièvre de la nature. Mais soudain, le feu du ciel sillonne la nue avec un bruit affreux, les ruines noires de Girbaden apparaissent comme un fantôme menaçant au milieu des éclairs qui semblent embrâser les nues. Le vent cesse, et des torrens de pluie inondent la terre ; je me hâte de descendre du rocher, je vais chercher un abri sous un épais dôme de verdure que j'ai remarqué à sa base

Un vieillard, un homme jeune encore, d'une taille élevée, et une jeune fille fraîche et *jolie*, avaient, avant moi, trouvé un asile sous ce même feuillage. Nous liâmes conversation. Je

plaignais la jeune fille de la fatigue et des désagrémens du voyage qu'elle avait entrepris. « Quand je suis fatiguée, me répondit-elle, je « pense à tout ce qu'a souffert mon père au fond « de la Russie et je reprends facilement courage. « — Vous faisiez donc partie, dis-je au villa- « geois, de cette armée superbe qui a franchi le « Niémen et dont quelques faibles débris sont « rentrés seuls dans leur patrie? — Oui, me ré- « pondit-il, j'étais grenadier dans la division « Gudin. — Quoi! vous avez échappé au mas- « sacre de Walontina? — Oui, reprit-il encore « tristement, pour être fait prisonnier quelques « jours plus tard, en entrant dans une des re- « doutes de la Moskowa; il n'y a que trois ans « que j'ai revu ma patrie. » Ce soldat s'exprimait avec énergie et noblesse, et je crains d'avoir affaibli dans ces strophes, le récit qu'il me fit et les sentimens qu'il m'exprima.

Un guerrier d'Jéna, prisonnier non sans gloire,
En regagnant la France accusait la victoire,
Et pensant à ses fers, cheminait tristement.
Walontina paraît... il tressaille, il s'arrête;
Et relevant la tête,
Appuyé sur son arme, il dit ce noble chant.

Walontina, salut ! une antique croyance
Au Russe promettait en tes champs la vengeance ;
Animé par la haine et la religion,
Comme un torrent sur nous il fond dans la carrière,
Mais il mord la poussière ;
Et sous ses rangs tombés disparaît le sillon.

Salut ! brave Gudin, vain espoir de la France,
Guerrier trop tôt ravi, noble fleur de vaillance !
Rien ne peut te troubler dans ce pénible effort.
Le soldat, devenu héros par ton exemple,
En pleurant te contemple
Moissonné des premiers sous la faulx de la mort.

Rien ne reste de toi dans ces plaines fatales ;
Mais ta gloire y survit. Deux nations rivales
Ont admiré tes coups et vantent un héros,
Par qui l'une vainquit et l'autre fut vaincue ;
Et sa mort imprévue
Aux cris de la victoire a mêlé nos sanglots.

Vainement dans ces champs mes yeux cherchent la trace
De l'humble croix de bois qui désignait la place
Que la main d'un ami creusa pour le guerrier ;
Les frimats et les vents au loin l'ont emportée.
O ! tombe regretée !...
N'importe.... à deux genoux ici je vais prier.

Ayant par la prière adouci sa souffrance,
Le prisonnier reprit son chemin vers la France.
Un jour, ce vétéran, de ses fils entouré,
Leur contant ces hauts faits, d'une voix attendrie,
Saura de la patrie
Allumer dans leurs cœurs l'amour pur et sacré.

L'épaisseur du feuillage n'était plus un obstacle pour l'eau qui commençait à le couvrir ; le vieillard nous proposa de le suivre à sa chaumière, peu éloignée de l'endroit où nous nous trouvions. « Le temps, ajouta-t-il, ne paraît pas « devoir s'éclaircir de quelques heures, accep- « tez mon invitation, vous serez promptement « à couvert ; nous ferons sécher vos habits, et « quand le temps aura repris sa sérénité, je « vous remettrai chacun sur votre chemin, à « moins que vous ne vouliez prendre chez moi « un gîte que je vous offre de bon cœur. » Le vétéran et sa fille se rendaient dans un lieu dont la route était contraire à celle qu'il fallait suivre pour arriver chez le vieillard, ils le remercièrent sans accepter sa proposition ; quant à moi, je lui dis que j'étais prêt à le suivre.

Après avoir marché une demi-heure, nous sortîmes du bois et nous arrivâmes sur une étroite prairie, au milieu de laquelle la maison du vieillard était placée. Cette habitation était petite, mais son intérieur offrait la plus grande propreté. Adossé au mur qui regardait le midi, un rucher rassemblait plusieurs familles d'abeilles ; une muraille, construite avec des

quartiers de rochers et les pierres que roulent les eaux du ruisseau voisin, s'élevait en terrasse autour de la maison ; là croissaient le sarrazin, quelques pieds de maïs et quelques légumes ; deux cerisiers ombragaient l'étable, petit bâtiment attenant à la maison, mais moins élevé qu'elle ; un arbre creusé recevait les eaux d'une source voisine, conduites par un canal en bois d'où elles s'écoulaient par une ouverture étroite ; deux vaches et une chèvre donnaient la vie à ce tableau rustique. Nous nous pressâmes de nous mettre à couvert ; un garçon de dix-huit ans environ nous ouvrit la porte, et le vieillard lui ordonna d'allumer promptement du feu. Quand les branches du sapin eurent fait entendre leurs flammes pétillantes, le vieillard étendit mes vêtemens ; nous nous approchâmes du foyer, le jeune garçon plaça sur une table, à côté de nous, une bouteille de kirchen-wasser, du pain, du miel et du lait, et sortit bientôt après. Pressé par le vieillard de faire honneur aux rafraîchissemens qu'on nous avait servis, je versai un peu de kirchen-wasser dans une jatte de lait et je bus ce breuvage agréable, que je conseille à ceux qui comme moi trouvent du bonheur à courir les monta-

gnes; ce mélange rafraîchit sans refroidir, et peut se prendre, sans danger, pendant la plus forte transpiration. Le vieillard, après avoir ainsi rempli les devoirs d'un hôte hospitalier, me demanda où je comptais aller. Au Ban de la Roche, répondis-je. Quel changement, s'écria-t-il, c'est la différence de la mort à la vie! l'amour de l'humanité a pourtant seul opéré ce prodige! Vous allez voir, ajouta-t-il, un pays que tout le monde fuyait il y a cinquante à soixante ans. Les jeunes ministres frémissaient d'y être envoyés pour commencer leur carrière apostolique; quel fut donc l'étonnement général quand on vit M. Oberlin briguer cet exil comme une faveur ! Il avait jeté les yeux sur les paroisses dépendantes du consistoire de Strasbourg ; celle de Waldbach était, sans contredit, la plus misérable. L'âme ardente du jeune ministre l'adopta et en résolut la félicité. Une faible lumière avait commencé à luire dans ces montagnes, par les soins de M. Stuber, dernier pasteur de Waldbach, elle allait s'éteindre, mais le nouveau ministre la conserva; et elle devint une vive clarté qui pénétra partout. » Je priai le vieillard de me donner, s'il le pouvait, quelques détails sur le Ban

de la Roche, et sur les moyens employés par M. Oberlin pour opérer une si prodigieuse métamorphose. Il avait souvent visité ce canton et son digne pasteur, duquel il avait reçu jadis bien des consolations; il avait beaucoup observé, et il consentit sans peine à me satisfaire.

Depuis l'époque où j'ai fait cette promenade intéressante j'ai lu des lettres de M. Legrand, fabricant à Foudai, adressées à M. le baron de Gérando et à M. Treuttel, sur les nombreux travaux du pasteur de Waldbach; tout ce qu'elles contiennent est de la plus exacte vérité; je crois ne pouvoir mieux faire que de les transcrire ici presqu'en entier.

Copie d'une partie de la lettre de M. Legrand à M. le baron de Gérando.

§ Ier. *Instruction primaire.*

Lorsque M. Oberlin entra en fonctions, l'an 1767, il n'y avait, dans les cinq communes de la paroisse, aucune maison d'école; une misérable baraque avec une seule petite chambre ne comptait pas, elle allait s'écrouler. C'était au rabais,

comme les places de régens, que les poëles (1) d'école s'y louaient pour y entasser toute la jeunesse du village. M. Oberlin, soutenu par son prédécesseur, qui avait accepté une cure dans la ville de Strasbourg, en appela à la bienfaisance des âmes généreuses qui lui restaient attachées dans cette ville. Il n'avait pas encore trouvé un nombre suffisant de souscripteurs pour les fonds nécessaires à la bâtisse de la première maison d'école, qu'exposant sa fortune, qui n'était que médiocre, et son revenu qui ne suffisait pas à l'entretien de son ménage, il en commença la construction. Il fallut qu'il payât, qu'il soignât tout; on alla même jusqu'à exiger de lui qu'il mît entre les mains des préposés de la commune une promesse formelle que l'entretien de cette maison, bâtie pour le bien public, ne tomberait jamais à la charge des habitans. Sans cet acte, il aurait trouvé, dans les parens mêmes, les adversaires les plus obstinés au bien qu'il voulait faire à leurs enfans. Dans le courant de quelques années, trois

(1) Expression allemande pour désigner des salles communes chauffées par des poëles.

des autres villages ont obtenu le même avantage; mais à ces derniers bâtimens, les offres des communes, pour concourir par elles-mêmes aux efforts et aux dépenses, ont été volontaires et généreuses. C'est ainsi que, peu à peu, le pasteur infatigable vainquit par sa persévérance tous les obstacles. Aujourd'hui il n'existe plus qu'un seul village qui soit sans maison d'école; mais elle est remplacée en attendant par une chambre spacieuse dans une maison particulière; les fonds même sont déjà faits ou souscrits pour la bâtir, et Fouday doit à la protection et à la munificence de M. de Lezay-Marnézia, préfet défunt du département du Bas-Rhin, l'emplacement convenable sur lequel elle doit être construite.

En attendant que les maisons s'élevassent, l'instruction des maîtres d'école, commencée par M. Stuber, continua. Mais M. Oberlin sentit bientôt que, pour la jeunesse, il existait un besoin encore plus pressant. Les enfans ne pouvant passer que peu d'heures à l'école, les jeunes filles sur-tout n'y trouvant aucune ressource pour être instruites dans les ouvrages de leur sexe, la jeunesse courait le reste du temps désœuvrée dans les villages; le patois

continuait à être le seul dialecte qu'ils comprissent. C'était ces défauts, ces maux, ces abus qu'il fallait déraciner. M. Oberlin n'hésita pas un seul instant; il ne calculait jamais avec ses moyens pécuniaires; toujours exposant sa petite fortune, prêt à en faire le sacrifice à Dieu, il mettait toute sa confiance dans la Providence, qui aussi lui a toujours été fidèle, en lui faisant trouver souvent à point nommé les fonds nécessaires pour le bien qu'il entreprenait de faire. Conjointement avec son épouse, il forma des conductrices pour chaque commune. Il loua pour elles, ou leur fit arranger des chambres spacieuses et les salaria à ses frais. C'est dans ces poëles qu'il voulut que les enfans de tout âge s'amusassent entre eux sous une surveillance douce et maternelle; les petits jouaient, les plus grands apprenaient à filer, à tricoter, à coudre; on n'osait pas y parler un mot de patois. A chaque conductrice, M. Oberlin fournit des estampes enluminées sur l'histoire sainte, sur l'histoire naturelle; elles en reçurent les instructions par lui-même, pour les communiquer ensuite à leurs jeunes élèves. Ici le chant accompagne le travail; quelquefois on épèle par cœur; on raconte des

histoires instructives à la portée de l'enfance ; en été, on cueille des plantes dont on apprend les noms, les caractères distinctifs, les vertus. Le dessin, l'enluminure des cartes géographiques en petit format, dont M. Oberlin a fait graver en bois et imprimer, en nombre suffisant, celle du Ban de la Roche, de la France, de l'Europe, du Planisphère, ont passé de ces écoles dans les familles, et font encore aujourd'hui l'amusement des dimanches, lorsqu'on ne les voue pas à quelque ouvrage destiné au soulagement des pauvres : occupation qu'on croit non-seulement permise, mais commandée même par l'évangile. Aussi est-ce dans le même esprit que dans les récoltes on s'impose, après le service divin, le devoir de venir au secours des veuves et des orphelins, pour leur aider à amasser dans leurs greniers les dons qu'ils tiennent de la main bienfaisante de la Providence.

C'est avec de tels sentimens, inspirés à leurs tendres âmes, et avec de telles habitudes, que les enfans viennent ensuite recevoir les instructions dans les écoles publiques proprement dites. Les régens se sentent soulagés dans leurs travaux, qui sont souvent si pénibles. La lec-

ture, l'écriture, la grammaire, l'arithmétique, la géographie, l'agriculture et l'histoire sainte, sont les objets qui s'y traitent. M. Oberlin s'est réservé à lui-même l'instruction religieuse. Tour à tour, les dimanches, les enfans de chaque village, rassemblés autour de l'autel, viennent y entonner, avec leurs douces voix, des cantiques; ils présentent à leur pasteur, qu'ils aiment tous comme leur père commun, une récitation religieuse, ornée d'un dessin en couleur, de leur ouvrage, et reçoivent de sa bouche une exhortation chrétienne.

Les écoles particulières organisées, il s'agissait de leur imprimer une marche égale et uniforme; de tenir les instituteurs en haleine, d'exciter les écoliers à avancer dans leurs études, de perfectionner les méthodes par l'expérience. A cet effet, M. Oberlin institua, par semaine, une réunion régulière des cinq écoles à Waldbach, chef-lieu de la paroisse. C'est là qu'il faisait enseigner sous ses yeux, qu'il enseignait lui-même, corrigeait après l'instruction publique les défauts de la méthode, excitait l'émulation et profitait des occasions que lui présentaient les choses en apparence les plus triviales, pour répandre des connais-

sances utiles sur l'histoire naturelle, sur celle des hommes réunis en société, sur la physique et sur d'autres sciences. Il savait intéresser la curiosité et fixer l'attention de ce grand nombre d'écoliers par la vivacité de ses récits, talent qu'il possède à un dégré éminent, et qui ne l'a pas encore quitté à l'âge très-avancé auquel il est parvenu aujourd'hui.

Ses travaux, ses succès ne restèrent point inconnus à ses amis de Strasbourg; on rendait justice à l'emploi sage et désintéressé qu'il ne cessait de faire des secours qu'une piété bienfaisante et éclairée s'empressait de lui faire parvenir. Les donations augmentèrent, des fondations mêmes furent faites à perpétuité; mais la révolution les a dévorées. Il fut mis en état d'ajouter tous les jours au perfectionnement de ces établissemens; des prix furent distribués aux maîtres et aux écoliers, d'après une échelle extraordinairement judicieuse; des livres d'école, tels que le *Coup d'œil sur la Nature* et l'*Ami des Enfans*, par Rochow, furent imprimés pour le Ban de la Roche, et distribués en nombre suffisant pour faire, de trois mois en trois mois, le tour annuel des cinq écoles. Une bibliothèque d'enfans fut destinée à leur lec-

ture privée ; une collection de plantes indigènes, de livres d'histoire naturelle, une machine électrique et d'autres instrumens de physique facilitèrent l'instruction publique ; tout s'organisa sous sa direction sage, prudente et infatigable, et concourut à former un ensemble parfait.

§ II. *Agriculture et industrie.*

Il entrait dans son vaste plan d'arracher le Ban de la Roche à sa misère par la création de ressources industrielles, et surtout de celle de la filature de coton, pour laquelle il avait su intéresser une maison de commerce respectable. Connaissant le cœur humain, il força, par les enfans mêmes, les parens, alors généralement indolens et stupidement orgueilleux, à leur permettre de se livrer à la filature de coton. Il donna des prix aux fileuses, et fut le fondateur d'une industrie qui, d'une seule maison de commerce, valut en une bonne année au Ban de la Roche et à ses environs une recette de 32,000 francs pour gages de filature.

En cas d'incendie, il n'y avait pas de pompe

à feu : il leur en procura une, avec une seconde à la main.

Les malades abandonnés à eux-mêmes recouraient généralement à des remèdes universels, ordinairement nuisibles, mais consacrés par l'usage, et à des pratiques superstitieuses ; il étendit ses propres connaissances en médecine, dont il s'était déjà fait une étude à l'Académie ; apprit lui-même à ouvrir les veines en cas de besoin ; établit une petite pharmacie ; fit étudier à Strasbourg un jeune homme à talent, dont les succès répondirent à ses espérances, et envoya en cette ville quelques sages-femmes pour apprendre l'art de l'accouchement.

Des besoins pressans rendaient souvent, faute d'argent, la situation des habitans désespérée, si un outil, un harnois, un char venait à se casser. Il établit une caisse d'emprunt envers laquelle les engagemens devaient être ponctuels et sacrés.

Ils étaient presque tous chargés de petites dettes exigibles d'un jour à l'autre ; il les engagea à se cotiser en société, pour former, par une mise légère, mais régulière, une caisse d'a-

mortissement, par laquelle toutes ces charges pourraient être liquidées successivement.

Il établit des règles fixes et équitables, mais sévères, pour la distribution des aumônes, dont la collecte, faite régulièrement au service divin, prouve chaque dimanche les dispositions charitables de tous les paroissiens, et se répartit d'après une échelle graduée sur les besoins, les ressources et la moralité des individus auxquels il est permis d'y recourir; aussi ne connaît-on pas dans tout le vallon la mendicité, si ce n'est celle des vagabonds des communes environnantes.

Au milieu de l'embarras de toutes ces institutions, qu'il dirigeait seul, et dont il soignait les détails lui-même, aucune de ses fonctions pastorales ne fut négligée. Sa charité, son activité étonnante, ne connaissaient pas de bornes. Assister les malades, consoler les mourans, s'enfoncer, se perdre dans les neiges, pour aller jour et nuit les visiter à travers les rochers escarpés qui séparent les habitations disséminées sur les hauteurs des montagnes; courir les nuits à bride abattue à Strasbourg, à dix lieues de distance, pour ne pas perdre une seule jour-

née au détriment de son cher Ban de la Roche; y soigner les intérêts de sa paroisse, chercher des remèdes aux malades, dissiper les calomnies semées contre ses projets; fortifier ses amis dans leurs dispositions bienfaisantes; retourner ensuite pour se livrer à l'instruction sacrée, et mêler à ses saintes homélies du dimanche et de la semaine des épisodes variés sur tout ce qui intéresse l'homme doué de raison, n'excluant pas même de ses soins particuliers les colonistes parlant un idiôme étranger, et leur vouant chaque semaine, en allemand, quelques heures d'édification; tenir à côté de ces travaux une pension, souvent de douze élèves, que lui seul il instruisait, pour en faire tourner la plus grande partie de ses émolumens à l'avancement de ses œuvres salutaires pour la paroisse; refuser des vocations qui présentaient les appâts les plus séduisans pour le temporel; céder une seule fois à une voix qui l'appelait dans les déserts de l'Amérique, et n'être retenu que par la Providence qui veillait sur le Ban de la Roche; trouver au milieu de tout cela des momens pour la lecture, et des quarts-d'heure, souvent des heures entières, pour se prosterner à genoux devant celui près duquel seul se

trouve la source pour y puiser de pareilles forces..... voilà sa vie! elle sera récompensée, elle l'est dès maintenant par l'attachement, par le respect sans bornes de ses paroissiens; elle l'a déjà été, il n'y a que peu d'années, par l'influence que lui assurèrent ses vertus, ses mérites, sur son illustre ami, M. de Lezay-Marnésia, qui, par égard pour lui, interposa son autorité et son influence personnelle, afin de terminer à l'amiable un procès entre le Ban de la Roche et le propriétaire des forêts et usines de ces lieux; procès qui, entraînant depuis 80 ans les deux parties à des frais énormes, avait entretenu les esprits dans une agitation continuelle. Les tracasseries, les délations, les haines ont cessé, et le vieillard, gratifié par le magistrat suprême, qui lui envoya de Strasbourg la plume avec laquelle il avait apposé son nom à l'acte solennel, compte le jour où le compromis fut signé, pour un des plus beaux jours de sa vie.

C'est dans cet état que j'ai trouvé, il y a trois ou quatre ans, le Ban de la Roche. Toutes les familles que je visitais dans leurs chaumières s'accordaient à bénir leur pasteur, qu'elles désignent par le nom de *notre papa Oberlin*; mais

je les trouvais alarmées de la stagnation progressive de la filature de coton à la main, leur principale ressource, remplacée dans tous les environs par la filature aux mécaniques. Le défaut de travail les menaçait de leur ancienne misère, dont l'activité bienfaisante de leur père commun les avait tirées. J'avais les moyens entre les mains pour calmer en partie leurs inquiétudes. Mes fils avaient établi, depuis huit ans, dans le département du Haut-Rhin, une manufacture de rubans de soie. L'expérience leur prouvait de plus en plus que la fertilité du sol, qui paie largement au cultivateur ses travaux agricoles, mettrait toujours un obstacle insurmontable à leur désir de donner plus d'étendue à leur établissement dans la contrée qu'ils avaient choisie. Je les décidai à transporter leur fabrique au Ban de la Roche. L'occupation, par les armées alliées, de leurs ateliers tenus à titre de bail, en hâta l'évacuation. Ils sont établis ici depuis deux ans; je leur avais préparé des ouvriers pendant les deux premières années, par des maîtres ouvriers suisses, que j'avais emmenés avec moi. La manufacture prend de la consistance; déjà plus de deux cents individus, adultes et enfans, y trouvent

leur subsistance. Mes loisirs sont voués au soulagement de mon respectable ami, dans les réunions hebdomadaires des cinq écoles en une école générale. Je rassemble autour de moi, toutes les semaines deux fois, une dizaine de garçons choisis d'après leurs talens dans les cinq communes, pour être préparés à remplir un jour des places de maîtres d'école.

J'ai l'honneur, etc.

Signé J. L. LEGRAND.

Fouday, ce 26 février 1816.

Copie d'une partie de la lettre de M. Legrand *à M.* Treuttel.

Instruction spécialement relative à l'agriculture.

Vous avez vu par ma lettre à M. le baron de Gérando la confiance en Dieu, le désintéressement et l'activité infatigables avec lesquels M. Oberlin a commencé par organiser l'instruction élémentaire. Construire des maisons d'école spacieuses, pendant que le presbytère qu'il occupait lui-même n'était qu'une souricière délabrée; former des maîtres d'école; faire composer des livres élémentaires sur ses

plans et par ses amis qu'il avait su électriser, pour coopérer au bonheur de son cher Ban de la Roche: voilà les arrangemens qui signalèrent les premières années de ses fonctions pastorales, dans lesquelles il avait succédé à un pasteur animé du même zèle, et qui avait posé les fondemens d'une meilleure instruction publique.

Tous ces préparatifs tendaient à procurer aux enfans de sa paroisse une éducation qui leur donnât de l'aptitude pour le genre de vie pastorale et agricole, auquel leur état les appelait, et qui fut basée sur une vraie piété religieuse. A cet effet, il fit commencer la première instruction par les conductrices dont j'ai déjà parlé. Pendant que, sous leur direction, les enfans tricotent, cousent et épluchent du coton cru, elles leur présentent les herbes indigènes les plus utiles, soit pour la nourriture de l'homme, soit pour celle des animaux, et leur en font répéter les noms en patois et en français pur. Elles leur enseignent ensuite à reconnaître les plantes nuisibles ou venimeuses, pour les éviter ou pour les extirper peu-à-peu; se promenant avec eux au printemps et en été, elles leur font trouver le long des haies

ou dans les bois voisins, les herbes qu'on leur a décrites. Cette connaissance, généralement répandue par une instruction première, a préservé de grandes maladies les habitans du Ban de la Roche dans l'année passée, si désastreuse par le manque des récoltes céréales et par le peu d'abondance des pommes de terre.

Pour faire trouver du plaisir aux enfans, dès leur enfance même, à s'exercer à de petits travaux rustiques, les conductrices leur inspirent le goût des fleurs. En leur enseignant à les dessiner, elles provoquent le désir d'en cultiver eux-mêmes dans leurs jardins, où leurs parens leur accordent volontiers quelque petit parterre pour y exercer leur industrie enfantine.

Passant des conductrices aux écoles publiques, les écoliers de la haute classe, de l'âge de douze à quinze ans, y écrivent, sous la dictée de l'instituteur, des cahiers sur l'agriculture et sur la plantation des arbres, que M. Oberlin a tirés des meilleurs auteurs; ils les apprennent par cœur, et à l'examen général de chaque année, ils répondent par écrit aux questions qui leur sont proposées.

Avant de recevoir la confirmation chrétienne, c'est une des lois qu'il leur a imposées,

de lui apporter un certificat de leurs parens, qu'ils ont planté deux jeunes arbres dans un endroit désigné. Le jour où ils peuvent apporter les premiers fruits à leur cher pasteur, est pour eux un jour de fête.

Mais cette instruction donnée dans les écoles, ne suffisait pas à son zèle et à ses vues. Il y a plus de quarante ans qu'il fonda une Société d'agriculture, composée des hommes les plus instruits de sa paroisse; en engageant les pasteurs du voisinage et quelques-uns de ses amis de Strasbourg à s'abonner comme membres, et en affiliant la Société à celle de Strasbourg, il réussit à en obtenir des secours pour la distribution des prix et pour la communication des journaux. La petite bibliothèque qu'il a rassemblée à l'usage de ses paroissiens, contient plusieurs ouvrages instructifs sur cette science, qui circulent régulièrement parmi eux, et qui leur font sentir le prix inestimable de la lecture. C'est ainsi qu'il voulut que les connaissances utiles s'étendissent sur toute sa paroisse. Aussi il ne croit pas profaner le culte en mêlant à ses homélies religieuses du dimanche des instructions sur l'agriculture, et en publiant du haut de la chaire les bons avis

qui lui parviennent sur les progrès de cette science salutaire.

Deux heures du jeudi matin, de quinze jours en quinze jours, qu'il voue aux hommes et aux garçons adultes, sont consacrées particulièrement à leur communiquer tout ce qui peut les intéresser autant comme cultivateurs que comme chrétiens.

Je passe au deuxième point.

Préparation des moyens propres à faciliter et à étendre la pratique de l'agriculture.

La première chose qui l'occupa dans cette partie de son activité prévoyante, ce fut la réparation et l'élargissement des chemins vicinaux. Dans un pays où des rochers disséminés sur la pente roide d'une chaîne de montagnes, et des torrens descendant de leurs cîmes d'un cours rapide, causent journellement des écroulemens de terrains considérables, la confection des routes et leur entretien exigent un travail des plus fatigans, et des dépenses au-dessus, à ce qu'il me semble, des moyens d'une pauvre contrée. Mettant la main à l'œuvre lui-même, prenant pour sa part, et pour celle d'un valet fidèle, les endroits les plus difficiles, se sou-

ciant peu d'avoir les mains déchirées par les broussailles ou écrasées par les pierres, il excita un enthousiasme général, au point que tout ce qu'il y avait de paroissiens se mit à suivre son exemple : on vit des murailles s'élever pour soutenir les terrains près de s'écrouler, des eaux arrêtées ou détournées, la communication tenue ouverte entre les cinq villages de sa paroisse, qui, auparavant, dans les grandes neiges, se trouvaient isolés les uns des autres. Mais il restait un ouvrage plus considérable encore à faire; c'était d'ouvrir une communication avec la grande route de Strasbourg, par laquelle il méditait déjà de trouver un débouché aux produits du Ban de la Roche, et d'attirer des matières premières pour exercer l'industrie des habitans. Pour ouvrir cette communication, il fallait faire sauter des rochers, en descendre d'une grosseur énorme, souvent de dix pieds de longueur, et la moitié autant de largeur et de hauteur, afin de construire une muraille qui soutînt la route dirigée le long des bords de la Brusch; il fallait construire un pont dans un ban étranger, en fournir les frais : rien ne fut impossible à l'enthousiasme général. On voyait le pasteur lui-même,

la pioche sur l'épaule, marcher à la tête de deux cents de ses paroissiens, et se livrer à un travail rude et souvent infiniment dangereux. Il fallait des instrumens, il y pourvut; les frais étaient considérables, il forma des souscriptions et sut y intéresser ses paroissiens et ses amis hors du Ban de la Roche même. En deux ans de temps, la communication fut ouverte ; et avec le temps, il vit réaliser son double projet, celui de l'introduction d'une occupation industrielle et celui de l'exportation des pommes de terre, auxquelles la qualité supérieure, provenant de la chaleur d'un terrain sablonneux assure une vente avantageuse au marché de Strasbourg.

Le deuxième objet qui l'occupait, c'était les instrumens aratoires : il voyait avec peine la détresse de ses pauvres paroissiens, toutes les fois qu'un de leurs outils venait à casser. Il fallait avoir de l'argent en main pour en acheter, et perdre une journée pour les chercher au loin. Afin de les tirer de ce cruel embarras, il s'en procura un magasin, où on pouvait en acheter au prix coûtant et à crédit, jusqu'à ce que l'argent rentrât, soit aux bûcherons qui ne tiraient leur paiement qu'à la fin de l'ex-

ploitation de la coupe, soit aux cultivateurs en vendant leurs bestiaux, leurs pommes de terre et leur lin, car c'est à ces trois ressources que les habitans étaient réduits.

Il manquait encore une troisième ressource essentielle pour faciliter les travaux de l'agriculture; c'était les métiers, qui prêtent secours au premier des arts. Il n'y avait ni charrons, ni maréchaux, ni mâçons dans le pays; il choisit parmi les jeunes gens ceux dont il devinait les talens, les habilla, les mit en apprentissage hors de la vallée, et réussit, en quelques années, à faire dresser des ouvriers qui épargnent aux habitans la dépense et la perte de temps qu'entraînait autrefois l'éloignement des ateliers de réparation pour leurs voitures, harnois et instrumens, outre l'avantage considérable que l'argent, au lieu de s'écouler de la vallée, y circule au profit de tous.

Enfin, sa sollicitude pour les arrangemens préparatoires se porta encore sur la construction de leurs maisons, ordinairement enfoncées dans les pentes des montagnes, et par-là malsaines, manquant de caves assez profondes pour garantir leurs pommes de terre contre la gelée. Aujourd'hui, leurs chaumières offrent

un extérieur propre, qui n'est point démenti par l'intérieur, où leurs buffets sont garnis d'une vaisselle simple, mais bien entretenue, et leurs caves mises à l'abri du froid.

Pratique de l'agriculture.

Je me vois arrivé à la troisième partie de ma relation; c'est celle qui regarde la pratique même de l'agriculture : ses soins se sont portés principalement sur la plantation des arbres fruitiers, sur l'amélioration de la race des bestiaux, sur le traitement et l'augmentation du fumier, sur les prés, tant naturels qu'artificiels, sur la culture des pommes de terre et sur le lin, qui sont les deux produits qui réussissent le mieux dans le terrain sablonneux du Ban de la Roche.

Plantation d'arbres fruitiers.

Lorsque M. Oberlin arriva, en l'année 1767, à la paroisse de Waldbach, il n'y trouva d'autres fruits que des pommes sauvages. J'ai déjà indiqué plus haut de quel moyen il se servit pour persuader à la jeunesse de se livrer avec plaisir à la plantation des arbres fruitiers; mais il lui importait d'y engager aussi les gens adultes.

Connaissant la répugnance des campagnards à se laisser endoctriner par des gens de la ville, sur des choses qu'ils croyent devoir mieux connaître qu'eux, il sut tirer parti de leur curiosité. Deux champs appartiennent à sa cure, que des sentiers très-fréquentés traversent. C'est là qu'il se mit à manœuvrer avec son valet, à creuser des fosses de 4 à 5 pieds de profondeur, à y descendre de jeunes arbres et à mêler et presser légèrement autour les terres qu'il connaissait les plus propres à en avancer l'accroissement. Il s'était procuré des tiges de toutes sortes d'arbres à fruits, tels que pommiers, poiriers, cerisiers, pruniers et noyers; il en fit une grande pépinière, qu'il arrangea dans son jardin; il attendit avec patience l'époque où ses paroissiens, voyant le succès des arbres journellement exposés à leurs yeux, viendraient lui en demander d'eux-mêmes. Son attente ne fut pas trompée, le goût de la plantation des arbres se répandit, et l'art de greffer, qu'il avait enseigné lui-même à plusieurs de ses paroissiens, fut généralement pratiqué; mais un malheureux hiver, à la fin du siècle passé, ayant fait périr le plus grand nombre, a découragé pour long-temps les habitans de se

livrer à ce genre de culture. Cependant leurs jardins en conservent encore des restes, et le zèle de M. Oberlin ne se ralentit pas.

Amélioration des bestiaux.

Pour cet objet, il engagea la Société d'agriculture qu'il avait fondée, à former, par souscription volontaire, un fonds qui servirait à décerner un prix au cultivateur de chaque commune qui entretiendrait le plus beau taureau.

C'est surtout en les engageant à faire le partage des pâturages communaux de moindre rapport, pour les convertir en terres labourables, et à fourrager leurs bêtes à l'étable, qu'il a influé sur le produit des vaches en lait et en beurre, qui fait la principale nourriture des habitans et un objet de leur commerce.

Cette conversion de mauvais pâturages en terres labourables, et plus tard en prés, présentait cependant des difficultés presque insurmontables. Dans un pays où les rochers sont entassés sur les rochers, il faut se résoudre à les faire sauter là où ils tiennent au sol, ou à les enlever avec de grands efforts là où ils ne touchent qu'à la surface; d'autres, il faut

les couvrir avec de la bonne terre, et faire ramasser les pierres par les enfans avant qu'on puisse penser à y passer la charrue. Mais rien ne pouvait résister à des exhortations appuyées de l'exemple de M. Oberlin. Les terres labourables et les prés ont augmenté au moins d'un tiers de ce qu'ils étaient avant lui.

Augmentation du fumier.

Le traitement du fumier et les moyens de mettre à profit toutes sortes de matières qui, par leur fermentation, puissent être converties en engrais, a été le troisième objet principal sur lequel il a tourné l'attention de ses paroissiens. Il a fait creuser, dans la cour de sa maison, des fossés, et y a pratiqué des coffres ou des espèces de citernes, pour contenir les écoulemens de lévier, et du tas de fumier établi dans un enfoncement sous les gouttières; il a pu tirer de fréquens arrosemens de ces réservoirs; il a montré que tous les végétaux, mêlés avec le fumier provenant des bestiaux, pouvaient être convertis en engrais propres à fertiliser, tels que feuilles d'arbres, tiges de joncs, mousses, piquans de sapin, etc. Il en est de même des rebuts du règne animal, vieux

haillons de laine déchirés en petites pièces, vieux restes de souliers hachés, pour lesquels il payait aux enfans un sou par petite mesure et seize sous par boisseau. Connaissant les vertus productives de la marne, il fit l'acquisition d'une tarière allant à une grande profondeur, pour en découvrir; mais ses essais, continués plusieurs années, et portés sur tous les points, et particulièrement sur les marais desséchés, n'ont pas eu le succès si désiré : on n'en a pas trouvé jusqu'à ce jour; mais en revanche on est parvenu, par ce moyen, à découvrir la tourbe, qui supplée déjà, par-ci par-là, au bois qui, par la consommation des usines du voisinage, commence malheureusement à manquer.

Prés naturels et artificiels.

La mauvaise qualité des pâturages, et le manque de prés suffisans pour l'entretien des bêtes, proportionnés à la population qui doit en tirer sa subsistance, semblaient provoquer le changement périodique des champs en prés dont il devait résulter les effets qu'on attendait d'une année de jachère, pendant laquelle la terre reste sans rapport pour le cultivateur.

M. Oberlin en donna l'exemple avec succès. Cette méthode, ajoutée à celle du mélange d'une terre sablonneuse avec de la terre argileuse, a considérablement augmenté le produit pour tous les propriétaires qui ont commencé par se moquer et ont sagement fini par suivre les conseils et l'exemple de leur pasteur.

L'abondance des eaux de source, et des rigoles destinées à les conduire sur les prés, fournissent à leur ouverture annuelle abondance de terre fangeuse et de gazon; il ne cesse d'insister sur leur emploi pour égaliser les enfoncemens, et empêcher par-là les herbes de croupir; c'était là le grand dommage qu'entraînait l'usage du droit de vaine pâture, abus désastreux, auquel il a déterminé ses paroissiens à renoncer. Cette renonciation a été reconnue si utile par l'expérience, que les habitans en ont demandé eux-mêmes et obtenu la confirmation de l'autorité supérieure.

Les herbes artificielles étant entièrement inconnues à son arrivée au Ban de la Roche, il a commencé à en faire les premiers essais. Le sainfoin, pivotant trop profondément le sol du Ban de la Roche qui ne couvre qu'à une profondeur de deux pieds au plus des ro-

chers ou du tuf, s'y est refusé; mais le trèfle de Hollande y a parfaitement réussi. C'est à cette culture que M. Oberlin ne cesse d'exhorter ses paroissiens.

Culture des pommes de terre.

Je passe à la culture des pommes de terre, qui font aujourd'hui la nourriture principale, souvent unique des habitans, et en même tems un objet d'exportation avantageux. Avant l'arrivée de M. Oberlin au Ban de la Roche, on n'en cultivait qu'une seule sorte, qui suffisait à peine à les nourrir pendant l'hiver; les herbes sauvages y suppléaient en été. Les habitans, attachés à leur routine, se souciaient peu d'en varier les espèces; mais le terrain avait fini par s'épuiser, ou la plante par s'abâtardir; et un champ qui autrefois avait rapporté 120 à 150 boisseaux, n'en produisait plus que 30 à 40. Cette diminution leur ouvrit les yeux; M. Oberlin leur indiqua le moyen d'en remonter le produit, en les engageant à tirer de nouvelles semences de la Suisse, de la Hollande, de la Lorraine. Le succès fut complet; l'abondance revint, et aujourd'hui celles de la Suisse, rouges, d'une forme ronde, sont préférées pour

le goût; les grises de la Lorraine, pour la quantité de leur produit, et les rouges longues réunissent à peu près les avantages des deux. Le terrain sablonneux de ces montagnes étant extrêmement favorable à leur végétation, le goût savoureux et la qualité distinctive de se conserver avec facilité d'une récolte à l'autre, leur accordent une supériorité décidée sur celles de la plaine.

L'épargne de la semence, en coupant les pommes de terre en autant de pièces que le nombre des yeux le permet, est en usage depuis long-temps dans notre vallée; et rien ne s'y est fait, que M. Oberlin n'en eût été le premier moteur.

On y a aussi appris par lui, surtout à l'avantage des pauvres, à ménager le fumier, en n'en mettant qu'au fond du trou destiné à recevoir la semence, et en l'en séparant par un peu de terre dont on le recouvre.

Ne perdant jamais de vue les embarras de l'indigence, M. Oberlin a su encore la prévenir, en fondant, par le secours de ses amis, une caisse d'emprunt, à laquelle le pauvre habitant peut recourir pour se procurer l'argent nécessaire à acheter la semence; et le terme de l'ac-

quittement de la dette est toujours remis à une époque où il lui est le moins onéreux d'y satisfaire : mais aussi doit-il être ponctuellement observé, sous peine de n'y plus oser recourir pour une ou deux années.

Culture du lin.

M. Oberlin ayant attiré l'attention des habitans sur tous les objets qui peuvent servir d'engrais, ils font succéder ordinairement la culture du lin à celle des pommes de terre, laissant pourrir, pendant l'hiver, les feuilles des tiges, sur le champ qu'on se propose d'ensemencer en lin ; on secoue fortement au printemps les racines et les tiges sèches, et la fine terre qui en tombe, mêlée avec les cendres produites par la brûlure des tiges, donne un engrais singulièrement favorable à la culture du lin. M. Oberlin, désirant de donner à cette plante la plus grande perfection, fit venir de Riga, en Livonie, des semences qui réussirent et poussèrent des tiges de quatre à cinq pieds de hauteur.

Voilà, monsieur, les détails que j'ai pu recueillir à la hâte, ou qui se sont présentés à moi par les conversations journalières dans

lesquelles j'aime à me mêler avec mes voisins. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'étant originairement Allemand, et la science de l'agriculture m'étant étrangère, ma manière de présenter les faits et mon style ont besoin de votre indulgence; mais vous me l'accorderez aisément, en n'envisageant que la pureté de mon intention de satisfaire à vos désirs, en faisant connaître à vos amis les vertus et les œuvres bienfaisantes d'un vieillard auquel nous portons tous les deux la plus profonde vénération.

Le bon vieillard en terminant le récit que je lui avais demandé, me versa encore un petit verre de kirchenwasser; il l'avait fait lui-même, disait-il pour m'empêcher de le refuser. « A tout ce qui vous est cher, dis-je à mon hôte, en touchant son verre avec le mien. » Il ne répondit que par un signe de tête, et j'aperçus des larmes dans ses yeux. Je vis alors que je venais de toucher une corde qui vibrait douloureusement dans son cœur. Je me rapprochai de lui, et lui serrant la main : « Pardon, lui dis-je, je « vous ai attristé sans le prévoir. — Il est vrai, « dit le vieux montagnard, un souvenir dou-

« loureux a passé dans mon âme. Je suis bien « malheureux, ajouta-t-il en cherchant à rete- « nir ses pleurs qui s'échappaient malgré lui. « Je vois, continua-t-il, à votre émotion que « vous avez un cœur bon et honnête, écoutez « donc le récit de mon malheur. »

« Mon infortune commença il y a vingt-deux ans, quand je perdis ma femme que j'aimai tendrement. L'âge n'avait pas encore éteint dans mon cœur le feu des passions; le désespoir s'empara de moi. Cependant les derniers mots de ma femme expirante revinrent à mon esprit : Fais le bonheur de l'enfant que je te laisse, me dit-elle. Le souvenir de cette recommandation me rapprocha du berceau de ma fille, et je lui prodiguai des soins qui adoucirent mon chagrin, et dont sa tendre piété me récompensa bientôt. Enfin, ma fille venait d'avoir dix-huit ans; elle était belle, sensible, et me montrait le plus vif attachement; j'aimais en elle une fille charmante et l'excellente femme dont sa naissance m'avait privée. Je désirais vivement sa félicité. Plusieurs jeunes gens du village, dont mon habitation dépend, me paraissaient dignes de recevoir sa main; mais aussitôt que je parlais de mariage à

Marie, elle rougissait et se jetait dans mes bras. Ne sommes-nous pas heureux, disait-elle, craignons tout changement de situation. Enfin, à vingt ans, cédant à mes désirs, elle m'avoua, ou plutôt je découvris la cause de son éloignement pour le mariage. Le bien que je possède vient de sa mère, elle le savait; je lui avais souvent dit qu'il devait lui revenir lorsqu'elle se marierait, et la crainte de me laisser dans le besoin était la cause de ses refus constans. En apprenant ce trait de la tendresse délicate de Marie, je la pressai sur mon sein, et elle m'ouvrit entièrement son cœur.

Depuis son enfance, l'amour l'unissait à Georges, berger d'un hameau voisin; les mêmes jeux, les mêmes goûts et les mêmes penchans vertueux les réunissaient presque chaque jour. Ils s'adoraient et n'espéraient pas être heureux. Georges était orphelin, sans fortune, il partageait une humble chaumière avec une sœur dont la dureté le faisait beaucoup souffrir. Ce n'était pas un sort pareil qu'il pouvait offrir à celle qu'il aimait. Marie, de son côté, ne pouvait souffrir l'idée de priver son père du bien de sa mère; ainsi ces deux amans, discrets et délicats, ne parlaient jamais

de leur union. Le bonheur de ma fille était le plus cher de mes vœux. Aussitôt que j'eus lu dans son âme : Nous serons tous contens, lui dis-je ; Georges, dans peu, sera mon fils ; vous vivrez tous deux avec moi ; au lieu d'un enfant j'en aurai deux, et ta délicatesse, n'aura pas à souffrir. La joie brillait dans ses yeux ; elle embrassa mes genoux en répandant de douces larmes. Je la relevai en lui disant : viens, mon enfant, ne remettons pas au lendemain le bonheur que nous pouvons goûter aujourd'hui ; suis-moi. Le cœur plein d'espérance et d'ivresse, nous prîmes le chemin du village voisin ; nous aurions voulu diminuer la distance qui nous en séparait. Hélas ! pourquoi une barrière insurmontable ne nous empêcha-t-elle pas de sortir de cette étroite prairie ? Nous arrivons au village, nous montons chez le curé. Je viens vous prier, lui dis-je, de fixer le jour du mariage de ma fille avec Georges. A l'instant la porte s'ouvre avec violence, un jeune villageois entre, la tristesse empreinte sur tous les traits. Venez, dit-il au curé, venez promptement assister aux derniers momens de mon ami, qu'une fièvre brûlante va conduire au tombeau. — Quel est son nom, demanda le

presse, en se disposant à suivre le villageois ? — C'est Georges, répondit celui-ci, c'est Georges, qu'une sœur cruelle a laissé sans soins et sans secours. » A cet instant, les sanglots du vieillard l'empêchèrent de continuer; mes larmes coulèrent aussi, car je venais de prévoir la triste catastrophe qui avait livré ses vieux jours à la solitude et à la douleur.

Enfin, mon hôte retrouva la force de continuer son histoire. « Que devins-je en entendant les paroles du villageois ? Je regardai ma fille, la pâleur de la mort était sur son front, elle s'évanouissait. Je la retins dans mes bras; et le curé, dont la présence était réclamée par un autre malheureux, sortit avec le villageois, en envoyant sa sœur à mon secours. Ma fille était mourante; nous la plaçâmes dans un lit; elle reprit bientôt connaissance, mais ce ne fut que pour se livrer à son désespoir. Cependant, voyant tout le mal que son délire me causait, elle s'efforça de me cacher toute l'étendue de sa souffrance; mais souvent cette tâche devenait au-dessus de ses forces. Enfin, au bout de quelque temps, la porte s'ouvrit : elle jeta des regards inquiets sur le curé qui rentrait, et lut, malgré lui, la vérité dans ses

yeux humides de pleurs. Alors un changement subit se fit dans sa situation; au lieu de l'agitation tumultueuse qu'elle éprouvait, le calme et la résignation se montrèrent dans ses traits; elle prit ma main qu'elle serra dans les siennes. O! mon père, je vais vous laisser seul, c'est le plus grand de mes malheurs! j'espérais vous servir et vous aimer long-temps encore, Dieu ne l'a pas voulu. O vous, son ministre sur la terre, dit-elle, promettez-moi de donner vos consolations à mon père; puisse bientôt la religion sécher ses larmes et ôter au souvenir de sa fille l'amertume de la douleur. En achevant ces mots, sa main retomba sur son lit, et elle demanda à être seule quelque temps. Je sortis avec le curé, profondément affligé du malheur de ma fille, et comptant sur le secours du temps, qui est, dit-on, un baume pour toutes les douleurs, et sur l'assurance que me donnait le bon prêtre, que son état n'avait rien d'inquiétant.

Bientôt Marie nous fit dire que nous pouvions rentrer. Le prêtre s'étant approché de son lit, prit une de ses mains et interrogea son pouls; sa figure exprima de l'inquiétude. Épouvanté, j'allais le questionner, quand ma

fille lui fit un signe. Le curé s'assit au chevet de son lit, elle lui parla à voix basse pendant quelques minutes, après quoi elle m'appela d'une voix éteinte. « Mon père, me dit-elle, promettez-moi de ne pas fuir les consolations; ne vivez pas dans une entière solitude, adoptez à ma place quelque orphelin, dont le bonheur vous occupera... A mesure qu'elle parlait sa voix devenait plus faible et ma terreur augmentait; bientôt on ne l'entendit plus..... En achevant ces mots, le vieillard fut obligé de suspendre encore son récit; mais après une courte interruption : « Vous connaissez mes malheurs, ajouta-t-il; ma fille avait demandé qu'un même tombeau renfermât ses restes et ceux de son amant, sa volonté fut suivie. Le lendemain soir, suivis d'un cortège nombreux, deux cercueils ornés de couronnes de fleurs blanches, se présentèrent aux portes de l'église; bientôt je les vis descendre dans la fosse qui devait les réunir pour jamais, et il ne me resta rien de mon enfant, que le souvenir et la douleur de sa perte. On allait quitter ce lieu de deuil et de regrets, lorsque le jeune homme qui était venu annoncer au curé le danger de Georges, fendit la presse et se pros-

terna sur la tombe; ses sanglots le suffoquaient il ne pouvait prononcer que ces mots : ô mon ami! ô mon bienfaiteur! On le releva avec peine, et le curé m'apprit que Georges avait partagé le pain, fruit de son travail, avec cet enfant qui n'avait jamais connu ses parens. Les derniers vœux de ma fille n'étaient pas sortis de ma mémoire; j'adoptai cet être reconnaissant, et chaque jour, en voyant son respect pour moi et son bon cœur, je m'applaudis du bien que je lui ai fait. Le voici, ajouta le vieillard, en voyant rentrer le jeune homme, le voici, changeons de conversation.» Il venait nous avertir que la pluie avait cessé; j'essuyai mes yeux, que le récit du vieillard avait remplis de larmes, et je me disposai à continuer ma route. Mon hôte respectable me fit beaucoup d'instances pour passer la nuit dans sa maison. J'aurais voulu pouvoir me rendre à ses vœux, j'aurais été heureux de reposer dans la chambre de Marie; des songes touchans et son doux souvenir m'auraient occupé avec charme, et le matin, avant le lever du vieillard, j'aurais été m'agenouiller et jeter des fleurs sur la tombe des deux amans; mais je ne pouvais exécuter ce projet,

je désirais vivement arriver le soir même à Waldbach.

Je pris donc congé du vieillard, et je me remis en marche guidé quelque temps par son fils adoptif. Avant que le jeune homme me quittât, je l'interrogeai sur son ami, et ses réponses simples et touchantes me montrèrent combien Georges avait été bon, délicat, et digne de l'amour de Marie.

Le soleil avait reparu, on n'entendait plus le tonnerre que dans un grand éloignement, et il ne restait plus d'autres traces de la tempête que quelques sapins brisés. La grande chaleur avait disparu, et l'eau qui chargeait le feuillage en exhalait une douce odeur. J'arrivai bientôt à Grindelbruck, pauvre village situé à l'extrémité supérieure du Val auquel il a donné son nom. Ce val de Grindelbruck, surtout à la partie inférieure, offre un aspect si âpre et si sauvage qu'il ne semble pas faire partie des Vosges orientales, qui présentent ordinairement des sites si frais et si rians. En contemplant cette effrayante solitude, à l'aspect de cette gorge étroite où mugit un torrent fougueux, sous l'ombre impénétrable d'énormes sapins, on se croirait transporté au

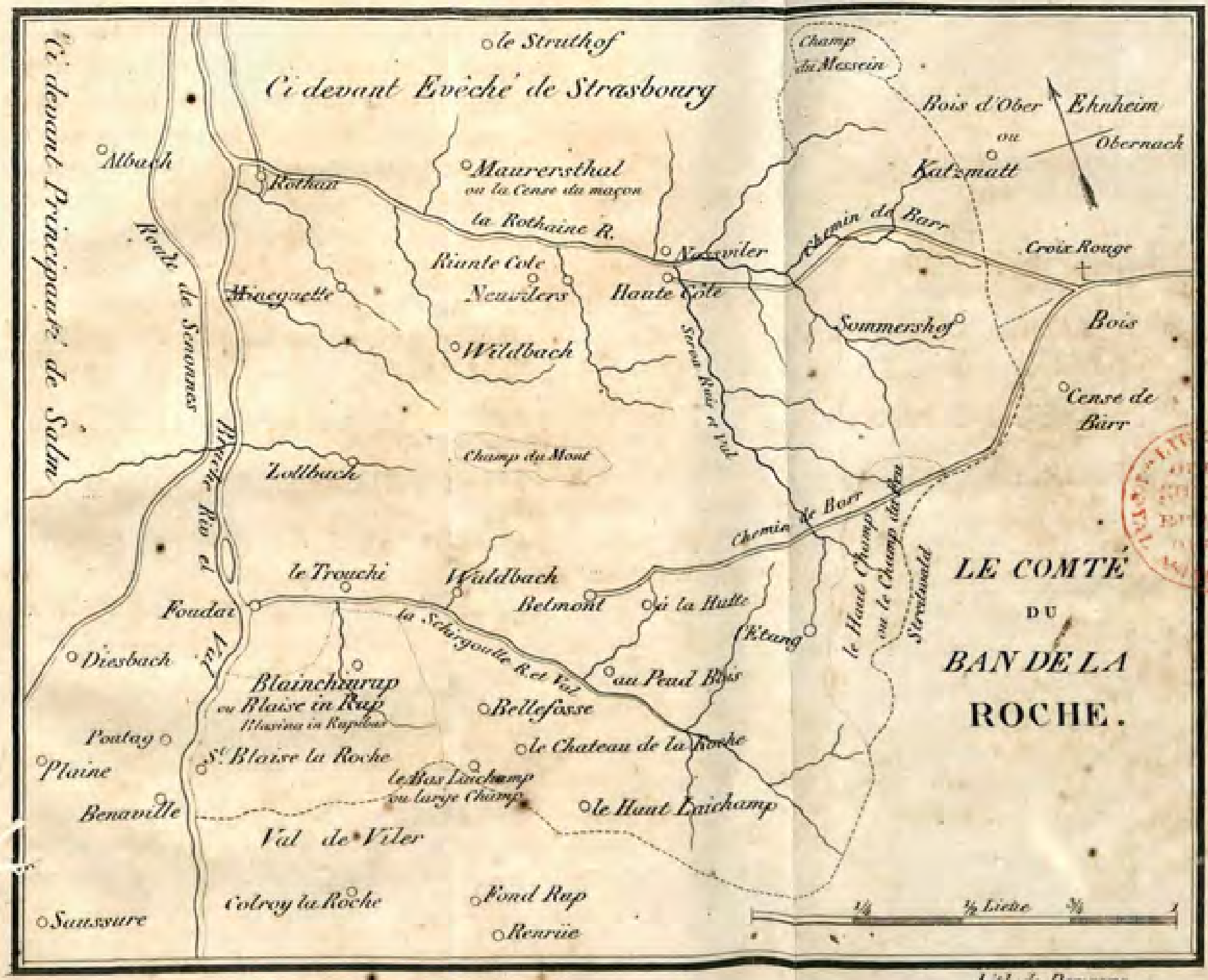
milieu des Pyrénées ou des Alpes. Je tournai bientôt le dos au val de Grindelbruck, et j'entrai dans un chemin hérissé de quartiers de roches, tournant autour de l'ouverture d'un profond précipice. En commençant à descendre, je découvris une partie de la vallée de Schirmeck qui offrait à mes yeux un contraste frappant avec celle que je venais de quitter. Je traversai des bouquets de bois frais et agréables; la pente du chemin était tantôt douce, tantôt rapide; à mesure que j'avançais, j'apercevais de nouvelles parties de cette vallée si agréable et si fertile; bientôt je posai le pied sur les prairies traversées par la Brusch; je passai cette rivière presque à sec, je regagnai le grand chemin, et j'entrai enfin dans le village où m'attendait mon char-à-banc.

La route qui conduit de Mutzig à Schirmeck est fort bonne; en peu de temps j'arrivai à la porte de cette petite ville, bâtie au fond de la vallée, et chef-lieu d'un canton du département des Vosges, arrondissement de St.-Diez. Sur la gauche, s'élève un rocher supportant quelques murailles en ruines; en opposition avec ces débris, on remarque, à droite, dans la prairie, un vaste bâtiment consacré à

une filature. Cet établissement, ainsi placé, procure à ses propriétaires des ouvriers à bon compte, et rend en même temps aux montagnards des environs le travail, que des fabriques éloignées leur avaient enlevé. Déjà dans ce canton, les minières et les forges de M. Champi, ainsi que les ateliers d'armes de M. Couleaux, offrent aux habitans un gain modique, mais sûr. Derrière Schirmeck, la vallée se sépare en deux vallons; celui qui se dirige à droite vers le nord, est celui de Framont, et celui de gauche conduit au Ban de la Roche, dont Rothàu est la première et la plus forte paroisse. Le soleil couchant éclaire le vallon méridional où je viens d'entrer; tout y respire le travail et la gaîté; les prairies sont couvertes de villageois armés de fourches, qui font voltiger le foin pour le sécher; tout le monde est occupé à ce travail peu fatigant. Le vieillard, dont la faible main ne peut plus diriger le fer de la charrue, traîne encore le rateau et rassemble le regain épars; des voitures se chargent à une grande hauteur, un cordage maintient le regain; des enfans grimpent sur le sommet du char rustique, et l'on prend en chantant le chemin du village.

A ma gauche, les montagnes qui forment le vallon sont tapissées d'un bois bigarré par la feuille jaunissante du hêtre et par la grappe rouge du sorbier; de l'autre côté, quelques petites cultures mettent à profit le peu de suc du terrain léger qui couvre les rochers, entre lesquels s'élèvent des cerisiers dont les fruits distillés donnent la liqueur qu'on appèle kirchenwasser.

J'approche de Rothau et le vallon se resserre; les montagnes qui sont à ma droite, prennent une courbure que suit aussi le chemin et qui ramène vers la partie méridionale du vallon. Je touche déjà quelques petites maisons dépendantes de Rothau, placées au-dessous de masses énormes de rochers qui semblent près de les écraser. Je traverse la Brusch qui coule des montagnes du Ban de la Roche, et j'entre dans le village. Quelques maisons élégamment bâties se présentent d'abord à ma vue; elles sont enduites d'une couleur rose tendre et les croisées en sont garnies de fleurs ainsi que le perron; la vue pénètre jusque dans le péristile, et tout semble brillant de propreté. Des ombrages frais entourent ces habitations où l'on est conduit par une courte allée de platanes. Près de là



Lith. de Demanne.

s'élève une fabrique nouvelle; le reste du village n'offre plus, en avançant, rien de semblable à ces premiers bâtimens; on n'y retrouve plus cet air d'aisance et même de richesse qu'on remarque dans les bourgades de l'Alsace. Le pasteur de Rothau est fils du vénérable Oberlin, chez qui je suis impatient d'arriver; on le dit fort instruit.

Cependant le soleil a disparu derrière les montagnes; je me hâte de sortir de Rothau pour entrer dans ce qu'on appelle proprement le Ban de la Roche. A la sortie du village, j'aperçois les forges de M. Champi et j'entends le bruit des lourds marteaux. J'avance dans une gorge formée à gauche par des montagnes couvertes de bois et n'offrant à droite qu'un terrain aride et semé de quartiers de rochers. Entre ces montagnes coule un ruisseau rapide au milieu de la verdure la plus fraîche.

> Mais déjà l'ombre croît, la nuit vient, le jour fuit;
> Ce reste de clarté qui devance la nuit
> Guide encore mes pas à travers les prairies,
> Et le calme du soir nourrit mes rêveries.

Tout-à-coup, au détour d'une roche, une espèce de spectre se présente devant moi; il est couvert de lambeaux couleur de rouille.... C'est

un pauvre mineur. Qu'il est des êtres misérables sur la terre ! A quel travail rude et continuel ce malheureux est condamné pour soutenir sa triste existence ! Il passe sa vie dans les entrailles de la terre ; il y porte le fer pour en retirer le fer ; et quel est le fruit de ses pénibles travaux ? Un modique salaire qui lui permet à peine de fournir ordinairement à sa femme et à ses enfans quelques racines, et aux jours de fête un morceau de pain grossier pour leur nourriture.

Il est tard, je commence à regretter une partie du temps que j'ai donné aux excursions qui m'ont détourné de mon chemin. La nuit est devenue très-obscure ; mon domestique est obligé de conduire le cheval par la bride et d'arrêter de temps en temps pour reconnaître la route qui, souvent fort étroite, s'élève quelquefois à une assez grande hauteur au-dessus de la prairie. Enfin, quelques lumières que nous aperçevons, nous indiquent que nous touchons au hameau qui précède le village de Foudai. Arrivés devant la première maison, nous nous arrêtons ; je frappe à la porte, et un villageois sort en me demandant en très-bon

français et avec beaucoup de politesse, à quoi il peut m'être utile ?

Après m'être assuré que je ne pouvais passer la nuit dans ce hameau, j'en sortis, dirigé quelque temps par le villageois, et j'arrivai bientôt à Foudai. Dans la seule auberge du village, tous les lits étaient occupés; cependant il n'était pas prudent de chercher ce soir même à gagner Waldbach, par un chemin souvent étroit et ordinairement escarpé. Tout-à-coup je me souvins que la famille de M. Legrand habitait ce village et je formai aussitôt le projet d'aller lui demander l'hospitalité. Quand j'eus veillé à l'établissement de mon domestique et de mon cheval, je me fis conduire chez M. Legrand. Le chef de la maison était absent, mais sa femme et ses enfans étaient réunis à souper. Je me présentai sans autre recommandation que ma qualité de voyageur dans l'embarras et mon admiration pour le vénérable Oberlin, et je fus reçu avec la plus franche cordialité.

M. Legrand, comme on l'a vu plus haut, a établi à Foudai une fabrique de cordons de filosèle; mais la plus grande partie des ouvriers qu'il emploie, travaillent dans leurs propres maisons; la sienne ne contient que ses bureaux,

des magasins et le logement de sa famille. Elle n'est pas beaucoup plus grande que celle des autres habitans du village, cependant il s'y trouve encore assez de place pour y donner l'hospitalité. Pendant le souper, la conversation fut très-animée et m'offrit beaucoup d'instruction sur la contrée que je venais visiter. Je remarquai dans mes hôtes une piété vive et sincère; dans leurs manières et leur costume une extrême simplicité, et leur politesse envers moi montrait beaucoup d'usage et surtout de bonté. L'habitude, dit-on, émousse toutes les sensations, et quand on vit près d'objets admirables les expressions qu'on emploie quand on en parle, n'ont plus, après un certain temps, l'énergie de celles dont on se servait jadis. Cette observation, juste en général, ne pouvait être faite dans la société où je me trouvais, car tout le monde me parla du ministre Oberlin avec une admiration qui semblait de la veille. L'aîné des fils de M. Legrand me montra un marbre du pasteur, sculpté par le célèbre Homack de Strasbourg, dont le ciseau a déjà, dans le temps de Saint-Thomas, reproduit les traits du professeur Oberlin, frère du ministre de Waldbach. Toute la famille mettait à la possession

de ce portrait un prix inestimable. Dans cette excellente maison, qui m'en rappellait quelques-unes de la même religion que j'avais connues en Allemagne, mon cœur s'ouvrait aux plus douces impressions ; tout le monde me semblait penser comme moi et agir comme j'aurais voulu le faire. Je ne faisais que d'arriver et déjà je songeais avec chagrin à l'instant où il faudrait partir.

L'heure de se retirer ayant sonné, un des fils de M. Legrand me conduisit dans la chambre qui m'était destinée et prit congé de moi en me souhaitant le repos dont je devais avoir besoin. » Me voici donc au ban de la Roche, m'écriai-je, » avec transport en me retrouvant seul. » En disant ces mots, je cours à ma fenêtre et je l'ouvre avec précipitation. Elle donne sur le vallon du côté de Waldbach ; l'obscurité règne autour de moi. L'horloge du village vient de sonner onze heures ; le repos prodigue ses bienfaits aux habitans paisibles de ces campagnes ; ni l'ambition ni les remords n'en troublent la douceur. Tout dort ; Oberlin seul veille encore. Il adresse à l'Éternel la prière que sa bouche répète depuis plus de cinquante ans ; il l'implore pour le bien être de ce canton dont il est après

lui le créateur. La tête penchée sur une main, les paupières baissées, je demeure plongé dans une longue rêverie. Cette hospitalité exercée ce soir envers moi, m'a reporté à une époque déjà bien éloignée. Salut! à mes hôtes de Vienne, de Presburg, à mes amis de Marienwerder et d'Elbing! Ce souvenir me retrace des temps mêlés de maux et de plaisirs..... Les maux étaient le besoin, les travaux, la fatigue, la vue des fléaux de la guerre, l'aspect du désespoir des malheureux qui en habitent le théâtre. Les plaisirs étaient dans la victoire, dans les secours, la protection donnés à l'opprimé; ils étaient surtout dans l'amitié des hôtes qui m'avaient reçu en ennemi et finissaient par mêler leurs larmes aux miennes, quand le devoir m'appelait loin d'eux..... C'est donc dans cette agitation continuelle que j'ai cru trouver le bonheur.... Je m'en souviens; je venais de quitter les lieux consacrés aux arts et aux sciences, j'allais entrer dans la carrière que mes études m'avaient ouverte; avant d'y faire le premier pas, je courus embrasser mon père. Il me dit alors : « Après beaucoup d'en-« nuis, de maux et de fatigues, ton premier « désir sera de revenir sous le toit paternel

« jouir de la tranquillité ; à tes yeux ce sera le « bonheur ; tu peux en jouir dès aujourd'hui « sans l'acheter si cher ; reste près de moi..... » Mais je portais, pour la première fois, l'épaulette, le vent agitait les plumes rouges de mon panache ; était-ce pour m'ensevelir dans une campagne que je portais ces ornemens guerriers ? D'ailleurs la carrière des armes ne me présentait que des plaisirs ; partout retentissait le bruit de nos triomphes ; de tous les récits des officiers que je connaissais, je n'avais retenu que ce qui avait rapport à la gloire et à l'amour. J'embrassai mon père, et je partis. Hélas ! quelques années s'étaient à peine écoulées que toutes mes illusions étaient détruites. Les maux de toute espèce m'avaient accablé ; l'amour m'avait trompé ; la gloire n'avait amené que le malheur de ma patrie, et ces désastres m'avaient privé des récompenses qui m'étaient promises..... De retour alors sous le toit paternel, je me dis en soupirant : Pourquoi t'ai-je quitté ?..... Mais si je me suis trompé en arrangeant ma vie, je n'ai fait de mal qu'à moi-même ; je puis encore jeter mes regards en arrière, et m'écrier : Salut aux souvenirs de ma jeunesse ! Vous êtes quelquefois amers,

mais peu d'entre vous sont troublés par le repentir !

En rouvrant les yeux, j'aperçois le disque de la lune qui paraît au-dessus de la montagne, je suis du regard sa marche silencieuse, en respirant l'air embaumé de la prairie; ses doux rayons n'éclairent d'abord que quelques sommets, mais peu à peu la lumière pénètre dans le vallon. Ainsi quand la vertu d'Oberlin a brillé pour la première fois dans ces lieux, ils étaient couverts des ténèbres de l'ignorance, elle a paru, et l'obscurité s'est dissipée par degrés.

Une douce fraîcheur s'exhale du sein de la terre, un calme profond m'environne, je n'entends que le léger bruit du vent dans le feuillage, et le murmure des eaux qui baignent le vallon. Le cours de ce torrent qui roule à mes pieds m'offre l'image de la vie; ses eaux coulent tantôt limpides, tantôt troublées, tantôt lentement, tantôt avec rapidité; des pierres, des rochers s'opposent à leur passage, elles s'irritent, font jaillir des diamans et de l'écume, renversent les obstacles, ou vaincues par eux, s'échappent divisées et se précipitent enfin dans des gouffres où l'œil ne

peut plus pénétrer. Ainsi l'homme passe, tantôt calme, tantôt agité, tantôt marche longtemps, tantôt s'arrête aux premiers pas; il se heurte contre les écueils de la vie, en triomphe ou en est brisé, après avoir montré ou des vices monstrueux, ou fait briller un noble caractère, et tombe enfin dans cet abîme obscur dont personne n'a mesuré l'étendue. Mais rien ne s'anéantit dans la nature; le créateur ne fait que changer les formes et les destinations des objets et des êtres. Ainsi, comme l'onde du ruisseau ne se perd point, malgré son apparente disparition, de même, sans doute, au dernier moment de l'homme, son âme ne fait que changer de demeure. Ah! qui pourrait ici conserver des doutes sur l'immortalité de l'âme? A l'aspect des merveilles enfantées par Oberlin pour le bien de ses semblables, qui pourrait penser que ce mortel vertueux, en perdant une vie qui fut si utile, finisse tout entier? que ce génie qui l'a inspiré, cet amour inépuisable de l'humanité qui l'a soutenu, ne soient que le résultat de l'arrangement de la matière dont il est formé?... Quoi! Oberlin finirait comme celui qui n'a aimé que lui-même dans le cours de sa vie!...

Je ne puis m'arracher de la croisée près de laquelle je suis assis ; cependant la raison me dit que pour continuer le lendemain ma promenade, il est nécessaire de prendre quelque repos, et je suis enfin ses conseils.

Au point du jour, je quitte sans bruit ma chambre, je descends les degrés sur la pointe du pied, j'ouvre doucement la porte et je sors de la maison. J'aborde quelques villageois se préparant au travail, et je me fais indiquer le chemin de Waldbach. Peu à peu les couleurs de l'aurore disparaissent et font place au jour le plus brillant.

Le chemin que je suis domine à une assez grande hauteur un torrent, dont les eaux claires et rapides bouillonnent à ma droite, au travers d'une prairie couverte des perles de la rosée. Quelques maisons s'offrent bientôt à mes yeux ; elles forment le hameau de Truchy ; ici le chemin traverse le torrent et monte rapidement à sa rive gauche. Les sommets les plus élevés sont entièrement incultes et couverts de roches éparses; quelquefois cependant, on distingue de petits enclos qui renferment un terrain cultivé. Tantôt le ruisseau se précipite avec fracas au milieu de quartiers de rochers ;

quelquefois, entre deux rives parées de la plus riante verdure, ombragées par le feuillage mélangé de l'aulne, du frêne et du saule, il promène sa nappe limpide.

Je viens d'apercevoir Waldbach ; je m'arrête un instant pour le contempler. Ses habitations et le clocher qui s'élève au-dessus de son modeste temple, se groupent avec les arbres fruitiers qui l'entourent et quelques peupliers dont les cîmes se balancent au dessus de la ligne des montagnes. D'un regard avide je cherche à distinguer l'habitation du pasteur ; mes efforts sont vains : toutes les maisons du village me paraissent semblables. Un quart de lieue seulement me sépare de Waldbach ; je me remets en marche aussi vîte que le permet la chaleur naissante. Les villageois que je rencontre, ont tous un air de santé et de bonne humeur ; tous me saluent, non avec humilité, mais avec bienveillance. Malgré mon empressement d'arriver, je ne puis résister au désir d'en aborder quelques-uns ; et à chaque rencontre, je suis plus surpris de leur politesse aisée, et de leur manière pure de parler le français. Enfin je touche à la première maison du village, et je me fais indiquer l'auberge.

Comme la plupart des maisons du canton, elle est composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un grenier; elle est enduite d'un mortier blanc, sur lequel se détachent des contrevents d'une couleur bleuâtre. L'hôtesse vint au-devant de moi, et ses manières, en m'abordant, me causèrent un véritable étonnement, qui redoubla quand elle m'eut adressé quelques mots. Je crus voir réaliser ces contes de grandes Dames, qui, victimes des passions, ont fui le monde et ses atours, pour le costume et le séjour du village. Sa taille est élevée, sa figure intéressante, son âge d'environ 36 ans; son vêtement d'une couleur foncée, et de la plus grande propreté. Elle me conduisit dans une chambre fort propre, dont l'ameublement consistait en une table, un banc qui régnait le long des murs, quelques chaises de bois blanc et une horloge. On me servit promptement du café assez médiocre, mais en revanche, du pain, de la crême et du beurre délicieux. Tout en déjeûnant, je causais avec mon hôtesse, dont le langage pur, contrastant avec la plus grande simplicité, augmentait à chaque instant ma surprise. Elle ne tarissait pas sur les louanges de M. Oberlin, qu'elle

nommait tantôt le bon papa, tantôt M. le ministre. Depuis mon entrée au Ban de la Roche, je n'avais entendu que l'éloge du bon pasteur ; et quand j'en sortis, pas une seule voix ne s'était élevée, pour me répondre, sans exprimer pour lui le même respect, le même amour, et la même reconnaissance. Je m'avisai de demander à l'hôtesse, s'il y avait encore, dans le canton, bien des gens qui ne sussent ni lire, ni écrire. « Bon Dieu ! que dites-vous ? me répli» qua-t-elle ; si quelqu'un, parmi nous, ne sa» vait ni lire ni écrire, il passerait dans le pays » pour l'animal le plus stupide de la création. » Ayant terminé mon déjeûner, je m'informai de l'heure à laquelle je pourrais être admis chez M. Oberlin ? L'hôtesse m'apprit, que le jour même, ainsi que tous les vendredis, il faisait, pour les habitans des environs, un service en Allemand, à neuf heures. Elle m'engagea, quoiqu'à peine sept heures eussent sonné, à faire de suite ma visite, en m'assurant que M. le ministre était visible depuis longtemps. Cet avertissement de l'hôtesse, se trouvant d'accord avec mon impatience, je me fis indiquer la maison du pasteur.

Dans quelques instans, après avoir passé

devant l'église, je me trouvai à la porte du presbytère; elle était ouverte; elle l'est toujours à tout le monde; elle serait fermée au méchant seul, si Oberlin n'avait l'espoir de le ramener à la vertu. Ayant franchi cette première porte, je me trouvai devant la maison, située entre cour et jardin; elle est distinguée des autres habitations du village, par des dimensions un peu plus grandes. Une grille en bois forme à gauche la clôture de la cour; à droite, attenant à la maison, s'élève le bâtiment de la grange et de l'étable; une fontaine, une table en pierre adossées à la maison s'aperçoivent en entrant. Une vieille femme, prévenante et polie, me reçut; elle m'introduisit dans le cabinet du pasteur et sortit pour le prévenir de ma visite. En attendant son arrivée, j'examinai attentivement tout ce qui m'entourait. Les murs sont garnis de rayons chargés de livres, de gravures, de portraits et de cartes; près d'une croisée, est le bureau du pasteur, couvert de divers papiers et de volumes ouverts. Sur d'autres tables sont rassemblés des minéraux, des pierres taillées et de différentes couleurs, un crâne étiqueté, des herbiers et une foule d'objets divers, trop longs à détailler. Je cherche

en vain la plume qui devait être suspendue au-dessus du bureau du pasteur ; cette plume bienfaitrice, qui a signé la transaction, terminant le procès qui ruinait le Ban de la Roche, je ne puis l'apercevoir (1). Enfin la porte s'ouvre, et Oberlin paraît. Sa taille est moyenne, mais les ans ne l'ont point courbée. La plus grande propreté règne dans son habillement entièrement noir ; sa tête blanchie par de nombreux travaux et par plus de 82 hivers, est couverte d'un bonnet éclatant de blancheur. Le génie brille encore dans ses yeux, dont l'éclat commence à s'éteindre.

En m'inclinant avec le plus profond respect, je cherchai à motiver ma visite, peut-être importune, sur le désir bien naturel de voir le créateur du bien-être de cette contrée, qui, quoique d'une religion différente de la mienne... « Êtes-vous chrétien ! demanda-t-il en m'interrompant ; si vous êtes chrétien, mon cher enfant, nous sommes de la même religion. Si vous croyez que vous êtes corrompu, qu'il faut vous repentir, et en adorant Dieu le supplier de

(1) J'ai appris du pasteur même qu'un jour cette plume avait disparu, sans qu'on put savoir ce qu'elle était devenue.

couronner vos efforts pour devenir meilleur, nous sommes de la même religion. Suivons la loi tracée par le cher sauveur ; elle seule est la vraie loi. Quelles que soient les pratiques, les cérémonies que les diverses sectes aient ajoutées à cette loi, elles sont de peu d'importance.» En achevant ces mots, M. Oberlin me serra la main avec bonté, et me fit asseoir près de lui. Il m'interrogea, avec intérêt, sur mon âge, mon état ; et, quand j'eus satisfait à ces questions pleines de bienveillance, il me serra la main une seconde fois, comme il l'eût serrée à un ancien ami. La vieille gouvernante rentra en ce moment, portant du vin et deux verres; elle m'en présenta un, qu'elle remplit, et versa quelques gouttes dans celui qu'elle offrit au pasteur, qui but à ma santé d'âme et de corps. Il s'aperçut que je jetais les yeux sur un portrait de Luther. « Cet homme, me dit-il, quand nous fûmes seuls, a été, comme tous les chefs de secte, bien vanté et bien calomnié; et si vous me promettez de ne pas vous scandaliser, ajouta-t-il en souriant, je vous en dirai quelque chose. Depuis long-temps les papes s'arrogeaient des droits et une puissance temporelle, bien éloignée de l'humilité

des premiers vicaires de J. C. Abusant de la crédulité des peuples, ils étendaient leur puissance sur l'Europe presqu'entière; la Turquie seule n'était pas dans leur dépendance. Léon X voulut armer les princes chrétiens contre elle; pour cela il fallait avoir de l'argent, afin d'acheter les différens cabinets. Ce pape, recommandable d'ailleurs par la protection qu'il accorda aux arts, avait aussi besoin d'argent pour achever la fameuse basilique de St-Pierre. Il imagina de vendre des indulgences. C'étaient des espèces de billets payables à vue, pour l'élargissement des âmes qui attendaient l'instant de leur bonheur dans les prisons du purgatoire, lieu dont J.-C. et ses disciples n'ont jamais parlé. On en tenait des comptoirs chez les curés, dans les abbayes, et jusque dans les cabarets; les prêtres engageaient tous les fidèles à en acheter. Le fils d'un forgeron d'Eisleben, moine augustin, réfléchit sur la valeur que pouvaient avoir ces indulgences; et montant en chaire après les prêtres qui avaient prêché ces doctrines, il fit passer dans l'âme de ceux qui l'écoutaient, l'indignation dont la sienne était remplie. Cet augustin, nommé Martin Luther, s'adressa aussi aux princes, dont plusieurs le

84462

protégèrent. Il étendit la réforme; il abolit les moines, et, s'appuyant sur l'évangile, il revint à la communion du pain et du vin; il nia que le baptême pût enlever le péché; il blâma la confession; il déclara que rien n'avait pu être ajouté à la religion de J. C. et de ses apôtres par les papes et les conciles, attendu que si J. C. avait voulu que sa religion fut différente de celle qu'il avait annoncée, lui-même l'aurait donnée différente. Luther excita de violens murmures et prépara une grande révolution. Je n'ajouterai rien, dit le pasteur, il m'a suffi de vous indiquer les causes et les objets principaux de la réformation ; Luther n'a point fait une nouvelle religion , il nous a seulement rapprochés de la loi de J. C. Soyez catholiques, soyez luthériens, Dieu vous regardera avec la même faveur, si vous suivez les leçons tracées par son divin fils. » Je pris la liberté de demander au pasteur s'il pensait que les hommes qui avaient suivi ces préceptes avant la mission de J. C., pouvaient être sauvés ; il n'en faisait aucun doute. Vous ne pensez donc pas, ajoutai-je, que Socrate soit dévoué aux peines éternelles. — Quoi! reprit-il avec vivacité, ce cher homme! non certes, je suis convaincu

qu'il occupe une des premières places près du trône de Dieu. »

Chaque fois que je ramenais la conversation sur les bienfaits que M. Oberlin avait accumulés sur le Ban de la Roche, il la détournait, ou cherchait à diminuer leur importance. « J'ai peu de mérite dans le bien que j'ai fait; je n'ai que celui de l'obéissance aux volontés de Dieu, qui a daigné me manifester ses intentions et m'a toujours donné les moyens de les exécuter. Quelques personnes, ajouta-t-il, m'ont fait un mérite d'avoir refusé des cures plus considérables que celle-ci; mais vous, me dit-il, si votre général vous plaçait à un poste, le quitteriez-vous malgré son ordre? — Non répondis-je. — Eh bien! Dieu m'a confié ce troupeau, pouvais-je l'abandonner? Et où aurais-je trouvé des paroissiens meilleurs et des cœurs plus reconnaissans? » Je lui rappelai, que pour le bien-être de ses paroissiens, il avait exposé sa fortune. « J'étais sûr, reprit-il, que mes amis ne me laisseraient pas dans l'embarras; le Ban de la Roche doit surtout beaucoup à M. de Marnésia. » Le bon pasteur s'attendrissait en prononçant le nom du bon préfet. « L'avez-vous beaucoup connu? demandai-je.

— Oui ; et nous avons bien souvent parcouru ensemble ces campagnes. Quelquefois il venait passer plusieurs jours dans mon humble habitation ; il m'ouvrait son cœur. Désirant vivement croire, mais ne pouvant toujours accorder ce désir avec les objections que le raisonnement lui présentait malgré lui, il me soumettait ses doutes, nous les discutions ensemble, et quand j'avais vaincu les difficultés qu'il m'opposait, il était aussi heureux de sa défaite que je l'étais de ma victoire. »

Ses succès ne m'étonnaient pas, la grâce et la persuasion semblaient découler de ses lèvres. Je l'écoutais avec un ravissement et un respect qu'il est impossible de rendre. Il semble que la vertu, comme un astre bienfaisant, communique sa chaleur à tout ce qui l'entoure. Je me sentais meilleur près d'Oberlin ; le sacrifice le plus grand ne m'aurait rien coûté dans l'état d'exaltation où se trouvait alors mon âme.

Le son de l'horloge qui vient frapper mon oreille me rappelle que le pasteur a ce matin des devoirs à remplir, et qu'il est temps de prendre congé de lui. «Quoi ! déjà vous partez, me dit-il ? allez-vous déjà quitter le Ban de la Roche ? » Je lui répondis que je ne comptais en

répartir que le lendemain. « Eh bien, si la société d'un vieillard ne vous ennuie pas trop, revenez me voir ce soir. » Cette invitation me causa la joie la plus vive, et je sortis enchanté de ma visite et de l'espoir de la renouveler.

Je m'éloignais lentement, je ne sais quel charme me retenait dans cette maison. En descendant les degrés, je rencontrai la vieille gouvernante, nommée Louise, et je ne pus résister au désir de lui adresser quelques questions. « Le bon pasteur, lui dis-je, paraît jouir d'une excellente santé? — Dieu merci, répondit Louise, nous espérons le conserver encore long-temps ; cependant sa vue et son ouïe s'affaiblissent. Il n'y a que peu d'années qu'il parcourait encore à pied, plusieurs fois dans une semaine, les villages de sa paroisse; la nuit même il se levait et affrontait des temps affreux pour porter des consolations à des mourans. Mais depuis peu, il a de bien mauvais jours. Cependant il prend le mauvais temps comme le bon, il est toujours doux, calme et résigné. — Êtes-vous depuis long-temps à son service, demandai-je? — Depuis bien longtemps, répondit la bonne Louise, qui paraissait âgée de plus de soixante ans; j'étais bien

jeune à la mort de madame Oberlin, j'ai soigné les neuf enfans qu'elle a laissés et dont le dernier n'avait que six semaines, quand le ciel rappela à lui ma digne maîtresse. Combien elle était chérie dans le canton! rien ne pouvait lui être comparable, c'était la vertu descendue sur la terre. — Combien sa mort, m'écriai-je, a dû frapper cruellement le cœur de son époux? — On ne peut se faire une idée de la tendresse qui les unissait. M. Oberlin adressait souvent à Dieu cette prière : Prive-moi, ô mon Dieu, de tous les biens de la terre, ne me donne que des fruits sauvages pour nourriture, mais conserve les jours de la femme que tu m'as donnée; laisse-nous vivre et mourir ensemble. Le ciel, pour l'éprouver, lui a enlevé presque subitement et déjà depuis quarante ans cette épouse chérie. Le bon ministre fut frappé comme par la foudre. Je tremblais pour ses jours et sa raison. Quel fut mon étonnement de le voir, au bout de quelques instans d'un effrayant silence, tomber à genoux et rendre grâces à Dieu! Dès-lors il a été résigné, et aucune plainte, aucun murmure ne sont sortis de sa bouche. Depuis cette perte, le bonheur de ses paroissiens l'a seul occupé. Toutes les

Vigneron *lith. de Deveaux*

LOUISE.

fois qu'il a médité quelque bienfait nouveau, dont le résultat n'était pas évident, la voix de sa femme (il en a au moins la persuasion) s'est fait entendre à son oreille, soit pour l'arrêter, soit pour l'encourager dans ses projets.... »

Mais déjà on se rassemble pour le service, dans une salle du rez-de-chaussée; la bonne Louise me quitte pour placer les arrivans et leur distribuer les livres de prières.

J'aperçois la famille Legrand qui monte les degrés, et après lui avoir présenté les complimens d'usage et renouvelé mes remerciemens pour son bon accueil, je prends place derrière elle pour entendre le service. La bonne Louise a fait asseoir toutes les femmes d'un côté de la salle et les hommes de l'autre. Les premières s'occupent de différens ouvrages. En attendant l'arrivée du ministre, on cause avec liberté, mais sans élever la voix. Il entre; tout le monde se lève à-la-fois; il salue d'un air rempli de bienveillance, et va se placer devant une table où ses livres sont déposés.

Le service commence par un pseaume, dont le pasteur chante chaque verset, qui est ensuite répeté par l'auditoire; la lecture de la Bible succède au chant; le pasteur en donne des ex-

plications, qu'il accompagne de figures communes, pour les mettre à la portée des assistans. Chacun écoute avec attention; quelquefois le sourire paraît sur tous les visages, le pasteur en a donné l'exemple. Les femmes écoutent sans interrompre leur ouvrage; de temps en temps le pasteur ouvre sa tabatière, et après y avoir puisé, la fait circuler dans l'auditoire; il n'a rien à lui seul, tout ce qu'il possède il le partage avec ses paroissiens.

Après une demi-heure de commentaires sur la Bible, il dit : « Mes chers enfans, n'êtes-vous pas fatigués? » Chacun assure que non, et il continue. La lecture de la Bible terminée, on chante un second pseaume, auquel succède une prière pendant laquelle tous les assistans montrent le plus grand recueillement, et qui termine le service.

Je ne devais revoir M. Oberlin que le soir à la nuit tombante. J'avais huit heures environ à employer, pour faire plus ample connaissance avec le Ban de la Roche et ses bons habitans. Je retournai à l'auberge et hâtai mon dîner, afin que rien ensuite ne vint interrompre ma promenade. Je fis, en rentrant, connaissance avec le mari de mon hôtesse; heureusement il

sortît bientôt, et cette connaissance n'alla pas plus loin. Il y avait entre le mari et la femme un contraste frappant qui n'était pas en faveur du premier. Probablement partout ailleurs je n'aurais pas remarqué ses manières communes et familières, mais ici tout me semblait devoir être à l'unisson. J'appris avec plaisir que cet homme, qui rompait cet accord si parfait, avait passé sa vie dans les camps, loin de cette contrée où il a reçu le jour. Je voulais hâter mon dîner, mais j'en retardais les préparatifs par les questions nombreuses que j'adressais à l'hôtesse. M. Oberlin, en me parlant de ses bons paroissiens, avait prononcé le nom de Sophie; je viens d'apprendre que cette bonne Sophie, morte depuis peu, ne possédant aucune fortune, s'était chargée de neuf enfans étrangers, qu'elle avait arrachés à la misère. Déjà elle avait recueilli la plupart de ces jeunes infortunés, quand elle entendit parler de la détresse d'un père de famille, nommé Thomas, résidant sur une des hauteurs environnantes. Elle ne calcule pas ses ressources; un soir, accompagnée d'une amie, elle se met en route par un temps rigoureux; elle gravit la montagne où est située la chaumière de Thomas. Après beau-

coup de fatigue, elle arrive au sommet. Voulant juger par elle-même de la situation de la famille, elle approche doucement, regarde à l'unique croisée de la maison, écoute, et tous ses doutes étant dissipés, elle entre comme un ange bienfaiteur, et console le malheureux père en adoptant ses enfans. Le deuil fut général dans le Ban de la Roche, quand la bonne Sophie mourut. L'hôtesse était sa nièce; elle garde pour sa mémoire la plus grande vénération.

Parmi les pertes récentes qu'ont pleurées les habitans du canton, celle d'un fils de M. Oberlin a été la plus vive et ne sera jamais oubliée. Ce fils avait été, en Russie, gouverneur des enfans d'un grand seigneur; il était revenu au Ban de la Roche, pour aider son père dans ses travaux et dans ses bienfaits. Il chérissait cette contrée qui l'avait vu naître; il en aimait chaque habitant comme un frère, et ne lui donnait pas d'autre nom. Naguères, les troubles politiques engagèrent les protestans du Midi à l'appeler près d'eux; cette mission, qui n'était pas sans danger, lui parut sacrée; et malgré le chagrin qu'il ressentait de s'éloigner de nouveau, il partit, et revint un an après attaqué

d'une maladie mortelle. Le jour où il fut inhumé dans le cimetière de Foudai, plus de deux mille personnes suivirent le convoi; un silence religieux accompagnait la marche funèbre; il n'était interrompu que par des pleurs. Chacun avait aimé en lui les vertus de son père et s'était plu à penser qu'il lui succéderait dans ses fonctions pastorales. Quand on fut arrivé près de la tombe, que le cercueil y eut été déposé, le président du consistoire, venu de Strasbourg pour cette triste cérémonie, prononça l'éloge funèbre. Après lui, le vénérable Oberlin, la figure calme, résignée, s'avança, et jetant sur les restes de son fils un regard où se peignaient sa confiance en Dieu et sa soumission à sa volonté, il fit à son tour un discours, qui arracha des sanglots à la foule qui l'entourait. Hélas! combien cette âme profondément sensible devait souffrir en cet instant! Autour de la tombe nouvellement creusée de son fils étaient éparses les tombes déjà anciennes de plusieurs autres de ses enfans et celle de sa femme bien-aimée.

La mendicité n'existe pas au Ban de la Roche; les étrangers seuls le parcourent en exerçant

ce honteux métier, qui leur rapporte souvent davantage que ne le ferait un travail assidu. Souvent le bon pasteur est la dupe d'adroits escrocs, qui lui peignent des malheurs supposés, et qui, après avoir obtenu des secours destinés à l'infortune, ont l'infamie de se moquer de la bienfaisance qu'ils ont abusée.

Midi sonne ; je vais commencer ma promenade ; je prends un guide, plutôt dans l'intention de causer avec lui, que dans celle de me faire indiquer le chemin. Nous prenons la route qui conduit en Alsace par Barr, et à droite de laquelle s'élève, à une lieue environ, un large plateau appelé le Haut Champ ou Champ du Feu. D'où est venu le dernier de ces deux noms? on l'ignore; on croit cependant, qu'à une époque qu'on ne peut assigner, il y avait un volcan sur cette montagne. Il s'y trouve un endroit qu'on appelle l'Étang, et qui pourrait avoir été la bouche d'où jaillissaient les flammes. Je vais visiter ce sommet, l'un des plus hauts des Vosges; le chemin que nous suivons nous mène bientôt à Belmont, village situé sur un mamelon qui domine la vallée, et qui est dominé lui-même au nord par une montagne ; de son sommet, on aperçoit Belmont, au milieu

d'une sphère de la plus riante verdure. De ce point culminant, on voit presque tout le Ban de la Roche, qui semble formé d'une quantité de mamelons arrondis s'entrecoupant par leur base. Les sommets en sont arides et hérissés de rochers, et les vallons qu'ils forment sont couverts de prairies, au milieu desquelles s'élèvent des villages entourés de bouquets d'arbres. La base des mamelons est cultivée jusqu'à une certaine hauteur; des hameaux, tels que ceux de Bellefosse, la Hutte, les fermes de Summershof, se montrent dans les positions les plus pittoresques. Au-delà de Belmont, le chemin tourne à droite à l'extrémité supérieure de la vallée et s'engage dans un bois fort agréable, dont quelques éclaircis vous présentent des tableaux variés. Je m'arrête pour les observer; mon guide me montre, entre Foudai et Waldbach, à la rive droite du ruisseau, un rocher sous lequel, pendant plusieurs mois, un insensé a trouvé un asile. Sa folie fut, dit-on, causée par un amour contrarié; il était jeune, et montrait un naturel fort doux. Sa seule société, dans son étroite caverne, était une chèvre, et son seul plaisir de la soigner et de jouer quelques airs plaintifs sur la flûte. Ce

malheureux a attiré long-temps la curiosité des habitans du voisinage et des étrangers qui visitaient le Ban de la Roche, et s'est nourri des dons de leur pitié. Un jour ses parens, ayant découvert sa retraite, l'ont emmené, et on n'en a plus entendu parler.

Enfin j'arrive sur le Champ du Feu, et je parcoure les divers points de ce large plateau. Au nord, il domine le chemin de Barr et de vastes forêts ; à l'orient, il présente encore à mes regards l'immense tableau de l'Alsace et des montagnes du duché de Baden ; au midi, il domine le Val de Villé, si curieux par sa culture soignée et par les points de vue charmans qu'il présente. Je demande à mon guide de me montrer l'Étang, et je suis fort désapointé de ne voir qu'un petit espace de terrain mouvant, d'où on a commencé à tirer de la tourbe. La vue de cette partie du Champ de Feu ne rappelle en rien l'idée d'un volcan éteint.

En gravissant cette montagne, où je ne suis arrivé qu'après avoir fait de nombreux circuits, pour satisfaire ma curiosité, mon guide m'a montré, vis-à-vis Belmont, de l'autre côté du ruisseau et de la vallée, les vestiges d'un château situé sur le flanc d'une montagne

boisée. Je veux visiter ces ruines avant de regagner Waldbach; je dis adieu au Champ du Feu, et je me fais conduire au *Château de la Roche*. Nous y arrivons après trois quarts-d'heure d'une descente assez rapide ; j'apercevais Waldbach, je ne pouvais m'égarer en y retournant; je renvoyai mon guide, désirant me retrouver seul. Le château de la Roche est un des plus ruinés des Vosges; il ne consiste plus qu'en une muraille et une tour; le reste a disparu. Quel contraste je retrouve en me reportant en idée au temps où la féodalité construisit cette forteresse, entre cette époque barbare et celle où nous vivons! Où régnait un tyran partout redouté, gouverne aujourd'hui la vertu d'Oberlin, et son pouvoir ne trouve point de rebelles. Les noms des seigneurs de ce donjon sont plongés dans l'oubli; le souvenir d'Oberlin ne périra jamais.

Mes regards se portent avec charme sur tous les points qu'ils peuvent apercevoir ; mon oreille est frappée des derniers bruits du jour; le soleil, à son déclin, n'éclaire déjà plus le fond de la vallée, mais il dore encore les sommets environnans et les murailles au pied desquelles je suis couché : il semble ne s'éloigner

qu'avec peine de ces ruines. Quelle douce image de sympathie ! sa lumière mourante vient caresser ces créneaux, que chaque instant rapproche de leur entière destruction..... Ainsi deux amis veulent mourir ensemble. Mais, non ; le soleil semble plutôt vouloir ranimer ces ruines... hélas ! c'est en vain ; demain, plus brillant encore, il recommencera son cours, mais demain, sous l'effort de l'aquilon, ce qui reste de ce château aura peut-être disparu.

Que je payerais cher quelque vieille chronique sur le château de la Roche ! Que ne puis-je remonter le torrent des siècles, pour observer les événemens dont ces lieux ont été le théâtre ! En ce moment je n'entends que le son lointain de la cornemuse du berger ; pourquoi ne puis-je me reporter à l'époque où les voix des guerriers et le son de la trompette faisaient retentir ces bois ? C'est surtout pour observer les nobles châtelaines de ces donjons que je voudrais reculer dans le passé. Quel charme d'interroger leurs âmes, de les voir à leurs occupations, bornées par l'orgueil des hommes, aux soins intérieurs du château ! Quelle douceur d'assister à leurs rendez-vous

amoureux! Ah! quel plus beau spectacle encore aurait été de les voir régner en souveraines! Mais rarement nous leur avons permis d'exercer la puissance.

Homme, d'où vient chez toi cette injustice extrême
De traiter le beau sexe autrement que toi-même?
Pourquoi, sur sa faiblesse élevant ton pouvoir,
Du plus chétif emploi lui ravis-tu l'espoir,
Et prétends-tu réduire ici-bas son partage
A soigner des enfans ou régir un ménage?
En prononçant le mot supériorité
Tu crois prouver ton droit d'asservir la beauté.
Mais enfin ce pouvoir, la force te le donne;
Sur ton front elle seule a placé la couronne.
A la femme il est vrai l'homme est supérieur;
Oui, mais il l'est ainsi qu'un athlète d'Elide
L'est au divin Platon, l'est au juste Aristide;
Le droit seul du plus fort a fondé sa grandeur.
Ah! si la femme, un jour, usant de son adresse,
Du peuple malheureux devenait la maîtresse,
On verrait les vertus et l'amour exilés
Revenir à sa voix dans nos cœurs consolés.
Bien des siècles, dit-on, avant ceux de notre ère,
La femme et ses vertus ont régné sur la terre;
C'est sans doute ce temps qu'on nommait l'âge d'or,
Temps chanté sur la lyre, et qu'on regrette encor.

Votre histoire, seigneurs de ces cantons, ne me montrerait que la valeur employée à consommer le crime ou à légitimer l'injustice;

mais combien de traits touchans m'offrirait celle de vos filles ou de vos épouses! Oui, femmes, vous, qui seules donnez le coloris au tableau de notre vie, votre âme fut, dans tous les siècles, tendre et compâtissante. Combien de fois, Dames de la Roche, avez-vous essuyé les larmes que vos époux faisaient répandre! Combien de fois votre voix a-t-elle fléchi leur colère en faveur de quelque victime dévouée à leur vengeance! Oui, comme de nos jours, vous fûtes belles, pieuses et sensibles; vous partagiez vos jours entre la prière, le travail et l'amour; et le lierre attaché pour toûjours aux restes de ces murs que vous habitiez, n'est pas plus constant que ne l'étaient vos cœurs... Je le répète, que je payerais cher quelque vieux manuscrit qui m'entretiendrait des dames du château de la Roche! Mais ici, comme devant la plupart des restes de ces temps reculés, l'imagination a presque tout à créer. Supposons que Delille a visité ce château, et que sa vue lui inspira ces vers charmans:

Combien de souvenirs ici sont retracés!
J'aime à voir ces glacis, ces tours et ces fossés!
Tantôt d'un vieux château s'offre la masse énorme,
Pompeusement bisarre, et noblement informe.

Ici, du haut des tours, plus d'une tendre amante
Suivait son jeune amant dans la lice sanglante.
Là, nos gais troubadours et nos vieux romanciers
Célébraient la tendresse et les exploits guerriers.
Là nos fiers paladins, à la gloire fidelles,
Combattaient pour leur dieu, leur monarque et leurs belles.
Mais sur son palefroy s'avance un chevalier,
Beau, jeune, et précédé de son noble écuyer;
Le casque sur le front, surmonté d'un panache,
Sur ses yeux la visière, à son bras la rondache,
La lance au poing, portant brassard et gantelet,
Ferme sur l'étrier et le fer en arrêt.
Déjà du pont-levis il franchit la barrière;
Son œil est menaçant, sa contenance fière;
Son cor a retenti; tout recule d'effroi.
Un page se présente. « O page, écoute-moi,
« Lui dit-il, ce château retient mon Isabelle,
« Va trouver son tyran, qu'il me rende ma belle,
« Qu'il la rende à l'instant, ou ce bras irrité
« Va me faire raison de sa déloyauté. »
Le choc suit le défi. Bientôt d'un coup horrible
Le tyran tombe mort, et sa chute terrible
De ces tristes donjons fait gémir les échos.
Aussitôt un long rang de dames, de héros,
Comtes, Barons, tout sort et revoit la lumière.
La belle à son amant s'élance la première,
Fait un saut, monte en croupe, embrasse son vainqueur,
Et sous ses belles mains sent palpiter son cœur.
Ainsi des lois, des mœurs, des combats du vieil âge,
Ma pensée en ces lieux se retrace l'image,
Je crois les voir encore, et rêve tour-à-tour
De joutes, de tournois, de féerie et d'amour.

Je ne peux me résoudre à quitter ces ruines; ma pensée se porte tour-à-tour sur le présent, sur le passé et sur l'avenir; elle s'égare dans ces trois divisions de la durée... Ah! pourquoi l'imagination qui fait palpiter mon cœur ne me présente-t-elle que mille idées fugitives? Pourquoi ne puis-je décrire les sentimens qui m'agitent ? Ma pensée serait-elle confuse comme ces objets que couvrent les vapeurs de l'horison, comme ces voix qui, du sein des habitations de la vallée, s'élèvent jusqu'à moi? Tout-à-coup, cependant, s'offre clairement à mon esprit cette funeste idée: le temps ne respecte rien, sa faulx moissonne sans discernement; et le génie bienfaisant de cette contrée est soumis à son pouvoir cruel comme l'être inutile qui ne pensa jamais qu'à lui-même. Que deviendra cette vallée? que deviendront sa culture, ses mœurs, son instruction et son bonheur, quand Oberlin ne sera plus? Quel ministre après lui osera prendre possession de la cure de Waldbach? Ce canton, où se montrent aujourd'hui les miracles de la civilisation, retombera-t-il dans la barbarie, quand l'ange qui les a produits retournera dans les cieux?... Comme on voit ces nations

quel a main d'un grand homme avait élevées au premier rang, et qui sont retombées dans l'oubli quand elles ne les a plus soutenues ?..... A quelle puissance l'univers est-il donc soumis? Le hasard en change-t-il la face à son gré, ou bien une volonté supérieure en règle-t-elle les destinées? Mais, dans ce cas, quel est le but de ce pouvoir suprême? La fin qu'il se propose comme celle de tout bon gouvernement, ne doit-elle pas être le perfectionnement des peuples qui lui sont soumis? Pourquoi donc ne voit-on nulle part une marche régulière vers ce perfectionnement ? Pourquoi voyons-nous les nations, comme le jour, poindre, briller et disparaître? Ma pensée se perd dans ces hautes régions.... Mais j'entends sonner l'heure à une horloge éloignée; c'est celle que M. Oberlin a fixée pour ma dernière visite. Je me lève avec précipitation, et je reprends en toute hâte le chemin de Waldbach.

En rentrant dans le village, j'aperçus à la lueur du crépuscule, le bon ministre, retournant lentement vers son habitation. Craignant de le troubler, je marchai quelque temps derrière lui, sans oser l'aborder. Tout le monde s'arrêtait à sa vue et lui prodiguait des marques

de respect ; les enfans couraient à lui et lui baisaient la main.

Honneurs innocens, et gloire pacifique!

Quaand il fut rentré, je me présentai, et je fus reçu comme une ancienne connaissance. Il venait de visiter une famille que la perte d'un père avait jetée dans la tristesse..... Il l'avait laissée calme et résignée.... « Eh! quelles sont, s'écria-t-il, les douleurs et les infortunes dont l'amertume peut résister aux consolations que donne une vraie croyance? j'en ai moi-même éprouvé le salutaire effet. Je n'ai pas toujours eu les cheveux blancs; j'ai été jeune comme vous, mon enfant, et peut-être ma jeunesse a-t-elle été plus éprouvée que la vôtre. L'infortune a frappé mon cœur. Poussé par le délire, j'ai été près de m'ôter la vie; les préceptes de ce divin livre, ont seuls arrêté mon bras. » En disant ces mots, il prit sur un rayon, un Nouveau Testament, imprimé dans sa pureté et sans commentaire, aux frais de la société biblique, et me pria de l'accepter comme un souvenir du vieux pasteur du Ban de la Roche. Je le suppliai, pour augmenter la valeur de ce don, d'écrire son nom sur le premier feuillet;

il y consentit, et traça ces mots, d'une main assurée : *Jean-Frédéric Oberlin, pasteur à Waldbach, a l'honneur d'offrir ce divin livre à M. M**. Il joignit à ce don celui de quelques sentences imprimées, tirées des livres saints, qu'il distribue souvent à ses paroissiens, et dont je joins ici deux copies.

PRENONS GARDE
LES UNS AUX AUTRES
POUR
NOUS EXCITER A LA CHARITÉ
ET
AUX BONNES ŒUVRES.

HÉBREUX X.

ÉTUDIEZ-VOUS A ÊTRE TROUVÉS
DU
SEIGNEUR
SANS TACHE ET SANS REPROCHE
ET EN PAIX.

2 PIERRE III.

Le bon pasteur, en revanche, me pria d'écrire mon nom et la date de ma visite sur un cahier qu'il me présenta; j'obéis, en y ajoutant les vers suivans, et en observant que si Delille avait connu M. Oberlin, c'était lui sans doute qui les lui avait inspirés.

J'ai vu de ce canton le pasteur vénérable,
Qui, depuis quarante ans, sert son Dieu, fait le bien,
Reçoit peu, donne tout, et ne demande rien.
Chéri dans le hameau, respecté dans le temple,
Il prêche par ses mœurs, instruit par son exemple.
Des pères, des enfans, il resserre les nœuds:
L'enfant même l'adore, et souvent dans ses jeux
D'une timide main en passant il arrête
Le vieillard qui sourit en retournant la tête.

La conversation continua ensuite sur le pouvoir bienfaisant de la religion. Il me conta, à ce sujet, l'histoire d'un fameux missionnaire hollandais. Cet homme était médecin; et le résultat des études et des lectures de sa jeunesse avait été de le rendre athée. Il avait une femme, dont l'âme, au contraire, était pleine de l'amour et de la croyance d'un Dieu; elle souffrait de l'incrédulité de son époux. Il l'adorait de toutes les puissances de son âme; il la perdit subitement. Pendant plusieurs jours, la douleur le

rendit furieux ; personne n'osait l'approcher ; il ne prenait aucune nourriture. Tout-à-coup, une idée vient le frapper : quand celle qu'il vient de perdre éprouvait des chagrins, elle se jetait à genoux, priait, et se relevait consolée. Aussitôt il se prosterne, et la lumière divine vient briller dans son cœur. Alors, il retrouva des larmes qui le soulagèrent; mais bientôt il les essuya pour n'en plus répandre : il était résigné. Il appela, avec douceur, ceux qui l'entouraient, et leur prodigua ses bienfaits. Il n'avait pas d'héritiers nécessaires; il vendit ses biens; il en consacra le prix aux missions, et passa bientôt dans un autre hémisphère pour y porter la parole divine.

Je demandai au pasteur s'il pensait que toutes les religions fussent capables comme la sienne de produire de tels miracles? « Toutes les religions, je vous l'ai déjà dit, sont les mêmes, si elles ont pour base l'Evangile. » Il était, disait-il, si convaincu de cette vérité, qu'il avait toujours blâmé le prosélytisme, et qu'il avait failli se brouiller avec son ami l'abbé G**, qui, dans sa jeunesse, était curé dans les Vosges; parce que, dans une visite qu'il lui fit, il avait cherché à le ramener au catholicisme.

Celui qui connaît le cœur humain, sait bien que c'est aux mérites les plus grands que la calomnie s'attache avec le plus d'acharnement; à ce titre, Oberlin devait lui échapper moins que personne; mais aussi personne plus promptement que lui ne devait en rester vainqueur. En effet, que pouvait-elle reprocher à une vie si pure? Pouvait-elle faire soupçonner le désintéressement de celui qui exposait sa fortune dans des constructions utiles à ses paroissiens, tandis qu'il habitait, avec sa famille, une chaumière en ruines, dans laquelle des rats effrontés et voraces venaient lui enlever sa frugale nourriture? Pouvait-elle attaquer les mœurs d'un homme dont toute la vie était au grand jour et qui n'offrait à l'investigation de chacun que la réunion de toutes les vertus? Pouvait-elle accuser de manque de lumières celui qui en avait tant répandues autour de lui? Cependant dans le cours de notre entretien, M. Oberlin m'apprit que la calomnie eut assez de crédit pour le faire citer au conseil souverain d'Alsace et au consistoire de Strasbourg. Il fut accusé d'abord d'engager ses paroissiens à s'enrôler sous les drapeaux de Joseph II. Fort de son innocence, le ministre de Waldbach parut de-

vant ses juges ; il exposa sa conduite avec simplicité, et la vérité, accoutumée à sortir de sa bouche, convainquit aussitôt de la fausseté et de la malignité de l'accusation portée contre lui. La cour souveraine lui exprima tous ses regrets d'avoir troublé son repos et lui donna les marques les plus flatteuses de l'estime que sa vertu lui inspirait. Il se souvient encore avec reconnaissance de la conduite du conseil souverain, et surtout des prévenances qu'il reçut de M. Georges de Golbéry, l'un des conseillers, qu'il reconnut long-temps après au seul son de sa voix, chez le baron de Dietrich, à Rothau. La seconde fois, M. Oberlin fut accusé d'hérésie. Le consistoire l'interrogea. Toute l'hérésie du ministre consistait à distinguer divers séjours occupés par les âmes au sortir de cette vie. Il en avait fait un tableau, s'appuyant sur ce que J. C. a dit « : Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » Le consistoire, composé d'hommes éclairés, jugea cette innovation fort peu importante, et, réfléchissant aux immenses bienfaits répandus chaque jour par M. Oberlin sur le Ban de la Roche, il pensa qu'il valait mieux fermer les yeux sur cette division du ciel, que d'ôter un

père bien-aimé à 3000 enfans. J'ai vu ce tableau : d'un côté sont les divers séjours des âmes suivant leurs mérites, et de l'autre, les différentes parties du temple de Salomon, auxquelles l'auteur les fait correspondre, indiquant que celles-ci ne sont que les allégories de ces séjours divers. L'imagination du pasteur s'est trouvée trop resserrée dans le domaine du positif; elle s'est plue souvent à s'élancer dans les régions du possible et même du merveilleux; elle a tour-à-tour caressé les idées de Lavater, de Gall, etc., et a créé elle-même des théories ingénieuses. Combien de grands hommes ont adopté ou inventé des systèmes! Qui oserait reprocher au pasteur de Waldbach ces écarts de sa pensée? Celui qui peut toujours régler les mouvemens de son imagination ne produira jamais les miracles du Ban de la Roche.

Après ces vaines tentatives, la calomnie a renoncé à ses attaques contre M. Oberlin, et depuis, son mérite a brillé sans nuage. Chaque année le Ban de la Roche et ses merveilles ont été mieux connus et mieux appréciés, et le nom de son vénérable pasteur entouré de plus d'estime. Chaque année voit augmenter le nombre des voyageurs qui visitent ce canton.

Le nom d'Oberlin, ignoré de la plupart de ses compatriotes, a passé la mer, et les Anglais, toujours prêts à honorer le mérite qui ne leur est point opposé, se montrent quelquefois à Waldbach. La société royale d'agriculture, instruite des bienfaisantes créations d'Oberlin, lui a décerné une médaille d'or, le 29 mars 1818, et quelque temps après le Monarque a joint à cette distinction l'ordre de la Légion d'Honneur.

En voyant sur la poitrine du ministre de Waldbach cette croix que je portais moi-même, j'y mettais un prix inestimable; il me semblait qu'elle me donnait quelque chose de commun avec cet être extraordinaire... Mais que dis-je? cette croix qu'honore Oberlin plus qu'il n'en est honoré, quelles actions la lui ont méritée? Quatre-vingts ans de vertu et de bienfaisance, des miracles de philantropie, la création et le bien-être d'une population. Et moi, à quoi la dois-je? A un courage commun à presque tout ce qui porte le nom Français!..... au massacre de mes semblables!... Ce contraste m'effrayait à tel point que je ne pus le taire au pasteur, qui chercha à me réconcilier avec moi-même en me disant qu'il y avait du mérite

à remplir un devoir quel qu'il fût, et que dans l'état de société, ce qui, selon la loi naturelle, est un crime, peut être une vertu. « Le Roi, ajouta-t-il, a été trop bon de m'envoyer cette décoration; qu'ai-je fait pour la mériter? Qui, à ma place, n'aurait pas agi comme moi, et peut-être mieux encore? Le pauvre petit Fritz (c'est ainsi qu'il se nomme souvent lui-même) ne s'attendait pas à tant d'honneur. »

La véritable humilité chrétienne avait dicté ces modestes paroles; elle était empreinte dans tous les traits de sa figure vénérable. Je l'observais avec recueillement; je demeurais plongé dans une douce extase; je respirais avec délice l'atmosphère vertueux qui m'environnait; aucune parole ne pourrait exprimer le charme que j'éprouvais..... Mais bientôt la porte s'ouvrit, et la bonne Louise entra; elle s'approcha de M. Oberlin et se retira après lui avoir adressé quelques mots à voix basse. Rendu à moi-même par l'entrée de Louise, je m'aperçus que le temps s'était écoulé rapidement, et je pensai qu'il serait indiscret de prolonger ma visite. Avant de me retirer, je priai le pasteur de recevoir mon offrande aux pauvres de sa paroisse;

il l'accepta et me remercia en leur nom. Ce devoir rempli, je me levai, non sans un vif regret, et j'adressai mes adieux au ministre.

J'éprouvai un douloureux serrement de cœur en prenant congé de lui et des larmes coulèrent de mes yeux. Il s'aperçut de mon émotion. « Vous pensez sans doute, me dit-il, que nous ne nous reverrons plus, et cette idée vous attriste; elle me causerait aussi beaucoup de peine si je n'avais l'espoir de vous retrouver dans un monde meilleur. Oui, ajouta-t-il, j'espère que ce monde où Dieu me réunira à ma femme bien-aimée s'ouvrira bientôt pour moi.» En prononçant ces mots, il levait ses regards vers le ciel, leur feu se ranimait à cet heureux espoir et brillait à travers quelques pleurs qui bordaient sa paupière. « Adieu, dit-il en m'embrassant comme l'eut fait le père le plus tendre, adieu pour la terre, mais seulement à revoir pour le ciel; puisse les bénédictions de Dieu vous accompagner toujours; c'est le vœu sincère du vieux Fritz de Waldbach!... » Dieu que j'étais pénétré! mon cœur était gonflé, et les larmes que je répandais en abondance pouvaient à peine me soulager. Enfin je m'arrachai de l'appartement du ministre et courus m'en-

fermer dans ma chambre pour me livrer sans témoin aux émotions qui remplissaient mon âme. Le lendemain de bonne heure, après une nuit sans sommeil, j'avais quitté le Ban de la Roche et salué l'habitation de l'ange dont j'avais reçu la veille les dernières bénédictions.

Tes vœux pour moi, vénérable Oberlin, n'ont point été exaucés; depuis que je t'ai quitté j'ai éprouvé des souffrances de tout genre.... Le livre divin que je tiens de toi, aurait pu m'offrir des consolations, un accident affreux m'a même privé de la faculté de le lire. Mais l'impression que tes discours et tes vertus ont faite dans mon âme est ineffaçable, et quels que soient les orages qui menacent encore ma tête, elle dirigera le cours de ma vie!.... Non, grand dieu! jamais la bouche qui a reçu le baiser de paix d'Oberlin ne s'ouvrira pour le mensonge, et la main qu'il a serrée dans la sienne ne signera une injustice!

FIN.

POST-FACE.

Les détails que présente la *Promenade du Donon* ont été recueillis dans une visite faite dans la partie des Vosges que domine ce sommet, pendant l'été de 1818. Depuis ce temps, la mort a enlevé plusieurs des personnes dont l'auteur a fait mention; elle a frappé sans distinction d'âge; et le baron de G***, et M. Champi pleurent aujourd'hui, le premier un neveu bien-aimé, le second la fille la plus chère.

La *Promenade du Ban de la Roche* est le résultat d'observations faites en 1819 et 1822, durant un assez long séjour à Waldbach, et d'entretiens accordés aux mêmes époques, à l'auteur, par le respectable ministre de ce canton.

ERRATA.

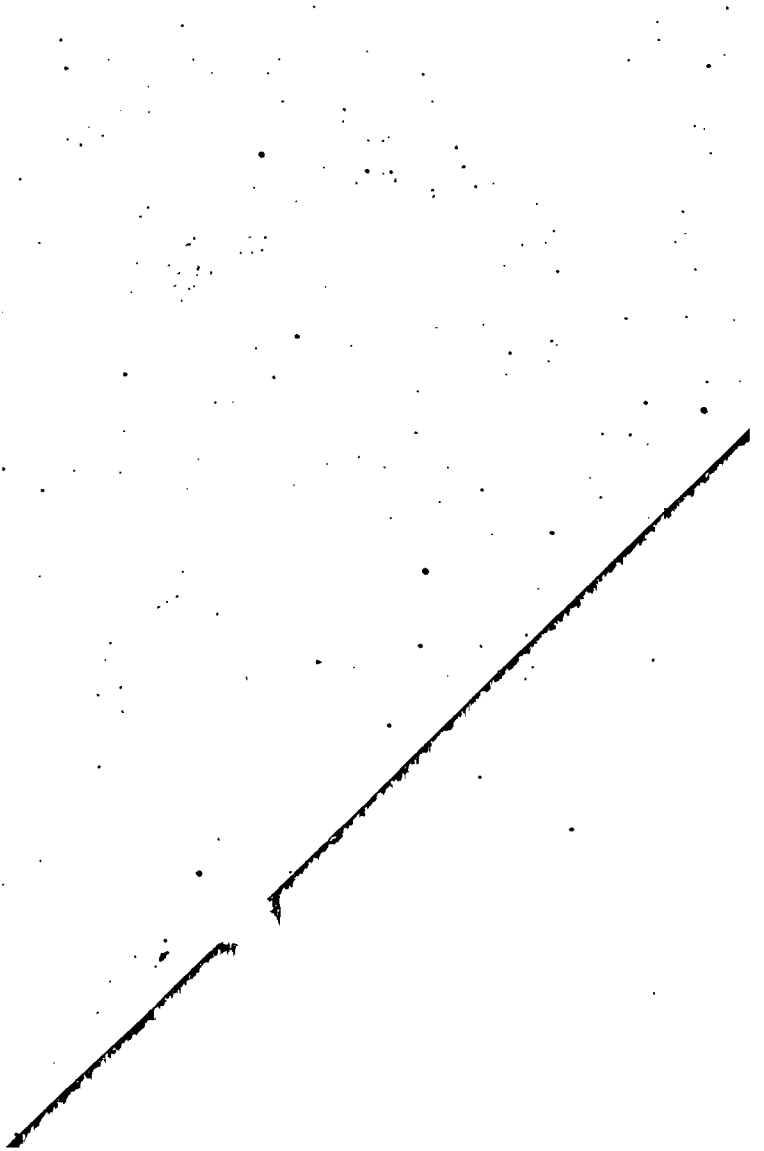
PROMENADE AU DONON.

Page 59 ligne 16 au lieu de *laissent* lisez *laisse.*

PROMENADE AU BAN DE LA ROCHE.

Page 14 ligne 16 au lieu de *sénatorie* lisez *sénatorerie.*
— *idem* — 24 au lieu de *que traverse la Brusch et le canal,* lisez *que traversent la Brusch et le canal.*
— 32 — 6 au lieu de *que tomber,* lisez *que de tomber.*

00084462



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016